

66e année, No 48

Montréal, 9 avril 1955

PER
S-400

Le Samedi

CON

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



*Lana Turner et son
mari Lex Barker*

Métiers et Professions
LE MEDECIN
par LUCETTE ROBERT

LE SURVENANT
par GERMAINE GUEVREMONT

Enigme criminelle
UN MEURTRE ENTRE AMIS
par ALAIN ROBERT

Le temps de la mise au point...

signifie nouvelle vigueur pour votre moteur!

Bonnes voitures et bonne essence exigent de **BONNES BOUGIES...** installez des bougies AC à isolant **CORALOX** breveté



Plus vous ferez usage des bougies AC dans votre auto, camion ou tracteur, plus vous apprécierez la grande différence que fait le CORALOX AC breveté dans la performance des bougies.

CORALOX résiste, à un plus haut degré que tout genre d'isolant antérieur, à la formation de dépôts d'oxyde et de carbone, qui sont les

causes majeures de courts-circuits, de ratés et de perte d'énergie. Conséquemment, un nouveau jeu de bougies AC vous donne *une plus grande économie d'essence, plus de puissance, une meilleure accélération et une performance plus sûre dans toutes les conditions de fonctionnement.* Employez-les dans vos moteurs et voyez la différence.

Les techniciens de l'automobile vous recommandent de changer vos bougies tous les 10,000 à 12,000 milles. Pour conserver le maximum de performance, installez un nouveau jeu de bougies AC.

Equipement d'usine sur presque autant d'autos et de camions neufs que toutes les autres marques ensemble.

COMPTEZ SUR AC POUR LE MAXIMUM DE PERFORMANCE



Les filtres à huile AC protègent les pièces de précision de votre moteur en filtrant les parcelles dommageables de saleté, de gravier et de cambouis. Pour une protection absolue, installez un filtre AC neuf tous les 4,000 à 6,000 milles.



Chaque gallon d'essence que vous employez doit être fourni au carburateur de façon soutenue, sûre et efficace. Si votre pompe à essence a vu plusieurs saisons il est sage de la remplacer par une nouvelle pompe à essence AC.



CARRIERE ARTISTIQUE DE HENRI LETONDAL

HENRI LETONDAL était prodigieusement doué. Il appartenait à une famille d'artistes, et artiste il l'a été toute sa vie et de multiples façons. Un rapide coup d'oeil jeté sur ses activités si diverses suffit à nous en convaincre.

Dès sa sortie du collège, il étudie le violoncelle sous la direction du professeur Dubois. Puis, il délaisse les études musicales et se lance dans le journalisme, tantôt à la *Patrie* tantôt au *Canada* et, de simple reporter, il devient peu après chroniqueur artistique du journal. C'est de cette époque que date un recueil intitulé: *Fantoches*, dont il est non seulement l'auteur mais l'illustrateur. Il prend ensuite la direction des théâtres Arcade et Stella où il fait jouer plusieurs revues comiques de sa composition. Le tout interrompu par deux voyages en France, pendant lesquels il collabore à des revues de cinéma.

On peut imaginer que, durant ses deux séjours outre-mer, Henri Letondal fréquente assidûment les nombreux théâtres parisiens et assiste à toutes les grandes premières. En effet, de tous les dons que lui avait prodigués la nature, celui d'acteur était le plus remarquable. Il avait débuté à la scène dès l'âge de 14 ans, dans *L'Aiglon*. Ceux qui l'ont connu, quand il avait de 18 à 20 ans, se souviennent encore de l'avoir vu jouer dans de petites troupes d'amateurs, seulement son jeu était déjà celui d'un professionnel: lui seul retenait l'intérêt du public et savait — provisoirement — des pièces qui, pour la plupart, ne méritaient pas de survivre.

A la radio, son nom reste lié à celui du Poste CKAC où il avait organisé, dès le début, *l'Heure Provinciale*, et où il fut ensuite réalisateur de plusieurs émissions populaires: *Capitaine Bravo*, *la Veillée du Samedi Soir*, *Histoires d'Amour*, *les Deux Copains*, *Allô Paris* et plusieurs autres. Jusqu'aux dernières semaines qui ont précédé sa mort, Henri Letondal est resté en relations étroites avec le Poste CKAC à l'écoute duquel on pouvait l'entendre, chaque samedi soir, commenter les plus récentes nouvelles ayant trait à la colonie artistique de Hollywood.

Car bien entendu, il avait finalement trouvé le chemin des studios de la capitale du cinéma. Il devait y connaître une carrière, non pas brillante — il avait passé l'âge des jeunes premiers et sa taille plutôt petite ne semblait pas le destiner à des rôles de ce genre — mais fort honorable parce qu'il joua souvent et aux côtés des artistes les plus réputés du cinéma américain. Au nombre des films dans lesquels il tourna, mentionnons: *Razor's Edge*, *Magnificent Doll*, *The Big Clock*, *Crime Doctor's Gamble*, *The Foxes of Harrow*, *Apartment for Peggy*, *Madame Bovary*, *Come to the Stable*, *Please Believe Me*, *Royal Wedding*, *Across the Wide Missouri*, *On the Riviera*, *Kind Lady*, *Little Boy Lost*.

METIERS ET PROFESSIONS

Le Médecin

par LUCETTE ROBERT



Photo William Notman & Son

Biographie du docteur Georges Hébert

Bachelier ès arts du Collège Sainte-Marie (1927), il est Docteur en Médecine de l'Université de Montréal (1933) et Licencié du Conseil Médical du Canada avant de faire des études postuniversitaires à Paris d'octobre 1933 à octobre 1934. Assistant à la Clinique Médicale de l'U. de M. en 1938, il devient médecin régulier de l'hôpital Notre-Dame, l'année suivante, et professeur agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université en 1945. Il enseignait à l'École des Gardes-Malades de l'hôpital Notre-Dame depuis 1935; fut Secrétaire-adjoint du Bureau Médical (1937); Secrétaire du Conseil Médical (1939 à 1943); Secrétaire-adjoint de l'Association Médicale Canadienne, Div. du Québec (1941 à 1949); Vice-président du Bureau Médical de l'hôpital Notre-Dame (1946-47) puis son Président (1947 à 1950). Le docteur Georges Hébert est coprésident du Comité de Pharmacie de l'Association Médicale Canadienne, Div. du Québec en 1947, Membre du Bureau Médical Aviseur de la Société Canadienne d'Arthrite et de Rhumatisme et Membre de la Commission Universitaire des Infirmières. Comme spécialiste en médecine interne, il appartient au Collège Royal des Médecins et Chirurgiens du Canada et au Collège des Médecins et Chirurgiens du Québec. Il est l'auteur du "Formulaire de l'hôpital Notre-Dame" (1941), de "L'Initiation à la Médecine" (1946) et a, sous presse, une nouvelle édition du "Formulaire de l'hôpital Notre-Dame". Il est aussi Membre du Comité de Pharmacie de l'hôpital Notre-Dame et Gouverneur à vie de cet hôpital depuis 1948.

J'AURAIS voulu illustrer mon article d'une gravure que l'on trouvait autrefois dans tout cabinet de médecin et qui montrait celui-ci penché sur le lit d'un enfant qu'il venait d'arracher à la mort. Ce guet patient et cette longue veille, ce dévouement inlassable, c'était cela la Médecine à mes yeux d'enfant: aussi éclatante qu'un fait d'armes, aussi modeste que le devoir quotidien! La complexité de sa pratique comme ses obligations en ont fait un sujet intarissable pour les romanciers — qu'ils fussent du métier comme Duhamel, Van der Meersch et Somerset Maugham ou simples observateurs comme Balzac et Flaubert. Avant de parler en profane du Médecin (et non de la Médecine) j'ai lu (dans la collection «Nos beaux métiers par le texte») les témoignages réunis par Louis Barjon depuis les psaumes de la Bible jusqu'à Hippocrate et Platon, et de ceux-ci aux médecins et écrivains du XXe siècle. Il me fallait un modèle et je l'ai pris chez un praticien en médecine interne, ce-

lui qui dans un corps malade doit, par son diagnostic, déceler l'organe atteint. Je l'ai d'abord questionné sur ses maîtres, puisqu'il est reconnu que l'élève en a deux: le malade et le Chef. «Le véritable maître, l'instructeur supérieur qui l'initiera à la connaissance et à la tactique, aux mille difficultés du métier, ce sera le malade lui-même». Voyons maintenant le second...

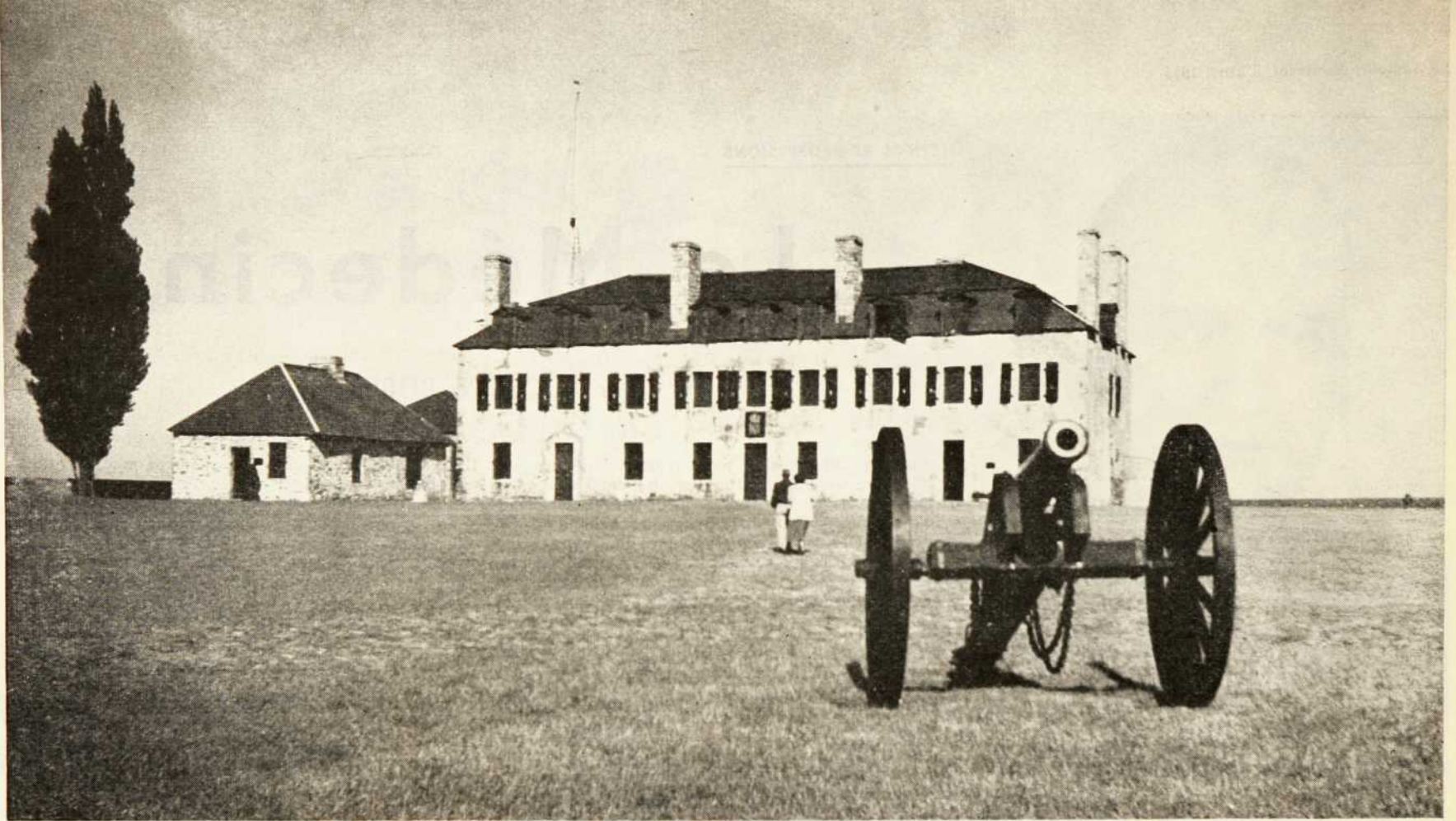
L'Interne et le Patron.

Le docteur Georges Hébert que j'interviewe sur le sujet me parle avec un enthousiasme qui se reflète dans ses yeux et sa voix du docteur Anselme Léger qui fut son maître à l'Université de Montréal, et du docteur Louis Ramond avec qui il étudia six mois à Paris avant de suivre les cours d'Antonin Clerc (pour le coeur) et de Sergent (pour les poumons).

[Lire la suite page 30]

LE MEDECIN, par Jean Steen (Ecole hollandaise — Musée de La Haye).





Vue d'ensemble du château français dessiné en 1726 par l'ingénieur en chef de Louis XV en Canada, M. Gaspard Chaussegros de Léry. Bien qu'il ait l'aspect d'une gentilhommière paisible, il était une puissante forteresse. Les peupliers de Lombardie que l'on voit ici ont été plantés par les colons français il y a près de 250 ans.

LE VIEUX FORT NIAGARA

par CHARLES SAURIOL



DES milliers de visiteurs québécois font chaque année le voyage de Niagara. Ceux qui prennent le bateau à Toronto peuvent voir, en approchant de l'embouchure de la rivière, les anciennes fortifications juchées sur un promontoire rocheux. La construction centrale est ceinte d'un mur. Les couleurs de trois nations surmontent le tout : c'est le Vieux Fort Niagara, ancienne porte de l'Ouest.

C'est Cavalier de La Salle qui a réalisé l'importance de ce point stratégique. Il permettait non seulement une défense efficace, mais l'interception d'un courant commercial avec les Indiens qui, autrement, se seraient dirigés vers les possessions anglaises ou hollandaises de l'Etat de New-York.

Ayant mis en chantier son navire, le "Griffon", La Salle, de retour à Frontenac, incita Henri Tonti à visiter la région du Niagara et tous les deux ébauchèrent le plan d'une forteresse. La première construction, baptisée Fort Conti, fut brûlée par négligence durant une absence de La Salle qui relate lui-même l'aventure dans un récit du 22 août 1682.

En 1686, le Marquis de Denonville, alors Gouverneur de la Nouvelle-France, adressait une supplique au Gouvernement du Roi pour que soient restaurées les fortifications du Niagara. Muni des pouvoirs nécessaires, il s'emploie à faire construire une nouvelle forteresse sur l'emplacement même de celle qui avait été la proie des flammes. Il lui donna son propre nom, mais déjà on l'appelait couramment Fort Niagara. Les descriptions de l'époque parlent de quatre bastions.

La porte d'entrée principale surmontée des armoiries de la Maison de France. Les sentinelles qui montent la garde portent des uniformes d'époque.

Il a connu tous les régimes, le français, l'anglais et l'américain. Dans un état parfait de conservation, il témoigne du génie français et d'une histoire mouvementée. Une visite que les Canadiens ne doivent pas manquer dès qu'ils en ont l'occasion.

Cependant, en 1688, à la suite d'un traité intervenu entre la France et l'Angleterre, la garnison française quitte Fort Denonville.

L'histoire ne s'arrête pas là. En 1725, Louis Thomas de Joncaire qui avait de puissants appuis, obtient l'autorisation de bâtir une maison de pierre à l'embouchure du Niagara. Il visait, en fait à établir ainsi un lien solide entre Québec et la chaîne des places fortes françaises vers l'Ouest. Comme, bien entendu, les Indiens n'auraient pu consentir à voir se dresser là un vrai fort, on parla d'une simple maison de pierre pour l'entreposage de marchandises. Les plans rappelaient une gentilhommière française classique. Le devis s'élevait à quelque six mille dollars. A ceci, ajoutons la fabrication de deux navires à Kingston ayant pour mission de ravitailler le port.

C'est Gaspard Chaussegros de Léry qui fut chargé de la construction. Le site restait le même que celui des forts Conti et Denonville. La maison de pierre est aujourd'hui bien connue comme soulignant l'importance de l'embouchure du Niagara.

Mais, si elle avait toute l'apparence d'une paisible résidence, elle n'en était pas moins érigée et équipée comme une puissante forteresse. Les murs ont quatre pieds d'épaisseur, ce qui était suffisant à l'époque pour résister à une décharge de canon. C'était vraiment ce qu'on avait fait de mieux dans l'Ouest. Certains éléments ont été préfabriqués au quartier général de Frontenac (Kingston) et expédiés par bateau. Toutes les boiseries proviennent des forêts qui abondaient alors dans la région. La pierre des murs a été également extraite de gisements avoisinants. Les ferrures et autres éléments ont été exécutés à Montréal ou à Québec.

De 1727 à 1758, la région demeura fort active. Les Français prévoyant de longue date une attaque du fort. Entre

1750 et 1759, on équipe la place et on renforce la garnison placée sous le commandement de François Pouchot. Tout est d'ailleurs resté sensiblement dans le même état qu'à cette époque.

L'assaut fut déclenché par les Anglais en juillet 1759. Ils avaient reçu l'ordre de s'emparer du fort à tout prix. Après dix-huit jours d'une vaillante résistance, et ne voyant pas venir de renforts, Pouchot donna l'ordre de se rendre. Mais le refus de ses hommes est resté historique. La bataille prit le nom de "La Belle Famille". Elle priva les Français du contrôle du Niagara.

C'est sous les ordres de Sir William Johnson que fut alors placé le Fort. En 1763, Pontiac, chef indien, tenta de le reprendre par surprise au bénéfice des Français, mais il échoua non sans avoir fort malmené les Anglais dans ce qui fut appelé le "Devil's Hole Massacre".

En 1764, à la suite du traité intervenu entre Sir William Johnson et les tribus indiennes, Fort Niagara connut une très grande activité comme centre d'une région s'étendant de la Nouvelle-Ecosse au Mississippi.

Au cours de la Révolution américaine, c'est encore du Fort Niagara qu'on se servit comme base pour lancer des attaques contre les partisans de l'Indépendance. On y ramena les prisonniers et les scalpes de deux fameuses expéditions vers Cherry et Wyoming Valley.

En vertu du Traité de Paris, signé en 1763, le fort fut rattaché aux Colonies Réunies. Les Anglais s'y maintinrent cependant jusqu'en 1796, le reprirent durant la Guerre de 1812. Le traité de 1815, Traité de Gand, rendait une fois de plus la place aux Etats-Unis.

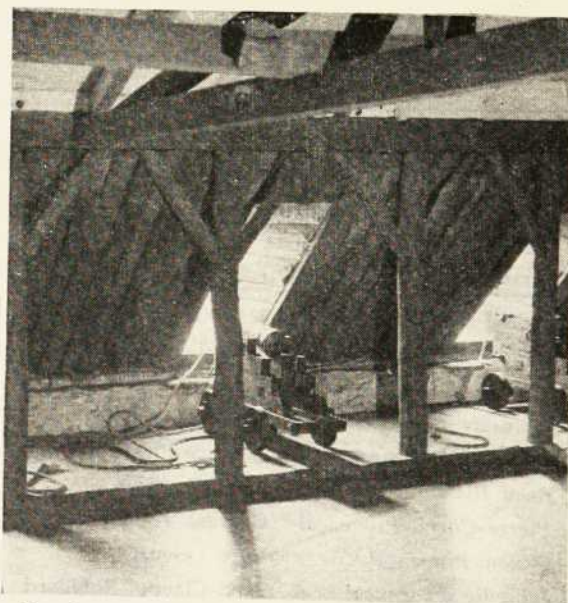
Aujourd'hui, après la consolidation de la paix, trois emblèmes flottent sur la vieille forteresse : celui fleurdelisé de la Vieille France, celui de l'Angleterre au temps des guerres coloniales et celui qu'avaient les Américains en 1796.



Le pont-levis et la porte des Cinq Nations, soit l'entrée principale du vieux fort. Son nom lui a été donné par le Capitaine François Pouchot, dernier commandant français du Fort Niagara.



Ci-dessus, la cuisine de la garnison et le vieux four à pain. — Ci-dessous : la galerie dans laquelle les canons étaient mis en batterie, ayant une puissance de feu redoutable pour l'époque.



L'ancienne Chambre du Conseil du fort qui fut par la suite utilisée par Sir William Johnson.





Le rôle d'Amable Beauchemin, une des meilleures compositions de cet artiste, est tenu, à la télévision et à la radio, par Clément Latour, nom de théâtre de Bernard Hogue.

"LE SAMEDI" présente

en exclusivité

Dix-septième épisode

Le maire du Chenal du Moine se jure de punir Beau Blanc de son absence au procès du Survenant. Mais le curé Lebrun intercède en sa faveur. Pierre-Côme se voit donc contraint de lui pardonner et de ne pas le châtier. Toutefois il pose une condition : que Beau Blanc lui révèle le lieu de sa cachette et le nom des personnes qui l'ont encouragé à se dérober à un ordre de la Loi. Quand Beau Blanc lui apprend qu'il s'est enfui de son plein gré et que, de plus, il a cherché asile dans la cabane à sucre des Provençal, Pierre-Côme se retient à grand-peine de le battre comme du blé. Beau Blanc veille au grain et lui rappelle sa promesse. A quoi le maire rétorque que son fils Odilon, n'ayant rien promis au curé de Sainte-Anne pourrait bien donner une raclée à l'innocent.

Pour fêter la victoire du Survenant, le dimanche suivant, pendant que Phonsine et Amable sont au Pot-au-Beurre, Angéline l'invite ainsi que le père Didace à prendre un repas chez elle. De retour à la maison, les deux hommes décernent à Angéline des éloges qui portent ombrage à Phonsine. Plutôt que de subir la mauvaise humeur de la jeune femme, le Survenant se rend auprès d'Angéline qui l'accueille de grand coeur. Mais avant neuf heures, il repart. Pour où aller, se demande avec inquiétude Angéline qui le voit s'engager sur la route, au-delà de la demeure des Beauchemin ?

Distribution du SURVENANT, à la Télévision et à la Radio (CBF et CBFT)

Personnages	Télévision	Radio
Le Survenant	Jean Coutu	Jean Coutu
Didace Beauchemin	Ovila Légaré	Ovila Légaré
Amable Beauchemin	Bernard Hogue	Bernard Hogue
Phonsine Beauchemin	Suzanne Langlois	Suzanne Langlois
Angéline Desmarais	Béatrice Picard	Béatrice Picard
Beau Blanc	Marc Favreau	Jean Duceppe
Pierre-Côme Provençal	Georges Toupin	Georges Toupin
Odilon Provençal	Yves Letourneau	Jean Lajeunesse
Joinville Provençal	Jean-Claude Robillard	Jean Mathieu
Bedette Salvail	Marjolaine Hébert	Marjolaine Hébert
Jacob Salvail	Georges Bouvier	Georges Bouvier
Maria Salvail	Lucille Cousineau	Yvette Lorrain
Acayenne (Grosse Madame)	Germaine Giroux	Denise Pelletier
Rose de Lima Bibeau	Monique Lepage	Reine France
Docteur Desgrosseilliers	François Lavigne	François Lavigne
Paquet Paulhus	Armand Leguet	Henri Poitras
Curé	J. Léo Gagnon	J. Léo Gagnon
Oncle Zéphyr	Ernest Guimond	Ernest Guimond
Marie-Amanda	Madeleine Sicotte	Madeleine Sicotte
L'Ange à DeFroi (P'tit Ange)	Madeleine Touchette	Madeleine Touchette

Réalisateur de la TV : Maurice LeRoux.

SCENE I

Odilon Provençal, Jacob Salvail.

(Chez les Salvail, — à la veille)

Odilon — ... Même si le père, à la maison, a pas gagné tout à fait...

Jacob — Il est loin d'avoir gagné. Il a perdu. Le Survenant a gagné, c'est clair comme de l'eau de roche.

Odilon — Une ben p'tite victoire. Ah ! Si le Survenant avait été acquitté, je serais le premier à l'admettre. Mais la plainte renvoyée, faute de preuve, on peut dire que c'est une p'tite défaite pour le père. Presque pas une défaite.

Jacob — Une p'tite victoire... une p'tite défaite... accordez vos violons, vous êtes pas pour passer l'hiver à couteaux tirés !

Odilon — Ah ! j'aurai ma revanche un jour, avant que le Survenant parte du Chenail du Moine. J'lui réserve un chien de ma chienne. C'te fois-là...

Jacob — Fais attention, Odilon !

Odilon — J'lui en ferai faire des sauts croches.

Jacob — Oublie pas que le soir du Jour de l'An, le Survenant t'a ménagé, il s'est pas battu à sa force.

Odilon — Moi non plus, quant à ça. L'excitation, le fait d'avoir dansé puis d'avoir pris un gros repas, j'étais tout essoufflé. Tandis que le Survenant était mieux disposé que moi.

Jacob — J'suis pas paré à dire comme toi. Sans compter qu'il s'était battu la veille à Sorel.

Odilon — Ça paraissait.

Jacob — J'veux pas t'offenser en rien, Odilon. T'es taupin, puis t'as les

épaules carrées. C'est visible. Mais le Survenant lui, j'sais pas...

Odilon — Il est fait comme tout le monde.

Jacob — Il est autrement que nous autres. J'le regardais pendant la bataille, il avait pas l'air de s'ouvrir tant seulement les bras. Puis il te frappait à tout coup. Toi, tu t'élançais d'un grand élan, tu fendais l'air, on aurait dit que t'allais assommer le Survenant. Puis à chaque fois, tu passais à côté, tu manquais ton coup.

Odilon — De même vous prenez pour lui ?

Jacob — Loin de prendre pour lui, ça me faisait mal au coeur de le voir te massacrer pareillement, toi un jeune de la paroisse, un jeune du Chenail du Moine !

Odilon — C'est pas fini.

Jacob — As-tu déjà été au cirque, Odilon ?

Odilon — Jamais. J'ai pas d'argent à gaspiller.

Jacob — Moi, j'y ai déjà été, il y a quelques années, à Saint-Joseph-de-Sorel. J'ai vu là deux boxeurs qui venaient des Etats. Les Etats c'est pas à la porte, hein ? J'te mens pas, Odilon, ils se battaient pas mieux que le Survenant. Par-dessus le marché, il fallait payer en argent pour les voir se battre, la seule différence c'est qu'ils étaient en brayets, tous les deux, puis qu'ils faisaient un tas de simagrées avant de commencer. Le Survenant est aussi bon qu'eux autres. J'ai pas honte de le dire, oui monsieur oui !

Odilon — Il me fait pas plus peur pour ça.

Jacob — J't'avertis en ami, Odilon, va pas te frotter de contre lui. Cours

LE SURVENANT

Un scénario par semaine
du grand roman radiophonique
et télévisé de GERMAINE GUEVREMONT

pas après. Va pas lui engendrer chicanes.

Odilon — Laissez-moi faire, monsieur Salvail. (*Odilon se lève et repousse la chaise*).

Jacob — T'es déjà sur ton départ ?

Odilon — Il est assez tard pour moi.

Jacob — J'te pensais arrivé pour la veillée. (*Il se lève*) En tout cas, si tu venais qu'à te battre avec le Survenant, j'haïrais pas être proche de vous autres.

Odilon — S'il y a un p'tit moyen, j'vous le ferai dire à temps.

Jacob — Salut, Dilon ! Mes respects à chez-vous ! Puis sans rancune, hein ?

SCENE II

**Jacob, Maria, Bedette —
puis Survenant.**

Maria (*Elle descend l'escalier*) — Odilon est pas déjà parti ?

Jacob — Comme tu vois !

Maria — Sa veillée a pas été longue, je vous le dis !

Bedette — Tant mieux ! J'demande pas mieux qu'il s'en aille !

Maria — Tu devrais pas parler de même, Bedette ! T'es pas encourageante pour un garçon qui se dérange pour venir veiller. J'écoutais d'en haut. T'as pas trouvé le tour de dire deux mots.

Jacob — T'as coutume d'être plus jassante, en effet.

Bedette — De quoi c'est que vous voulez que je jase ? Un garçon qui vient voir une fille, sans prendre la peine de s'changer, puis qui parle rien que de bataille, puis de revanche !

Maria — Oublie pas qu'Odilon est le plus vieux des garçons, puis qu'il héritera de la terre des Provençal.

Bedette — Quand même que je voudrais l'oublier, j'en aurais pas la chance, sa mère. Vous êtes toujours là pour me le rappeler à coeur de jour. Odilon a besoin de se lever d'un chaud matin, s'il veut me fréquenter.

Maria — Parle pas si fort, Bedette. Ton père commence déjà à cogner des clous. Laisse-le faire son p'tit somme.

Bedette (*bas, mais avec enthousiasme*) — Vous savez pas la grande nouvelle, sa mère ? Le Survenant est venu me reconduire à la maison d'école après-midi.

Maria — A pied, Bedette ?

Bedette — Non, en voiture. Il m'a fait embarquer, comme il passait. Qu'il est donc fin ce garçon-là ! J'peux pas m'en taire.

Maria — J'vas te poser une question, Bedette. Faut que tu me répondes franchement.

Bedette — Une question !

Maria (*Soupçonneuse*) — Le Survenant, c'est-y un garçon... à sa place ?

Bedette (*Avec empressement*) — Mon doux ! Ben que trop ! (*Se reprenant*) De quoi c'est que je dis là ? Ah ! j'suis toute mêlée dans mon tricotage. (*Rire*)

Maria — Ça m'a l'air louche c'te réponse-là.

Bedette — Pas besoin de craindre, sa mère, c'est un bon garçon, dépareillé. C'est pas lui qui irait trouver la maîtresse, à l'école, après les heures de classe, comme Joinville après-midi.

(*La porte s'ouvre et le Survenant paraît*)

Maria (*Pointue*) — D'la visite rare !
Bedette — J'étais loin de m'attendre à te revoir si vite, Survenant !

Survenant — J'suis arrêté à l'école pour te reprendre en revenant, Bedette...

Maria — Il est pas mieux que Joinville.

Bedette (*Reproche*) — Sa mère !
Survenant — T'étais déjà repartie.

Bedette — Avoir su, je t'aurais bien attendu, Survenant. De quoi c'est que tu fais, planté debout comme un piquet ?

Maria — Dans mon temps, on n'aurait jamais osé parler de même à un garçon.

Bedette — Apparence que c'est la bonne manière à présent. (*Coquette*) Pas vrai, Survenant ?

Survenant — Ah ! J'en sais rien.

Bedette — Assis-toi, Survenant. As-tu envie de grandir encore ?

Survenant — J'ai surtout envie d'emprunter votre godendard, pour une couple de jours.

Jacob (*S'éveillant*) — Notre godendard ! Qui c'est qui veut emprunter notre godendard ?

Survenant — Moi, monsieur Salvail. Ce ne serait pas pour longtemps.

Jacob (*Il bâille*) — Suis-moi aux bâtements. (*Les deux hommes sortent*).

Bedette — Avoir le front de nous déranger pour emprunter un godendard, quand je pensais qu'il venait me demander la faveur de la veillée !

SCENE III

**Beau Blanc, Angéline et
Davi Desmarais, puis Survenant.**

(*A l'entrée de la maison des Desmarais*).

Beau Blanc — Vous allez voir si je vas faire une bonne job.

Angéline — T'as eu tout le temps voulu pour te reposer, au bois.

Davi — C'est comme rien, tu dois pas être fatigué.

Beau Blanc — Vous me créez pas, monsieur Desmarais, mais à force de pas grouiller, j'me possédais plus. Puis à pas travailler, c'est ça que les bras nous démantent.

Davi — T'auras la chance de te reprendre.

Beau Blanc — Si vous avez jamais vu d'la belle glace ! Vous avez tous les outils qu'il faut ? des tranches à glace ? des pinces ? un godendard ?

Davi — Le nôtre vaut pas le diable, pour parler franc.

Angéline — Le Survenant devait en emprunter un pour nous autres.

Beau Blanc — J'peux toujours commencer par déblayer un beau grand carré au milieu de la rivière.

Davi — On fait pas de la glace pour toute la paroisse. Rien que pour remplir notre glacière.

Beau Blanc — Le temps d'avaler un coup d'eau, et je me darde à l'ouvrage.

Davi — Tu fais mieux. Du train que tes parti là, il y aura plus de promesse que d'ouvrage.

(*Le Survenant entre, Beau Blanc l'aperçoit et tente de se sauver*).

Angéline — De quoi c'est que t'as, Beau Blanc, à te sauver ?

Beau Blanc — S'il m'attrape par le chignon du cou... j'suis mort.

Survenant — De même, t'es sorti de ta cachette ?

Beau Blanc — Oui, monsieur.

Survenant — Il est bien poli ce jeune homme-là.

Beau-Blanc — Oui, monsieur. J'peux-t'y m'en aller dehors, puis commencer à travailler, mamzelle Angéline ?

Angéline — C'est bon, Beau Blanc. (*Il sort*).

Survenant — J'ai vu des fois qu'il était plus lambin.

Davi — Pauvre garçon, il a la frousse.

Survenant — Le père Didace aurait un mot à vous dire, monsieur Desmarais. Il ne peut se rendre ici... pour une raison ou pour une autre.

Davi — J'me sens pas tout à fait d'équerre à matin.

Angéline — Laissez-moi y aller à votre place dans ce cas-là, mon père.

Davi — J'ai jamais vu une fille savoir si peu se reposer.

Angéline — Ah ! quand je serai morte, j'me reposerai pour longtemps.

SCENE IV

Survenant, Angéline, puis Didace.

(*Sur la route*).

Survenant — Ai-je tenu ma promesse, oui ou non, Angéline ?

Angéline (*Hésitant*) — T'as tenu ta promesse, Survenant... mais...

Survenant — Mais quoi, Angéline ?

Angéline — C'aurait peut-être été mieux pour moi, dans un sens, si tu n'avais pas tenue.

Survenant (*Moqueur*) — Essayez donc, après ça, de contenter une créature !

Angéline — Le godendard, t'as été l'emprunter chez Bedette Salvail ?

Survenant — Chez Jacob Salvail. Pas chez Bedette.

Angéline — Si tu veux jouer avec les mots, ça peut nous mener loin.

Survenant — Et si je veux lire dans ta pensée, tu crois que j'en ai profité pour aller passer la soirée avec Bedette !

Angéline — J'aurais bien de la misère à nier, Survenant.

Survenant — Même si c'était le cas, est-ce que je ne suis pas libre de mes mouvements ?

Angéline — Pour être libre, t'es libre d'aller voir qui tu veux et de trou-

ver belle la fille que tu veux.

Survenant — Oui, libre comme l'air.
Angéline — Seulement, si c'est Bedette, j'aimerais mieux le savoir tout de suite. Plutôt que d'attendre puis de perdre mon temps.

Survenant — Ah ! Nè-veur-magne ! Personne ne m'empêchera jamais d'admirer la beauté où je la découvre.

Angéline — Le père Didace qui approche. Il me semble qu'on vient de laisser la maison.

Didace (*Moqueur*) — Prenez votre temps. Prenez votre temps.

Angéline — Pourtant, père Didace, on marchait d'un bon pas. Si je comprends bien, c'est à propos de la glace que vous vouliez parler à mon père ?

Didace — Oui. Le Survenant trouve que quant à faire de la glace, on pourrait partager et les dépenses et les profits.

Survenant — L'été, il doit y avoir des gens qui viennent en yacht ou en voiture faire des pique-niques, ou passer la journée à la pêche. Ils seraient bien aise d'avoir un morceau de glace pour tenir leur lunch à la fraîche.

Angéline — Chaque année, on refuse d'en vendre parce qu'on a juste notre provision.

Didace — De même, t'es d'accord, Angéline ?

Angéline — Pas rien que d'accord, parée à commencer.

Survenant (*Taquin*) — Avec un bon godendard, ça devrait bien aller (*Rire*).

Angéline — Il a besoin de couper. Parce que je le fronde à la rivière.

Survenant — Commencerais-tu à t'emmalicer, la Noire ?

SCENE V

(*Les hommes travaillent en corvée sur la glace*)

Survenant — Quel beau temps !

Didace — Oui, il fait beau !

Survenant — C'est un vrai plaisir de travailler.

Amable — Tu trouves ça, Survenant ?

Beau Blanc — Regardez, père Didace, les beaux blocs de glace !

Didace — Elle est épaisse. Puis elle est verte, comme l'eau d'été.

Survenant — T'en vas-tu, Amable ?

Amable — J'veux pas laisser Phonsine manger toute seule.

Didace — C'en fait une défaite ! Pour un repas, elle en mourrait toujours pas.

Survenant — Dans une demi-heure, Amable, on se remet à l'ouvrage.

Amable — Ecoute, Survenant, on n'est pas à la tâche.

Beau Blanc — T'auras pas la chance de te sauver, Amable. Phonsine s'en vient avec Mamzelle Bedette te porter une collation.

Amable — J'm'en retourne, la même chose. On est trop de monde sur la glace, on va finir par se nuire.

[Lire la suite page 31]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

COMBATS DE BOXE

Causons un brin, des filles d'Eve qui adorent les combats de boxe, livrés au gymnase du Mont-Saint-Louis ou ailleurs.

Nous aimons bien nous trouver aux réunions de boxe, dans le voisinage d'une femme, quoique ça ne soit pas leur place... N'allez pas croire qu'il entre quelque chose d'impur dans ce sentiment! En ces circonstances, nous nous intéressons qu'à leurs réflexions, à leurs réactions. Il en est, croyez-nous, de fort savoureuses! Et aux combats de lutte libre, donc!...

Les femmes sont généralement émotives, et incompétentes, pour la plupart, en matières sportives. Alors, nous collectionnons la sensible, d'abord: «Oh! le pauvre petit gars, quel courage! Oh! mon Dieu!» Et elle ferme les yeux...

La supposée compétente, blasée et catégorique, parce que son petit ami de coeur est boxeur: «Il n'a pas le punch! Puis, il est trop jeune, ce petit!»...

Celle qui s'ennuie: «Ce ne sont pas ces deux-là qui vont se faire du mal! Jos a les mains attachées!»...

La passionnée: «Vas-y, Kid! Bravo! Oh! Quel coup dans le buffet!»

Et l'antisportive: «Allons-nous-en,

je ne puis supporter cela! Quelle horreur! Quand je pense que ces boxeurs ont inventé des gants spéciaux pour se casser la gueule!»...

Nous avons, le soir où nos oreilles ont perçu ces réflexions, l'honneur d'être le voisin de l'antisportive, près de l'arène. Nous songions, un instant seulement, à l'informer du rôle exact joué par les gants, mais nous avons cru plus sage de ne pas entamer de débat, grâce au conseil du sympathique commentateur sportif Michel Normandin.

En effet, elle portait des gants à revers, incrustés de ferraille, et munis de boucles avec ardilions, qui lui eussent, certes, donné le dernier mot dans la discussion. L'homme capable d'avoir le dernier mot avec une femme existait-il? Là, nous vous posons une question de \$64...

COMBATS DE COQ

Les nombreux amateurs de combats de coq du Canada, comme ceux d'Angleterre et de Belgique, ne peuvent pas assister à leur spectacle favori. Il est tabou, sans plus, par les autorités policières. On nous apprend que certains hors-la-loi prennent le risque de présenter de semblables combats dans des

granges situées dans les parages de Rimouski et même dans certains bouges des banlieues de la métropole. Les gendarmes provinciaux réussissent à mettre un frein à ce sport clandestin, comme ils l'ont fait, à maintes reprises.

Un mot sur ce sport cruel. Comme pour la boxe, la limite de poids fixée est rigoureusement observée. Quelques onces de trop, à la pesée, et le combattant est disqualifié sur la bascule. La durée d'un combat est de dix minutes. Un coq, resté couché trois minutes, a perdu son match.

Les coqs combattants se battent d'instinct, dès qu'ils sont en présence l'un de l'autre. Ils ne sont soumis à aucun entraînement, en Amérique du Nord, où l'on parle de fortes sommes sur Ticoq ou Groscoq!...

A la Havane, les coqs combattants sont gavés d'alcool et d'ammoniaque. Aux Philippines, le pari mutuel fonctionne, à grands cris et à grands gestes, comme à Blue Bonnets et au Parc Richelieu pour les courses de harnais, même le dimanche!...

Les preneurs aux livres interpellent les parieurs. Ces derniers lancent des chiffres, \$10, \$20, \$50. Pas de repos, rien. Tout est enregistré dans le cerveau des preneurs aux livres! Les coqs belliqueux sont armés d'éperons, de

lames d'acier fines et tranchantes liées aux ergots et qui les prolongent. Ce sont leurs armes de combat. Parfois, l'arme du vainqueur est à ce point enfoncée dans la chair qu'il ne parvient plus à se dégager. Jeux excessivement cruels que nos gouvernants provinciaux font bien de réprouver!

COMBATS DE LUTTE.

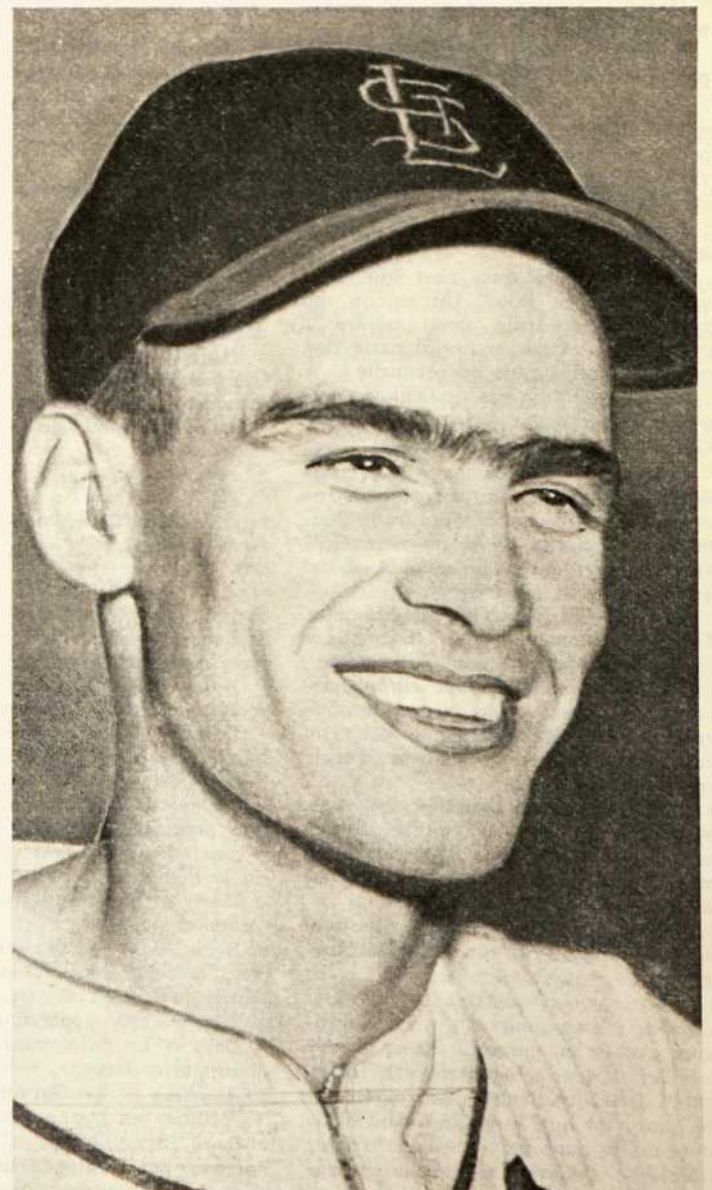
Dans une récente chronique, traitant d'éducation de la violence, publiée par *Le Devoir*, signée par Monique et Roger Deslandes que nous aimerions connaître, nous avons pris en ne peut mieux ces réflexions:

«Que dire des spectacles de combats de boxe et surtout de lutte libre? Nous ne parlons pas des combats, où la raison et la science l'emportent sur la brutalité, où la courtoisie est à l'honneur et l'obéissance à l'arbitre une réalité: ces combats peuvent exercer quelque influence formatrice, en donnant aux spectateurs l'exemple de la force de caractère égalant la force physique. Mais ils sont très rares... et le public semble préférer les autres. Or, c'est de ceux-là que nous voulons parler: tels que nous les voyons s'exécuter à la télévision, ils sont à certains points de vue immoraux: ils fournissent le spectacle de la brutalité inutile, de la



WALLY MOON, 24 ans, solide frappeur et rapide voltigeur des Cardinals de St-Louis, qui expédia la balle par-dessus la clôture du champ droit, à sa première apparition au plateau pour un club des grandes ligues, obtiendra une moyenne au bâton de .335, en 1955. C'est, du moins, l'opinion de son coéquipier, le célèbre Stan Musial. Les amateurs de baseball de Montréal ont déjà admiré l'habileté de ces deux joueurs, alors qu'ils défendaient les couleurs du Rochester, de la Ligue Internationale.

RALPH KINER et sa jolie famille. Le redoutable coéquipier des Indiens de Cleveland ajoutera 45 coups de circuit au camp des champions de la Ligue Américaine, au cours de la prochaine saison. C'est la promesse qu'il fit à sa charmante épouse, l'ancienne étoile de tennis Nancy Chaffee... Seulement cinq joueurs des ligues majeures ont cogné cinq coups de circuit, en deux jours consécutifs: Adrian "Pop" Anson du Chicago de 1884; Ty Cobb, du Détroit de 1925; Tony Lazzeri, des Yankees de New-York de 1936; Ralph Kiner, du Pittsburgh de 1949, qui accomplit cet exploit en trois circonstances; Don Mueller, des Giants de New-York de 1951.



traîtrise, du manque de courtoisie, de l'irrespect de la personne d'un autre et de l'autorité. Tels quels, ils idéalisent la mutilation partielle du prochain, ce qui va à l'encontre d'un commandement de Dieu.

« On objectera que la plupart des coups ne sont que simulation, et que la majorité des combats sont farces de vaudeville. Nous répondrons que cela ne change rien et que le principe reste le même: dès qu'un spectacle de violence — réel ou fictif — représente des actions, gestes ou paroles à buts égoïstes (érotisme, domination ou possession), dès qu'aucun sentiment supérieur de dévouement, de loyauté ou autre en est absent, il est antiéducateur ».

COMBATS NULS.

Toujours sur le clou! Tapons donc encore dessus, tant qu'il ne sera pas à sa place!

Il s'agit, vous l'avez bien compris, des joutes nulles de la N.H.L. qui, au nombre de plus de 100, cette saison, ne sont pas les véritables amateurs du hockey professionnel.

Une autre saison de hockey est terminée, sans que le plus ardent désir du public — ce « cochon de payant » — l'abolition des parties nulles, ne se soit réalisé.

Les mogols du hockey majeur respirent calmement, parce qu'un grand nombre de fervents amateurs de hockey, particulièrement à Montréal, Toronto et Détroit, se livrent une lutte plus enlevante pour se procurer des billets de saison que ne le font les clubs pour s'assurer le championnat, persistent à maintenir en force une mesure de guerre, alors que le transport était un problème épineux.

De nos jours, il n'est plus question de difficultés de transport, si ce n'est que lorsqu'on agence un calendrier de joutes et qu'on force une équipe à jouer à Montréal, le samedi soir, et à Chicago, le lendemain soir.

On en est rendu à transformer le hockey majeur en spectacle. Il importe peu aux dirigeants que les spectateurs aient passé une couple d'heures dans l'amphithéâtre, pour retourner au foyer, après avoir vu leur club terminer au même point.

Très souvent, le club visiteur est satisfait d'une partie nulle. Et s'il par-

vient à rejoindre le club receveur, dans les premières minutes de la troisième période, il se réjouit, puis il se replie généralement sur la défensive, pour empêcher l'adversaire de marquer un but. Aussi, un certain nombre de spectateurs partent désappointés, à la suite de semblables tactiques.

Si l'on tient mordicus à ne pas vouloir jouer une période additionnelle, que l'on change les règlements, afin d'éviter les joutes nulles, en donnant un plus grand nombre de chances aux joueurs de tromper la vigilance des gardiens de buts. La moyenne des parties nulles est beaucoup trop élevée pour le nombre de joutes disputées au cours d'une saison de la N.H.L. Une sur trois, cette année. Quelle abondance!

COMBATTONS LES CRAMPES.

La douceur d'une crampe qui finit est une preuve que le bonheur est négatif. Les athlètes ont, quelquefois, éprouvé cette douceur, après un moment de torture, lorsque, à la suite d'un faux mouvement, sous le poids des couvertures, un muscle du mollet ou de la cuisse durcit, se contracture, arrache des cris de douleur.

Sans être athlète, chacun eut l'occasion d'apprendre comment abrèger le supplice, soit en sortant du lit pour appliquer des serviettes d'eau chaude sur le muscle contracturé, tout en utilisant un massage-tapotage, plutôt léger.

Pourquoi certains sujets ont-ils, plus souvent que d'autres, de ces crampes? La fatigue musculaire intervient, comme le savent les joueurs de hockey, de baseball, de football, de ballon-au-panier, de tennis, les cyclistes et les nageurs. Elle crée, pour certaines professions, une prédisposition localisée. Jadis, on parlait volontiers de la crampe des écrivains! On en parle beaucoup moins, depuis qu'on se sert de clavigraphes! Un certain nombre de rédacteurs emploient encore le crayon ou le stylo! Nous en sommes!

La crampe à répétition est aussi liée à certains troubles de la santé, à certains états toxiques réalisés par une maladie aiguë, une profession insalubre, et plus souvent par l'intempérance. Ça vous surprend, n'est-ce pas?

[Lire la suite page 28]



WARD SPRAY, 26 ans, briqueteur de Cheboygan, Michigan, préfère la pêche aux gros poissons. Il réussit à capturer un esturgeon de 175 livres, après un dur travail de 35 minutes. C'est le plus gros esturgeon, pris à la ligne dans les eaux du Michigan. Toutefois, Ward ne s'en fait pas, car il sait que le plus gros esturgeon pris à la ligne pesait 600 livres. Henry Frost, de Vancouver, le captura dans le fleuve Fraser, en septembre 1954. Pour le tirer de l'eau, il fallut l'aide d'un petit remorqueur. Nous voyons se dessiner sur le coin de votre lèvres un sourire narquois. Non, ce ne sont pas des "histoires de pêche!" Ce sont deux histoires vraies.

Du 19 avril au 5 sept. LE CALENDRIER OFFICIEL DE LA LIGUE INTERNATIONALE POUR LA SAISON 1955

* Dim.
** Fête

	A MONTREAL	A TORONTO	A BUFFALO	A ROCHESTER	A SYRACUSE	A COLUMBUS	A RICHMOND	A CUBA
MONTREAL	Ne manquez	Mai 20, 21, 22-22* Juillet 30, 31-31* Août 1-1** Août 15, 16	Mai 27, 28-28 Juin 14, 15 Juillet 4-4** Août 3, 4, 24, 25	Mai 10, 11, 12 Mai 30-30** Juillet 3-3* Août 8, 9, 10, 11	Mai 4, 5, 6 Juin 11, 12-12*, 13 Août 20, 21*, 22, 23	Mai 7, 8-8*, 9 Juin 7, 8, 9, 10 Août 17, 18, 19	Avril 19, 20, 21-21, 22 Juillet 6, 7, 8, 9, 10-10*	Avril 23, 24-24*, 25, 26 Juillet 11, 12, 13-13, 14, 15
TORONTO	Mai 13, 14, 15-15* Juin 21, 22, 23 Août 5, 6, 7-7*	pas de lire	Mai 10, 11, 12 Mai 30-30** Juillet 3-3* Août 8, 9, 10, 11	Mai 26, 27, 28, 29* Juillet 4-4** Juillet 11, 12, 13 Août 3, 4	Avril 20, 21, 22 Juillet 5, 6, 7 Juillet 23, 24-24*, 25, 26	Avril 23, 24-24*, 25 Juillet 8, 9, 10-10* Juillet 27, 28, 29	Juin 6, 7, 8-8, 9, 10 Août 25, 26, 27 28-28*	Juin 1, 2, 3, 4, 5-5* Août 29, 30, 31 Sept. 1, 2
BUFFALO	Mai 16, 17, 18, 19 Juillet 26, 27, 28 Août 12, 13, 14-14*	Mai 23-23**, 24 Juin 24, 25, 26-26* Sept. 4-4*, 5-5**	toutes les	Mai 20, 21, 22-22* Juillet 30, 31-31* Août 1, 2, 15, 16	Mai 7, 8-8*, 9 Juin 7, 8, 9, 10 Août 17, 18, 19	Mai 4, 5, 6 Juin 11, 12-12*, 13 Août 20, 21*, 22, 23	Avril 23, 24-24* 25, 26 Juillet 11, 12, 13-13, 14, 15	Avril 19, 20, 21-21, 22 Juillet 6, 7, 8, 9, 10-10*
ROCHESTER	Mai 23-23**, 24, 25 Juin 24, 25, 26-26* Sept. 4*, 5-5**	Mai 17, 18, 19 Juin 12-12*, 13, 14, 15 Août 13, 14-14*	Mai 13, 14, 15-15* Juin 20, 21, 22, 23 Août 3, 6, 7*	semaines	Avril 23, 24-24*, 25 Juillet 14, 15, 16-16 Juillet 27, 28, 29	Avril 20, 21, 22 Juillet 5, 6, 7 Juillet 23, 24-24*, 25, 26	Juin 1, 2, 3, 4, 5-5* Août 29, 30, 31 Sept. 1-1	Juin 6, 7, 8-8, 9, 10 Août 25, 26, 27 28-28*
SYRACUSE	Juin 3, 4, 5-5* Juin 27, 28, 29 Août 27, 28-28*, 29	Avril 27, 28, 29, 30 Juin 17, 18, 19-19* Juillet 20, 21, 22	Mai 31, Juin 1, 2 Juillet 17-17*, 18, 19 Août 30, 31 Sept. 1, 2	Mai 1-1*, 2, 3 Juin 30, Juillet 1, 2 Juillet 8, 9, 10-10*	notre chronique	Juin 14, 15-15, 16 Juillet 3-3*, 4-4** Août 24, 25, 26	Mai 16, 17-17, 18, 19 Juillet 31-31* Août 1, 2, 3, 4	Mai 11, 12, 13, 14, 15-15* Août 5, 6, 7*, 8, 9
COLUMBUS	Mai 31, Juin 1, 2 Juillet 17-17*, 18, 19 Août 30, 31 Sept. 1, 2	Mai 1-1*, 2, 3 Juin 30 Juillet 1-1**, 2 Juillet 14, 15, 16	Juin 3, 4, 5-5* Juin 27, 28, 29 Août 27, 28-28*, 29	Avril 27, 29, 30 Juin 17, 18, 19-19* Juillet 20-20, 21, 22	Mai 28, 29-29*, 30-30** Juillet 11, 12, 13 Sept. 4*, 5-5**	sportive	Mai 11, 12, 13, 14, 15-15* Août 5, 6, 7*, 8, 9	Mai 16, 17-17, 18, 19 Juillet 31-31* Août 1, 2, 3, 4
RICHMOND	Avril 28, 29, 30 Juin 17, 18, 19-19* Juillet 20, 21-21, 22	Mai 7, 8-8*, 9 Juin 28, 29-29 Août 17, 18, 19, 20	Mai 1-1*, 2, 3 Juin 30, Juillet 1, 2 Juillet 23, 24-24*, 25	Mai 4, 5, 6 Juillet 17-17*, 18, 19 Août 21-21*, 22, 23	Mai 24, 25, 26, 27 Juin 24, 25, 26-26* Août 11, 12, 13	Mai 21, 22-22*, 23 Juin 20, 21, 22, 23 Août 14*, 15, 16	par	Juin 11, 12-12*, 13, 14, 15 Juillet 27, 28, 29-29, 30
CUBA	Mai 1-1*, 2, 3 Juin 30, Juil. 1-1** Juillet 23, 24-24*, 25	Mai 4, 5, 6 Juillet 17-17*, 18, 19 Août 21-21*, 22, 23	Avril 28, 29, 30 Juin 17, 18, 19-19* Juillet 20, 21-21, 22	Mai 7, 8-8*, 9 Juin 27, 28, 29 Août 17, 18, 19, 29	Mai 21, 22-22*, 23 Juin 20, 21, 22, 23 Août 14*, 15, 16	Mai 24, 25, 26, 27 Juin 24, 25, 26-26* Août 11, 12, 13	Mai 28, 29*, 30-30** Juillet 3*, 4-4**, 5 Sept. 3, 4*, 5**	Oscar Major

Le Vol des Plans Z

« Je voudrais bien voir l'île au clair de lune, songeait Teddy Verano. Au fur et à mesure que le grand canot filait, laissant derrière lui un sillage écumeux qui s'agrandissait sur les flots bleu de saphir, l'île paraissait jaillir de la mer.

La côte française n'était plus qu'une petite ligne à peine sombre, sur l'horizon clair. On apercevait, se découpant un peu plus nettement, l'Esterel et ses massifs rougeâtres. Plus loin, les Alpes blanchissaient.

— Pourtant, vous aviez pris un maximum de précautions, monsieur Berveril.

L'ingénieur, sans lâcher le volant, tourna la tête vers le détective :

— Un maximum... L'île n'est qu'un rocher, battu par les flots. L'Etat me l'avait concédé aisément et on m'a donné toutes facilités pour y faire élever la villa. Depuis plusieurs années, je travaille sur mon rocher. Je suis à quelques milliers de mètres de la Côte d'Azur, et cependant je me crois isolé du monde. Pourtant, on est venu, on a voulu me voler...

Le canot fonçait. Maintenant, on apercevait, sur le roc, la minuscule villa, construite à la provençale, avec les quelques arbres plantés autour, pour amener tout de même un peu de végétation.

Des mouettes passèrent en criant. Berveril, ses longs cheveux blancs éblouissants par les embruns, semblait un dieu marin, tenant ainsi la barre avec une sûreté de grand navigateur. Certes, le climat méditerranéen est propice, presque en toute saison, mais le détective privé admirait cet homme qui, pour poursuivre son idéal, se retirait ainsi du monde et allait vivre sur cette pierre battue des flots.

— Voilà le mas d'Amphitrite... L'expression était curieuse, mais exacte. Berveril avait fait construire un mas, en miniature, semblable à tous ceux qui s'élevaient dans l'aimable Provence. Et il n'avait pu mieux faire que de le dédier à la déesse des flots.

Le canot vira de bord, décrivit un demi-cercle et vint se ranger dans une crique minuscule. Une silhouette mince se dressait sur un rocher.

— Mademoiselle Anita, sans doute ? Berveril approuva de la tête. Une ombre de sourire passait sur le visage grave du savant.

Teddy admirait. Anita était légère et souple, très belle avec ses cheveux qui avaient pris ce ton caractéristique des blondes qui vivent à l'air marin, son teint hâlé mettant en relief le bleu profond de ses yeux.

Un maillot rayé, bayadère, couvrait le torse, la poitrine ferme qui pointait avec hardiesse. Un pantalon noir, très collant, achevait de la vêtir et, malgré ce harnachement digne de Saint-Germain des Prés, la fille de Berveril demeurait gracieuse, presque imposante.

Les deux hommes sautaient à terre. Anita courait vers eux :

— Ma fille Anita... Monsieur Teddy Verano...

— Soyez le bienvenu, monsieur... J'espère que vous allez m'aider à apaiser les tourments de mon père...

— Je le souhaite, mademoiselle...

Ils se regardèrent. Un éclair d'intelligence passa entre eux. Teddy admira la personnalité intense qui se dégageait de ce corps de jeune fille, de ce regard turquoise.

— Nous nous comprendrons admirablement, Mlle Anita et moi, pensa-t-il aussitôt.

Gaston fit son apparition. Gaston était, avec Berveril et sa fille, le seul être humain vivant au mas d'Amphitrite. Un type sans âge, au visage assez pâle, aux cheveux rares. Mais Berveril en avait parlé à Teddy. Gaston était un dessinateur industriel de grand talent qui avait consenti, trois années auparavant, à tout abandonner pour venir, sur le rocher perdu, participer aux travaux de Berveril.

La vedette était le seul lien les unissant à la terre. Ainsi, ils pouvaient, à leur gré, partir vers Cannes, vers Toulon, Saint-Raphaël, ou tel ou tel autre point de la côte. Ils étaient indépendants, solitaires.

Pourtant, une main criminelle avait cherché à forcer les secrets de l'ingénieur Berveril.

— Nita chérie... M. Verano aime-rail sans doute se rafraîchir...

— Les cocktails sont prêts... et glacés...

Dans le petit salon du mas, ouvert vers le large, Teddy savoura la boisson glacée :

— De la glace, ici ?

— Nous avons un frigidaire, bien entendu...

— Mais, le courant électrique ?... J'imagine que le rocher n'est pas relié à une centrale de la côte...

— Regardez, monsieur Verano, sur ce roc...

— Une éolienne ?

— Oui. Nous fabriquons ainsi notre

électricité sur place et nous ne manquons jamais de rien...

Teddy s'émerveillait de l'installation parfaite. On lui montra sa chambre, minuscule mais confortable. Le mas d'Amphitrite offrait un maximum de confort.

— Et maintenant, si vous voulez voir l'atelier...

L'atelier était creusé dans le roc. On avait utilisé, à l'origine, une cavité naturelle, située au-dessus des flots. Une véritable installation de troglodyte. Mais une porte de fer, scellée dans la roche, en défendait l'entrée. Berveril ouvrit, avec une clé qu'il gardait dans sa poche.

Les lampes à arc apportaient une clarté dure, contrastant avec l'éblouissant soleil. Le prototype, encore à l'état de carcasse, s'étendait au centre de la caverne-atelier.

— Voilà, dit Berveril.

Dans ce simple mot, il y avait une nuance de fierté...

Teddy Verano tourna autour de l'appareil :

— Certes, c'est un sous-marin en miniature... Mais les ailes ?

Berveril en expliqua le fonctionnement, et comment il était prévu que le plan sustentateur se repliait à volonté contre la coque.

Dans un an, moins peut-être, l'avion-sous-marin Z serait construit.

— Monsieur Berveril, vous allez doter la France d'un appareil sensationnel. Il est destiné à rendre les plus grands services à l'aviation de l'avenir. Naturellement, en cas de guerre,

l'avion-sous-marin Z sera la plus précieuse des armes...

Berveril fit un léger signe de tête. Gaston se taisait. Anita s'appuyait doucement contre l'épaule de son père. Son beau regard bleu semblait flamboyer, aux reflets des lampes à arc.

— Venons au fait, dit Teddy. Le vol... ou plutôt la tentative de vol dont vous avez été victime...

Berveril alla vers le coffre qui était scellé dans la muraille. Il était bien évident que nul ne pourrait l'emporter sans faire sauter la caverne.

— Voyez... les traces d'effraction...

— Cela s'est passé... ?

— Il y a deux jours.

— La nuit ?

— Oui.

— Avez-vous un service de garde ?

— Non. Nous dormons tard, tous les trois. Je vous l'ai dit, Anita est ma secrétaire fidèle. Elle classe mes papiers, mes documents, et se charge de toutes relations avec l'extérieur. Non seulement comme ménagère, lorsqu'il s'agit d'aller, tous les deux ou trois jours, aux provisions, mais aussi de la correspondance, soit par lettre, soit par radio...

— Vous avez un poste ?...

— Emetteur et récepteur. Je suis sans cesse en rapport avec la défense nationale. L'avion-sous-marin Z est mon invention, mais, en fait, il ne m'appartient pas. Il appartient à la France. Je n'aurais pu m'installer ici et poursuivre mes travaux sans la subvention que le gouvernement m'a généreusement accordée, sur mon brevet. Le Z a la confiance du ministre, monsieur Verano, et je travaille pour mon pays...

Teddy se frotta le menton :

— Pourquoi, dans ce cas, n'avoir pas prévenu, tout de suite, le ministère ?...

Berveril parut hésiter, Anita intervint :

— C'est moi qui l'ai conseillé à mon père, monsieur Verano. On a voulu forcer le coffre. On cherche à voler les plans Z.

— Vous savez qui ?

— Oui, dit Berveril.

— Une puissance étrangère, sans doute ?

— Exactement.

Et Berveril donna le nom du pays soupçonné.

Anita reprit :

— Je crains, monsieur Verano, que cette affaire n'ait un fâcheux retentissement. Si les plans Z sont volés, l'avion-sous-marin ne sera plus une exclusivité française. Dans ce cas, le gouvernement serait en droit de reprocher à mon père les millions engloutis pour ce travail. D'autre part, il y aura toujours des esprits mal intentionnés qui l'accuseront d'avoir vendu son travail à l'étranger, par goût de lucre. Pour éviter tout drame, je lui ai conseillé de faire venir un détective privé. Nous connaissons votre réputation de longue date...

Teddy s'inclina avec un sourire qu'il eût voulu modeste.

— Décidément, songeait-il, cette petite personne du cran, de la personnalité, et elle voit les choses avec un esprit des plus pratiques...

« Je comprends, dit-il, tout haut. Revenons au fait.

— Cette nuit-là, nous avions cessé de travailler vers deux heures du matin. La mer était calme, un lac... Nous

LA SOURCE SOUS BOIS

*Dans le fond d'une tiède et paisible clairière,
Ouvrant dans la forêt obscure un soupirail,
Où l'herbe est de velours, où près de la bruyère,
De son écriin l'iris égrène le corail ;
Où les rayons discrets, mêlés aux vapeurs chaudes,
Effleurant le gazon touffu, le traversant,
Font de cette verdure intense du versant
Un ruisselant tapis de sombres émeraudes
Où le gai papillon s'égaré quelquefois :
Tandis que, doucement, frissonne la ramure,
Que l'oiseau se recueille et fait taire sa voix,
Adorable babil, une source murmure.
Au milieu, sur le sol plus humide et plus noir,
Un agreste bassin, comme un sombre miroir,
Entouré de granit, de mousses et de lierre,
Reflète un bloc troué qui laisse couler l'eau,
Et se tache de brun comme un tronc de bouleau.
Une fillette est là, son genou sur la pierre,
Se détachant d'un ton puissant sur le fond vert ;
Et le jour affluant dans l'espace entrouvert,
Autour de l'enfant glisse un doux trait de lumière,
D'où paraît émaner comme un nimbe changeant.
Laisant flotter son âme en une molle trêve
Où l'idée apparaît et jamais ne s'achève,
Elle incline un front beau d'abandon négligent,
Et son regard, perdu tout au fond de son rêve,
Sur le fil d'eau qui tombe en torsade d'argent.*

JULES BRETON.

Un roman policier

par MAURICE LIMAT

venions de regagner nos chambres respectives. J'ai cru entendre un pas sur les rochers. Or, je savais que ma fille d'une part, Gaston d'autre part, étaient prêts à se coucher. Je me penchai et j'aperçus, ou crus apercevoir, une silhouette...

— Près de l'atelier ?

— Non... De l'autre côté...

Anita intervint :

— Il faut montrer à monsieur Verano le fond de l'atelier...

Gaston, qui semblait peu loquace, mais qui écoutait tout, fit jouer un nouveau jeu de lampes à arc.

Le détective s'aperçut alors que la caverne était beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

Mais la paroi faisait un angle et toute cette seconde partie demeurait invisible, quand on entrait. Tous quatre avancèrent, après avoir contourné la carcasse de l'avion-sous-marin.

Teddy jeta un cri de surprise :

— La mer !...

De l'autre côté, la caverne était envahie par l'eau. Un plan incliné, comportant deux rails, épousait la courbe de la grotte et plongeait dans l'eau qui venait mourir, à moins d'un mètre des occupants de la grotte.

Mais cette eau ne donnait pas directement sur le large. Ce n'était qu'une sorte de flaque souterraine, formée par un mur rocheux.

Berveril expliqua :

— Vous voyez ce mouvement de léger ressac et, malgré tout, la transparence des ondes. Vous devinez...

— Oui, dit Teddy. C'est une caverne située juste à hauteur du niveau de la mer. Mais le tunnel qui fait communiquer l'eau de la grotte avec la Méditerranée est sous-marin.

— Justement. D'où le plan incliné, avec les rails, qui supporteront le Z ; le jour où il sera terminé, nous pourrions le lancer sans que personne puisse s'en apercevoir, même s'il y avait dix navires ancrés autour du rocher.

Teddy regardait cette curiosité naturelle, si habilement exploitée par l'ingénieur.

— Mais, dit-il, l'ombre que vous avez aperçue ?...

— ...venait de ce côté (Berveril montrait le fond de la caverne).

— Si je comprends bien, on peut pénétrer dans l'atelier-grotte par deux issues, la porte de fer, dont vous seul avez la clé, du côté du mas, et le tunnel sous-marin...

Gaston avança vers un levier qui semblait fiché dans la masse du roc :

— Regardez ceci, monsieur Verano. Ce levier actionne une double grille, construite à hauteur de l'orifice du tunnel. On ne peut ni entrer, ni sortir, sans actionner ce levier...

— Bon, dit Teddy. L'appareil est bien protégé. Mais, revenons au voleur...

— Il n'a rien volé... Il a essayé de fracturer le coffre — c'est très apparent — mais, ayant alerté Gaston et Anita, nous sommes arrivés dans la grotte... Personne !

— La grille était fermée ?

— Non, ouverte, naturellement, puisque l'ennemi n'avait pu passer par la porte de fer...

— Mais, dit Teddy, je comprends qu'étant à l'intérieur de la caverne, le malfaiteur ait pu manoeuvrer le levier pour s'enfuir par le chemin sous-marin. Mais pour entrer ?...

— Tout le mystère est là, monsieur Verano. Comment a-t-il pu pénétrer puisque la grille était fermée ?

— Qui l'avait fermée ?

— Moi-même, dit Gaston. Nous vérifions tous les soirs. D'ailleurs, inutile de dire que nous n'avons aucune raison d'ouvrir...

— Parbleu...

Teddy examina la grotte, sans rien trouver de suspect, sinon les traces laissées sur le coffre par la tentative d'effraction.

Ils revinrent au mas, après avoir refermé la grille sous-marine et la porte de fer. Le détective posait quelques questions.

Ainsi, il voulait savoir si le prototype d'avion sous-marin était uniquement construit par Berveril, sa fille et son aide.

L'ingénieur lui expliqua que les chantiers de la Seine, la manufacture de Saint-Etienne, et diverses usines, travaillaient aux éléments de son appareil. Ainsi, nul ne pouvait connaître le plan d'ensemble, dont il n'existait que deux exemplaires complets, l'un au Ministère de la Défense Nationale, l'autre dans le coffre de la caverne-atelier.

Petit à petit, les pièces arrivaient au mas d'Amphitrite et là, bravement, Berveril, Anita et Gaston se mettaient au travail.

Teddy écoutait tout cela avec attention. Mais il ne voulut pas quitter la grotte-atelier sans fixer un dernier point :

— Puis-je voir fonctionner la grille ?

— C'est facile, dit Gaston.

Il posa la main sur le levier, tandis que Berveril précisait :

— Regardez bien vers le fond de l'eau, monsieur Verano. Vous verrez, sur le fond clair, le mouvement des ombres...

Teddy se pencha. Le levier fonctionna. Le détective tourna légèrement la tête :

— C'est absolument silencieux ?

— Totalement, vous le constatez...

— Ah ! fit Teddy, comme frappé d'une idée.

Il sentit leurs regards, à tous trois attachés sur lui. Mais il ne s'expliqua pas davantage.

Il regardait. La double grille s'ouvrait, les ombres refluaient vers l'intérieur. Le passage était libre, dans le chenal.

— Le Z pourrait passer ?

— Très aisément, les ailes repliées. Au large, le sous-marin gagnerait la surface, et s'envolerait...

Berveril avait parlé avec une sorte d'exaltation. Il sentait son invention

[Lire la suite page 14]



Une palpitante affaire d'espionnage

concernant une invention formidable :

un avion sous-marin !...

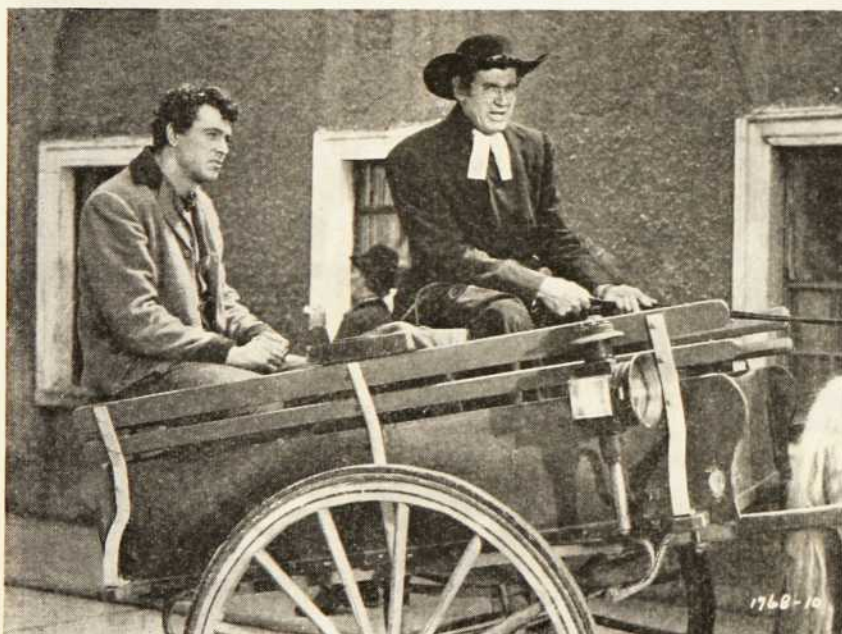
LE FILM DONT ON PARLE

Captain Lightfoot

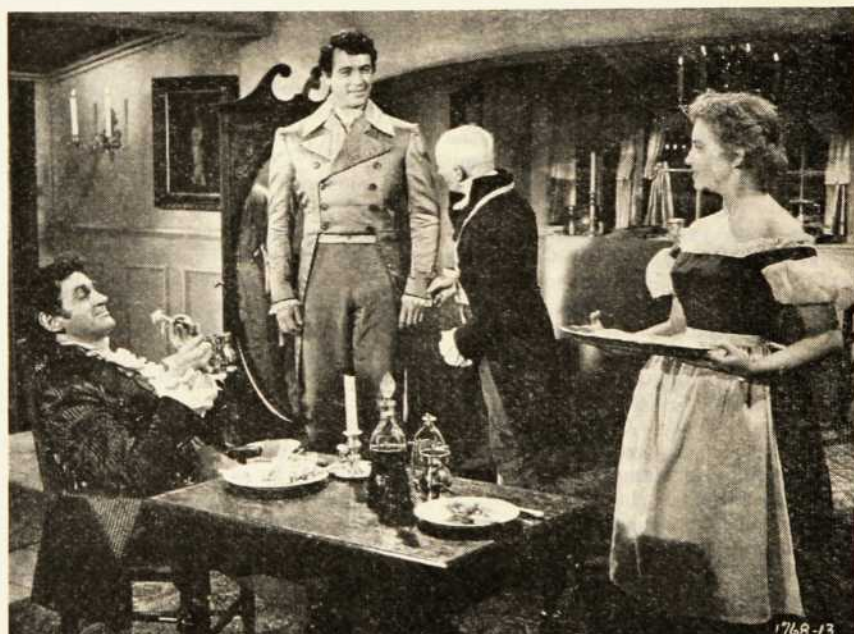
Un film merveilleux qui fait revivre l'époque de la révolution des patriotes irlandais, qui voulaient ainsi, se libérer du joug anglais.



La scène se passe en Irlande, au début du siècle dernier. Un groupe de patriotes ont fait serment de secouer le joug anglais. De ce nombre est Michael Martin (Rock Hudson). Ses confédérés et lui n'hésitent pas à attaquer et à dévaliser les Anglais fortunés afin de fournir des subsides aux révoltés. —



Après un coup très audacieux, Michael croit prudent de s'éloigner en direction de Dublin. En route, John Doherty (Jeff Morrow), un prêtre d'une quarantaine d'années, lui offre de monter dans sa charrette. Au cours de leur conversation, Michael apprend que son compagnon est le fameux chef rebelle, le capitaine Thunderbolt, déguisé en ecclésiastique. Il lui propose de le seconder et le surnomme : le capitaine Lightfoot. Michael est aussitôt conduit aux quartiers secrets des patriotes et, pour les besoins de la cause, transformé en gentilhomme anglais. — Sa vie devient alors très mouvementée : trahi-



son, poursuite, duel au pistolet s'y succèdent rapidement. L'amour ne tarde pas à s'y introduire aussi en la personne de la jolie et courageuse Aga (Barbara Rush), fille de Doherty. Celui-ci tient une maison de jeu voisine de celle de Sir George Bracy (Nigel Fitzgerald). En apprenant le retour de son rival, Sir George s'arrange pour que la police fasse une descente chez celui-ci. Doherty parvient à s'enfuir par une porte dérobée et Michael, déguisé cette fois en moine, est arrêté et conduit à la prison dont il parviendra à s'échapper pour son bonheur et celui d'Aga.



Enigmes criminelles :

Un meurtre entre amis

par ALAIN ROBERT

En herborisant.

“**N**ous faisons de la botanique les jours de congé et j'allais dans les champs et les bois; je cherchais des plantes. A un moment donné au nord de la rue Papineau, j'ai trouvé quelque chose, comme un

animal enterré. Cela avait l'air d'un vieux sac. Sur le moment, je n'ai pas fait attention, mais quand j'ai mis le pied dessus, je me suis aperçu que c'était gros. J'ai vu que c'était une manche, quelque chose de spécial et j'ai vu une main, un coude. J'ai compris que c'était un corps humain.

J'étais accompagné. Nous sommes revenus chez nous et nous avons appelé la police ».

Telle fut la façon dont M. Hervé Julien, novice de la Compagnie de Jésus, découvrit le cadavre de Marcel Boileau, le 22 juin 1947.

Ce récit fait partie du témoignage

rendu par Monsieur Julien aux deux procès de Marcel Marcotte, accusé du meurtre de son ami Boileau.

Prélude à une disparition.

Marcel Boileau et Marcel Marcotte étaient des amis inséparables. Quand ils se trouvaient tous les deux à Montréal, il était bien rare qu'on ne les vit pas ensemble le soir et les jours de congé.

C'est ainsi que Marcel Boileau avait invité l'autre Marcel, le soir du 13 avril 1947, rue Durocher, où il habitait avec sa femme. Comme toujours il y avait de la boisson: ce soir-là peut-être plus que d'habitude. Car on avait une occasion pour célébrer. Après quelques semaines de séparation, les époux Boileau venaient de se réconcilier. C'était un peu comme si on suspendait la crémaillère une autre fois.

Madame Boileau et les deux Marcel s'étaient donc mouillé le gosier. Vers minuit, Marcel Boileau manifesta l'intention d'aller quérir des cigarettes. Marcel Marcotte allait l'accompagner naturellement. Madame Boileau voulut se joindre à eux, mais son mari s'y opposa, lui assurant qu'il serait de retour en très peu de temps.

Dès lors cependant la jeune femme se garda bien de croire en cette promesse. Elle avait vu son mari apporter une grosse bouteille de Gin avec lui.

Elle ne le revit pas avant le 22 juin suivant. C'était à la Morgue: il était mort, le crâne défoncé par une balle de revolver, calibre .38.

Explications.

Beaucoup plus tard, la même nuit, Marcel Marcotte revenait seul rue Durocher. Il va sans dire que la jeune femme s'étonna de l'absence de son mari. Marcotte expliqua qu'ils avaient rencontré de jolies femmes et que Boileau avait décidé de les suivre en dehors de Montréal. Il avait même chargé Marcotte d'annoncer à sa femme qu'elle ne le reverrait plus.

Dans un ménage étroitement uni, telle nouvelle aurait apporté le désespoir dans l'âme d'une épouse aimante. Mais les époux Boileau ne s'entendaient pas toujours bien. Ils avaient même, tout récemment encore, vécu chacun de leur côté.

D'autant plus que Madame Boileau venait d'être incommodée par l'alcool qu'elle avait bu en compagnie des deux Marcel. Pour se familiariser plus facilement avec la nouvelle qu'on venait de lui transmettre, elle accepta le nouveau verre que Marcotte lui offrit, après quoi, brisée d'émotion et de fatigue, elle s'endormit. Quand elle s'éveilla, le lendemain avant-midi, il n'y avait personne d'autre qu'elle dans la maison.

Sollicitude.

Tous les jours, par la suite, Marcel Marcotte se fit un devoir de sonner à la porte de Madame Boileau pour prendre de ses nouvelles et lui offrir ainsi le témoignage constant de sa sympathie.

Madame Boileau la lui rendait en quelque sorte, Marcotte continua à se vent, lui reprochant de négliger sa femme, jeune et charmante. Mais, en quelque sorte, Marcotte continua à se montrer plus dévoué à Madame Boileau qu'à sa propre femme.

Sa sollicitude le poussait même à visiter la nuit l'épouse de son ami disparu. Dans son témoignage à l'un des procès de Marcel Marcotte, Madame Boileau relata une de ces visites nocturnes.

Elle-même, un matin, n'était rentrée que vers six heures. Passablement fatiguée — elle avait passé la nuit dans

[Lire la suite page 35]



LE VOL DES PLANS Z

[Suite de la page 11]

déjà réalisée. Il vibra, à l'idée qu'un jour, grâce à lui, un sous-marin prendrait la voie des airs.

Toujours sans le moindre bruit, Gaston referma la grille. Elle était située à trois mètres au moins, au-dessous du niveau de l'eau, si bien que le mouvement ne provoquait qu'un remous extrêmement faible.

Ils quittèrent la grotte-atelier, Berveril emportant avec lui la clé du coffre et celle de la porte de fer.

II — L'ennemi attaque.

Il était plus d'une heure du matin. Le voeu de Teddy Verano était réalisé. Il voyait l'île au clair de lune et il devait s'avouer que le spectacle était encore au-dessus de ce qu'il avait imaginé.

Mais sur ce paysage de rêve, planait la menace des espions et des voleurs.

— Je vous laisse avec monsieur Verano, papa, vous devez avoir bien des choses à vous dire...

Berveril sourit et embrassa sa fille. Elle serra, très sportive, la main du détective et se retira, légère comme une ombre.

Déjà, Gaston s'était excusé, aussitôt le dîner terminé. Il était aussi discret qu'insignifiant d'apparence, en dépit de ses très belles qualités techniques, que Berveril ne cessait de vanter.

Naturellement, l'ingénieur et le détective avaient longuement parlé de l'affaire des plans Z.

Tout de même, Teddy Verano ne put s'interdire de prononcer, une fois la jeune fille disparue :

— Vous êtes un heureux père, monsieur Berveril, et Mlle Anita doit vous apporter de douces joies...

L'ingénieur le regarda. Son visage s'illuminait :

— Oui, certes, dans la vie austère qu'est la mienne, Anita est mon rayon de soleil. C'est une collaboratrice précieuse, étonnamment organisée, diligente et compréhensive. Et cela dure depuis trois ans...

— Depuis trois ans ?...

— C'est vrai. Vous ne savez pas, Anita a dix-neuf ans. Mais je n'ai ma fille auprès de moi que depuis trois ans. Je suis veuf depuis de longues années. Anita avait sept ans quand sa mère est morte. Mon chagrin fut horrible. Depuis ce temps, j'ai voyagé, j'ai essayé de noyer mon désespoir à travers le monde, en poursuivant mes travaux, en étudiant, dans chaque pays, les techniques nouvelles. La guerre a achevé de m'immobiliser. J'avais placé ma fille dans une institution de jeunes filles. Nous ne nous étions jamais revus. Mais je redoutais ce moment, craignant de retrouver en elle le reflet d'une mère adorée et perdue. Puis, j'ai vaincu ce sentiment, odieux peut-être, mais humain. J'ai rappelé Anita...

Il eut un sourire et des larmes vinrent à ses yeux :

— Je ne le regrette pas, monsieur Verano.

Teddy se taisait. Il ne pouvait se permettre d'interrompre la courte réverie de l'ingénieur.

D'ailleurs, Berveril reprit :

— On m'a renvoyé ma fille... Je ne voulais pas retourner dans ce pays où ma femme était morte. J'ai eu encore une émotion. En route, Anita est tombée malade. Cette fois, j'ai couru à sa rencontre. J'ai vu, retrouvé ma fille... J'ai découvert ma fille, devrais-je dire, dans une chambre d'hôtel, pâle, brûlant d'une étrange fièvre. Tout de suite, elle s'est sentie mieux et nous nous sommes promis d'effacer, par une mu-

tuelle tendresse, ces affreuses années de séparation...

De nouveau, Berveril fit une pause : — Nous y sommes parvenus, monsieur Verano.

Il allongea la main, saisit une photo, placée dans un cadre :

— Ma femme, dit-il en la tendant au détective.

Teddy Verano examina soigneusement la photographie :

— Vous cherchez une ressemblance ? dit Berveril en souriant. J'avoue qu'il en existe peu, entre Anita et sa mère. Mais je retrouve, en elle, certains détails. Ainsi, vous l'avez remarqué, Anita se coiffe comme ma femme était coiffée, lors de cette photo. Nous parlons souvent de la disparue dont ma fille n'a qu'un souvenir très imprécis... D'ailleurs, pour les raisons que je vous ai exprimées, j'étais presque heureux de ne pas revoir le portrait de ma femme chérie, bien que le temps ait partiellement, apaisé ma douleur...

Il reposa la photo. Ils fumèrent une dernière cigarette. Puis l'ingénieur proposa de monter se reposer.

— Me permettez-vous, dit Teddy, une petite promenade solitaire, sur l'îlot ? Je désire réfléchir un peu... Vous savez, dans mon métier, un peu de solitude est parfois salutaire...

— Mais, monsieur Verano, dit Berveril, considérez-vous comme chez-vous au mas d'Amphitrite...

— Ne m'en veuillez pas, dit le détective, en prenant congé.

Un instant après, il errait, seul, sur les rochers, ayant dépassé le rideau de verdure qui constituait le minuscule jardin du mas.

Il ne voyait, derrière lui, qu'un seul carré de lumière, au premier étage.

— Berveril se couche. Anita et Gaston reposent déjà...

Paisiblement, il alluma sa pipe et sauta à travers les rochers.

Il goûtait l'extraordinaire douceur

de cette nuit quasi tropicale. Il aspirait à pleins poumons l'air pur du large.

Un frôlement, presque imperceptible, lui fit dresser l'oreille.

Sa longue expérience lui permit de ne pas réagir — en apparence — afin de tromper l'adversaire dans le cas où il serait l'objet d'une surveillance.

Mais, décrivant un quart de cercle, ses yeux cherchèrent l'ennemi, à travers les rochers.

Un oiseau de mer ? Mais nulle mouette, nul goéland, ne jetait alentour son cri aigre et d'ailleurs, il eût été visible comme en plein jour, tout blanc sous la lune.

Un poisson qui saute ? Mais ce n'était pas un clapotis que Teddy Verano avait entendu.

— Quelqu'un ?... songea-t-il.

Déjà, le limier était sur ses gardes... Avec une foudroyante rapidité, il avait envisagé ce qu'il y aurait à faire, en cas d'attaque. En même temps qu'il calculait ses réactions, la dépense musculaire à fournir, le chemin de repli et les moyens d'attaque, il se faisait, en son esprit, un rapide travail.

Personne, sauf les hôtes du mas d'Amphitrite, ne pouvait actuellement se trouver sur l'îlot.

Berveril, Anita et Gaston étaient dans leurs chambres respectives. D'autre part, aucun canot, aucun yacht n'étaient en vue. Et la côte scintillait, comme une rivière de diamants, mais si lointaine...

Une chose était possible : si un sous-marin était venu à proximité pour débarquer un agent, celui-ci n'avait pu aborder qu'en plongeant. D'autre part, le submersible, étant forcément tout proche, devait avoir son périscope sorti, pour guetter le retour du plongeur.

Mais il ne découvrit rien qui ressemblât au périscope d'un sous-marin.

Il passa, en flânant, devant la calangue du chenal. La lune baignait les flots mais cela n'avait plus de comparaison avec la transparence du grand jour. Certes, au soleil, on eût vu par-

faitement un plongeur ou un scaphandrier évoluant dans ce fond de jolies roches bleutées.

Teddy, contournant l'îlot, revenait vers le mas d'Amphitrite, à demi masqué par le jardin miniature.

La chose siffla, lui provoquant, non une émotion, mais une sorte de soulagement. A force de l'attendre, il se sentait affreusement crispé.

Il n'eut que le temps de se jeter de côté. L'arme le manqua et alla se perdre dans les eaux de la crique, avec un petit floc ! caractéristique.

Teddy faisait face, maintenant, le browning à la main. L'arme avait jailli de sa poche et, de ses yeux de chat, il scrutait les rochers.

Nulle silhouette n'apparaissait, mais, étant donnée la trajectoire approximative du trait qu'il avait entendu passer près de son oreille, il lui était loisible d'en calculer l'origine, puisqu'il avait également repéré le point de chute.

Lentement, il avança, à demi courbé pour se garer d'un nouvel assaut, prêt à faire feu ou à bondir, au besoin.

Il franchit, sans encombre, plusieurs amas de roc, arriva très près de la mer.

— Il est là... Il ne peut être que là. Je ne l'ai vu filer ni à droite, ni à gauche, et, même en se laissant glisser doucement, il n'a pu reprendre la mer sans que je l'entende...

Le calme étonnant des flots laissait en effet cette dernière hypothèse hors de doute.

— J'approche... Il va être à mes pieds... Il va sauter sur moi...

Il enjamba un roc, arriva sur l'étroit littoral...

Comme une grenouille, tapie au bord de l'eau, parfaitement immobile, et que dérange un promeneur, l'ennemi sauta, ou plutôt se laissa couler, juste devant Teddy, qui fit feu...

Aussitôt, il regretta ce réflexe. Mais rien ne bougea du côté du mas d'Amphitrite. D'ailleurs, nul plongeur ne reparaitrait.

Cela s'était fait tellement vite que Teddy n'avait pu distinguer nettement l'individu. Il lui avait semblé entrevoir la double flèche de deux jambes nues, ce qui indiquait tout au moins qu'il ne s'agissait pas d'un scaphandrier.

Il alla et vint pendant quelques instants, sur la berge, sans rien découvrir.

— Il a disparu... Ou je l'ai blessé, ou même tué... ou il a filé... Mais il ne peut regagner la côte à la nage, c'est absurde... Alors ?

Evidemment, l'ennemi pouvait se dissimuler sur l'îlot. Teddy demeura songeur un moment.

Un plan s'était déjà échafaudé dans son esprit. Aller réveiller Berveril, Anita et le dessinateur, cela risquait d'aller à l'encontre de ce qu'il voulait réaliser.

Il songea qu'il voudrait bien avoir en main le trait qu'on lui avait lancé. Il penchait pour un harpon sous-marin.

Il revint, lentement, au mas d'Amphitrite, qu'il trouva plongé dans le calme le plus absolu.

Avant de monter dans sa chambre, il passa dans le salon living-room, et prit en main le cadre représentant la photographie de Mme Berveril. Un long moment, il l'examina.

Puis, hochant la tête en un mouvement qui, instinctivement, fut négatif, il reposa la photo et monta se coucher.

III — Le bain de minuit.

TEDDY avait fort mal dormi, mais, dès le matin, il se doucha et se rafraîchit le visage au maximum, de façon à effacer, sur sa personne, les stigmates de l'insomnie. S'efforçant, avec d'ailleurs assez de

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	3	2	5	4	3	6	2	7	4	3	6	2	8	3	6
V	L	U	U	V	E	D	N	P	O	G	O	E	O	E	M
8	4	3	6	2	7	3	5	4	2	6	3	7	2	8	6
Y	U	R	P	L	R	E	N	S	E	T	C	E	T	E	E
7	6	2	8	4	3	7	2	5	3	6	2	8	3	4	7
N	Z	T	Z	D	O	E	R	B	N	V	E	V	T	E	Z
8	4	3	6	2	7	5	3	8	2	4	3	6	2	5	8
O	P	R	O	R	U	E	A	T	E	E	D	S	C	A	R
8	7	2	6	4	3	5	2	8	6	3	7	2	4	5	6
E	N	O	N	N	I	U	N	M	E	C	R	F	S	R	R
8	4	3	6	2	7	5	3	8	2	4	3	6	2	7	4
E	E	T	F	O	E	E	I	D	R	Z	O	S	T	P	T
8	2	7	4	8	2	5	3	4	2	8	5	4	7	2	8
E	A	O	R	C	N	V	N	O	T	I	E	P	S	E	N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Une lettre reconfortante

facilité, à l'enjouement, il descendit rejoindre les hôtes du mas d'Amphitrite pour le petit déjeuner.

Anita préparait les toasts. Gaston, debout devant la porte-fenêtre, fumait une cigarette tout en travaillant sur un carnet de poche, attitude qui lui était familière. Le second de l'ingénieur Berveril demeurait rarement dans l'oisiveté.

— Comme vous avez l'air gai, monsieur Verano! remarqua la jeune fille, dès l'arrivée de Teddy.

Il lui sourit avec d'autant plus de facilité et de sincérité qu'il constata, par cette réflexion, le résultat de son petit travail de préparation.

— Mais oui, je crois que cela ne va pas mal...

Elle versait le café. Il reprit :
— Vous semblez moins gaie que moi, mademoiselle Berveril...

Anita tourna vers lui son étrange regard bleu :

— Il est vrai... Je suis tellement angoissée depuis... cette tentative de nos ennemis...

— Bien sûr, fit Teddy. Mais pourquoi seriez-vous particulièrement soucieuse, ce matin ?

Anita demeura dix secondes sans répondre. Et comme Berveril entra à ce moment précis, Teddy ne connut pas sa pensée.

D'ailleurs, elle disait, en embrassant son père :

— Monsieur Verano semble très gai.
— Comme les cigales de la côte, Mademoiselle...

Berveril, un peu surpris lui aussi, regarda le détective :

— Dois-je croire que ?...
— J'ai de bonnes raisons? Naturellement, monsieur Berveril.

L'ingénieur posa sa tasse à café et avança sur Teddy. Anita demeurait immobile et silencieuse. Gaston, lui aussi, levait les yeux de son calepin et attendait.

Teddy prit un air malin pour déclarer :

— Mettons que... j'ai une idée...
— Vous connaissez nos voleurs ?
— Non... là, je n'en sais pas plus que vous... Sinon que ce sont les agents d'une puissance qui voudrait bien posséder les plans Z. Mais, je crois avoir trouvé un autre élément...

Il arrêta, du geste, les paroles qui montaient aux lèvres de Berveril.

— Je vous demande pardon de ne pas pouvoir vous en dire davantage, du moins à présent. J'espère, d'ici un jour ou deux, certainement pas plus, vous révéler des choses importantes...

Les trois insulaires le regardaient, les yeux étincelants d'intérêt.

Eux qui, sur ce rocher, petit monde en miniature, ne vivaient qu'entre eux, se cramponnaient à la moindre chose, surtout en ce qui concernait cette étrange affaire, Teddy les mettait au supplice, mais il était bien évident qu'il semblait disposé à garder ses conclusions pour lui.

Berveril en parut un peu irrité. Mais il s'efforça de conserver son calme en présence de tiers. Anita, songeuse, achevait le service. Gaston n'avait pas prononcé une parole, mais il était visible qu'il désapprouvait, lui aussi, cette façon de mettre l'eau à la bouche des gens, pour retomber immédiatement dans un silence réticent.

Berveril avala son café et s'excusa. Il avait à travailler. Suivi de Gaston, il se trouva seul avec Anita, c'est ce qu'il attendait.

Tandis qu'elle pliait la petite nappe qui avait servi pour le café, il attaqua de front :

— Je vous déçois, n'est-ce pas ?
Les yeux bleus parurent un peu lointains :

— Non... vous me... surprenez, voilà tout!
— Je comprends. Vous me preniez

pour un vieux commissaire rassis. Et vous me voyez faire le fou...

Anita posa la nappe et vint vers lui.
— Je n'ai pas à vous juger sur votre attitude, ni sur vos méthodes. Vous savez ce qu'il en est. Pour mon père, pour la France, pour la science, il faut éviter le vol des plans. Voilà tout. Peu importe par quel moyen vous y arriverez.

Il s'inclina avec un sourire :

— Voilà qui est net... Je n'en attendais pas moins de vous. Eh bien, à mon tour d'être franc. J'ai trouvé... ou cru trouver, un indice que je crois précieux. Mais il me faudra le vérifier et ce sera peut-être difficile. Je vous connais depuis hier, mademoiselle Anita. Je suis pourtant déjà persuadé que vous ne refuserez pas de m'aider, si je vous le demande.

Cette fois, le joli visage s'éclaira :
— N'en doutez pas, monsieur Verano. Pour mon père et pour son oeuvre, je suis prête à tout.

Ils se serrèrent la main. Elle disparut, devant classer des documents avant de préparer le déjeuner. Teddy passa dans sa chambre, enfila son slip de bain et se dirigea vers le littoral. Il emportait un sac de toile censé contenir serviette, pattes de grenouilles et autres accessoires balnéaires. En fait, le browning se trouvait aussi au fond.

Près de la calanque, il se mit à l'eau, barbotant un instant, aspira une longue gorgée d'air et plongea.

Dans l'extraordinaire transparence de l'eau, il lui fut facile d'examiner la double grille aménagée par les ouvriers sous la direction de Berveril. Le chenal était totalement obstrué et nul ne pouvait pénétrer de ce côté dans la grotte-atelier sans que le levier soit actionné de l'intérieur.

Teddy remonta, émergea, s'ébroua et prit un bain de soleil. Il ne voyait plus Berveril et son aide, installés sous la roche, continuant à monter l'étonnant appareil. Quant à Anita, elle était au mas. Il entendait, à travers le rideau de verdure, le bruit de la machine à écrire. Dans sa chambre, elle travaillait au courrier de l'ingénieur.

Teddy se remit à l'eau et, cette fois, commença à faire le tour de l'îlot. Il examinait chaque anfractuosité, chaque crique, chaque rocher. Il arriva à l'endroit où, la veille, l'ennemi s'était tapi jusqu'à son arrivée, pour sauter ensuite à l'eau.

— De là, s'il est revenu sur l'île, où a-t-il pu aborder ?

Il réfléchit à ce problème. Le plongeur n'avait sans doute pas gagné le large.

— A moins que je ne l'aie tué ?...

Mais c'était tout de même vraisemblable. Teddy se remit exactement à l'endroit où était caché l'ennemi, se laissa couler comme il le lui avait vu faire la veille.

Il refit cette tentative à plusieurs reprises, abordant chaque fois en un point différent, de façon à refaire le trajet du plongeur, aussi approximativement que possible. Chaque fois, il examinait le littoral avec la plus grande minutie.

A la troisième ou quatrième récurrence, à demi sorti de l'eau, appuyé d'une main sur le roc pour se maintenir, il éprouva un tressaillement et son visage s'éclaira.

— Du sang !...

A peine perceptible, la tache, étoilant vaguement la roche, apparaissait dans une crevasse. Sans ces recherches patientes, il ne l'eût jamais découverte.

Il se convainquit aisément de la fraîcheur relative de la coagulation et ne pensa pas s'abuser en attribuant son origine au plongeur mystérieux.

— Il est donc revenu... Ce qui exclut la présence du submersible fantôme...

Il chercha d'autres taches, qui eus-

DES CHEVEUX SOUPLES ET SAINS, TOUJOURS IMPECCABLES



SUPPLÉE À L'INSUFFISANCE DES HUILES NATURELLES

La sécheresse du cuir chevelu rend les cheveux secs et difficiles à conserver propres et soignés. Le tonique capillaire 'Vaseline' — qui ne graisse ni ne tache jamais — maintiendra vos cheveux en place toute la journée et leur gardera une apparence "naturelle" en supplantant à l'insuffisance des huiles naturelles si nécessaires à la santé du cuir chevelu.



TONIQUE POUR LES CHEVEUX Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE

'Vaseline' est la marque déposée de Chesebrough Mfg. Co., Cons'd.

sent indiqué une piste, mais ses tentatives demeurèrent sans succès.

Tout de même, il était content. Il plongea dans la calanque, se mit à la recherche du trait qui lui avait été lancé. Mais l'arme demeura introuvable.

Teddy jugea que l'expérience était suffisante. Ce genre d'enquête, à la loupe, lui déplaisait souverainement. Il aimait mieux une bonne bagarre.

— Après tout, on n'a pas le choix. Jusqu'alors, le voleur des plans Z demeure invisible.

Il ajouta malicieusement :

— Mais, comme le vol n'a pas encore été perpétré, il faudra bien qu'il se matérialise, le gars...

Tout cela lui avait demandé un temps assez long. Il se sécha au soleil et revint pour l'heure de l'apéritif.

On déjeuna à une heure. Berveril, soudain, fit cette réflexion :

— Tiens, tu t'es remise en pantalon ? Tu m'avais dit hier que ce modèle ne te plaisait plus...

Anita, qui amenait la langouste mayonnaise, répondit avec désinvolture :

— Oui. Je préférerais un autre style. Mais c'est tout de même plus commode...

Teddy regarda la jeune fille, puis son père. Berveril, comme pour aller au-devant d'une objection, lui dit, tandis qu'elle disparaissait vers la cuisine :

— Ma fille est le contraire d'une écervelée, d'une petite capricieuse... C'est bien la première fois que je la vois changer d'avis pour une chose aussi puérile, après m'avoir affirmé que son pantalon sombre lui déplaisait et qu'elle ne le porterait plus, jusqu'à ce qu'elle soit allée en acheter un autre dans un magasin de Cannes...

— Je suis sûr, dit Teddy, en souriant, que mademoiselle Anita n'est ni capricieuse, ni écervelée...

Elle avait entendu, en revenant s'asseoir :

— Merci, monsieur Verano. Moi, je m'amuse...

— Voyons, pourquoi ?

— L'ingénieur Berveril, et le détective Teddy Verano, sur un rocher où se joue le sort de l'avion-sous-marin, où des espions convoitent les plans Z, discutent de toilette féminine et du caractère d'une petite fille.

On prit le parti de rire et la conversation dévia.

Toute la journée, Teddy inspecta l'île, vint plusieurs fois dans la grotte-atelier, plongea, cette fois de l'intérieur, pour reconnaître le chenal.

La journée fut accablante et quelques nuages apparurent. Après un merveilleux coucher de soleil, qui fit naître, dans les hauteurs du ciel, de splendides montagnes incandescentes, les quatre insulaires se retrouvèrent pour l'apéritif.

Tandis que la glace fondait dans les verres, ils devisaient des travaux de la journée. Le Z prenait forme. Bientôt, Berveril devrait envisager de faire venir, sur l'îlot, un groupe d'ouvriers assermentés, qui camperaient pendant plusieurs semaines, pour la construction de la carène, la pose des moteurs et tout ce qui constituait le « gros ouvrage ».

Berveril remarqua, alors que chacun ruisselait de sueur :

— Je vous envie, monsieur Verano, d'avoir pu vous baigner aujourd'hui. J'en ai eu l'intention, mais, absorbé par mon travail, j'ai laissé passer l'heure. Anita et Gaston étaient tout aussi distraits que moi...

— Nous nous baignerons cette nuit, dit la jeune fille.

Teddy voyait qu'elle était étrangement nerveuse, moins loquace qu'à l'ordinaire. Le temps orageux devait singulièrement agir sur ses nerfs, que la menace de vol des plans la poussait à bout, depuis quelque temps.

Berveril assura que ce serait peut-être une bonne idée mais qu'il avait encore à travailler. Sitôt le dîner fini, il se retirerait dans l'atelier.

Anita lui sourit :

— Bien, courageux travailleur... J'espère tout de même que tu permettras à Gaston de m'accompagner ?...

Gaston, consulté du regard, acquiesça :

— Si cela vous fait plaisir, Anita, je serai heureux...

Teddy pensait : « Elle doit faire marcher ce bon Gaston à sa guise. Comme je le comprends ! Tout homme, à sa place, suivrait cette sirène ! »

Les beaux yeux bleus l'interrogeaient :

— Naturellement, monsieur Verano, un second bain ne vous fait pas peur...

— Le bain de minuit ? En votre compagnie ? Mais c'est l'idéal !

On rit. Et toute la soirée, ils supportèrent l'énerverment de la chaleur ambiante.

Il faisait nuit lorsque Gaston et Teddy, en slip, se dirigèrent vers la calanque. Anita les précédait, enveloppée dans une sorte de peignoir flottant, très élégant, qui tombait jusqu'à ses pieds.

Les deux hommes parlaient peu. Il faisait, semblait-il, encore plus chaud que dans le jour.

Anita marchait vite, elle se tordait parfois la cheville dans les rochers. Teddy remarqua qu'elle regardait sans cesse vers le large. Gaston, lui aussi, s'étonnait de la nervosité d'Anita.

Il lui en fit la remarque :

— Pourquoi marchez-vous si vite ?... Vous allez vous blesser... Nous avons tout le temps...

— C'est vrai, dit la fille de Berveril, je suis énervée. Que voulez-vous ? Sans cesse, je crois voir un bateau arriver... Je crois qu'on va nous attaquer... Nous voler les plans... ce qui

existe déjà du Z... Je ne suis plus tranquille...

— Bon, fit Gaston. Mais puisque M. Verano est là...

— C'est vrai, dit la sirène, s'arrêtant et se retournant, M. Verano est là...

Un très court instant, elle les tint sous l'éclat de son regard bleu. Debout sur une roche, gardant le peignoir autour d'elle, drapé à l'antique, ce qui lui donnait une grâce supplémentaire, elle semblait vraiment la statue d'une déesse de la mer.

Soudain, elle se mit à rire, leur tourna le dos, courut au bord de l'eau, rejeta le peignoir et plongea.

Les deux hommes s'arrêtèrent, un peu surpris. Teddy posa la main sur le bras de Gaston :

— Dites-moi... avez-vous fait la guerre ?

— Comment ?

— Vous ne comprenez pas... Oui... Etes-vous capable de lutter, contre un ennemi, en cas d'attaque ?

Le visage neutre du dessinateur s'anima :

— Oui. J'ai tenu un fusil, monsieur Verano. Et, le cas échéant...

Teddy le remercia d'un signe de tête. Ils avaient parlé bas, vite, nerveusement. Visiblement, Gaston ne comprenait pas.

Ils arrivèrent au bord et ne virent plus Anita. Gaston eut un regard étonné.

Au même instant, la poigne de Teddy Verano s'abattit sur son épaule nue et le jeta sur le sol.

Gaston étouffa un cri de rage. Mais le détective s'était aplati près de lui, contre le rocher. Les balles passèrent au-dessus de leurs têtes.

Le dessinateur n'eut pas le temps de rien demander. Teddy plongeait en criant :

— Gaston... Courez près de Berveril... appelez-le...

Gaston regarda un instant vers l'eau

de la calanque. Il aperçut Anita, le browning en main, nageant de l'autre main. Teddy avait disparu dans l'eau. Furieuse d'avoir manqué son coup, elle semblait égarée.

Brusquement, le détective émergea, près d'elle ; Gaston entendit encore aboyer le revolver. Mais, sous la lune, il vit la poigne de Teddy, qui avait détourné l'arme, l'arracher définitivement.

Anita en profita. Elle s'échappa et plongea. Teddy attendit qu'elle eût reparu pour courir à sa poursuite. Mais il cria encore :

— Allez chercher Berveril !...

Gaston avait compris. Il bondit vers la grotte-atelier, se heurta à l'ingénieur, que le tapage avait attiré sur le seuil.

— Gaston... que se passe-t-il ?

— Ah ! patron... Je... C'est épouvantable... Anita...

— Quoi ? Ma fille...

— Venez vite...

Ils coururent vers le littoral. Ils virent Teddy émerger, tirant à lui une Anita folle furieuse, qui se débattait, ruisselante et rageuse.

Berveril rugit :

— De quel droit traitez-vous ainsi ma fille ?

Teddy poussa Anita devant lui :

— Ma tristesse est grande de devoir vous dire, monsieur Berveril, que ce n'est pas là Mlle Anita Berveril, votre fille...

— Vous dites ?...

Anita, haletante, secouant ses beaux cheveux que l'eau tordait sur ses épaules comme des serpents, ne répondit même pas.

— Vous cherchiez qui voulait vous voler les plans Z ?... Voilà le voleur, monsieur Berveril. Cette fille est un agent de la puissance étrangère qui voulait l'avion-sous-marin.

— Anita... rugit Berveril.

— Non, dit Teddy. Mais la fille qui a pris la place de Mlle Berveril et qui vous a volé votre tendresse, avant de chercher à vous voler votre invention...

Berveril parut avoir un éblouissement. Gaston le soutint. Mais, aussitôt, l'ingénieur se redressa :

— C'est fou... C'est insensé... Prouvez donc cela...

— Gaston est témoin. La fausse Anita a voulu nous abattre tous les deux sur le littoral... quelle belle occasion ! Ensuite, elle revenait à la grotte-atelier, vous trouvait seul — devant le coffre ouvert — et vous frappait. On sait maintenant que le coffre est à peu près inattaquable et d'autre part vous ne le quittez jamais tant que les plans n'y sont pas disposés, en toute sûreté...

— Je vais devenir fou, murmura l'ingénieur.

— Rentrons au mas, dit Teddy. Il n'y aura plus de danger ce soir, ni peut-être même jamais. Mais auparavant, fermez le coffre, monsieur Berveril, après y avoir rangé les plans Z...

Quelques minutes après, dans le living-room, Teddy et Gaston, nus, semblables à deux gardes du corps, poussaient devant Berveril foudroyé l'espionne qui se mordait les poings de rage.

Elle s'effala dans un fauteuil. Teddy désigna du doigt la cuisse parfaite de la jeune femme :

— Voyez cette trace rouge, monsieur Berveril. Depuis hier, avec un courage surprenant, votre ennemie cache cette plaie, superficielle d'ailleurs. C'est moi qui la lui ai faite, la nuit passée. Une balle, tirée par mon browning, l'a effleurée, après qu'elle a voulu me tuer en me lançant un trait qui était, probablement, un harpon sous-marin...

Berveril, n'en pouvant plus, éclata :

— Mais tout cela est faux, fou, absurde, insensé... Puisque devant nous, devant moi, il n'y a qu'Anita, ma fille,

LA VIE COURANTE...



DON ULSH

— Vas-tu finir de faire coin ! coin !... Si tu veux à tout prix passer, eh bien, PASSE !

ma fille qui ne m'a pas quitté depuis trois ans et qui...

— Non, dit Teddy. Depuis trois ans, une autre a pris sa place.

— Mais, à la pension...

— A la pension, il y avait Mlle Berveril, votre fille. Une manoeuvre qu'il est facile de réaliser a permis la substitution. Voyons, vous ne connaissiez pas votre enfant. Depuis la guerre, vous voyagez à travers le monde avec, pour tout lien, quelques rares lettres. Un jour, vous revenez. Vous êtes un homme connu. On surveille vos travaux, susceptibles de servir la Défense nationale. L'ennemi guette. Vous avez déjà acquis l'ilot où vous travaillez. Gaston est votre collaborateur et, lui, est incorruptible. Dans quelque état-major lointain, on élabore un plan pour connaître vos secrets. Une jeune fille est envoyée à la pension où on élève Mlle Anita. Le jour où Anita Berveril s'en va, à votre rencontre, cette fille, qui la connaît bien, qui est son amie, part avec elle. Et Anita disparaît...

Teddy soupira. Il était dur de dire cela à un père.

Berveril eut une affreuse contraction, mais se tut.

— Reste la fausse Anita... cette fille... On vous envoie un télégramme. Anita est malade, dit-on. Tout cela pour brouiller les premières rencontres de ce père et de cette fille qui ne se connaissent pas. La fausse Anita est supérieurement intelligente. Elle a potassé, avec votre fille, tout ce qui peut lui servir, souvenirs, éléments personnels, etc... Comme vous partez immédiatement pour Paris, puis pour Cannes d'où vous gagnez le mas d'Amphitrite, aucun contact avec la pension qui pourrait dévoiler la vérité... Et votre fille-supposée travaille, avec acharnement, à gagner à la fois votre amour, votre confiance, le partage de vos travaux...

Cette fois, l'ingénieur explosa :

— Ma fille... Où est ma fille... Anita ?

Il bondit sur l'espionne. Celle-ci détourna le regard avec horreur.

Un instant, Teddy Verano et le dessinateur purent croire que Berveril allait étrangler le monstre. Mais il recula, agitant dans le vide ses mains puissantes :

— Non... Je ne peux pas la frapper... Depuis trois ans... celle que je chéris comme mon propre enfant... c'est elle... Celle-là et non une autre... Et cependant, maintenant, quel dégoût !...

— Qu'est devenue Anita ? demanda Teddy Verano.

L'espionne, très pâle, prononça :

— On l'a enlevée, emmenée en auto. Mais, dans les Alpes... il y a eu...

Elle fit un temps. Ils craignaient de comprendre :

— Un accident ? demanda Teddy.

Elle fit oui de la tête. Berveril s'effondra. Mais il ne pleurait pas. Après un long moment, murmura :

— Ma fille est morte !...

Teddy, doucement, demanda :

— Dois-je poursuivre ?

— Oui, dit courageusement l'ingénieur. Nous devons aller jusqu'au bout de cette horreur.

— La fausse Anita travaille, reprit Teddy. Elle s'ingénie, en se basant sur vos confidences, et sur les photos de Mme Berveril, à feindre une ressemblance avec sa mère supposée... Ressemblance qui n'existe nullement à l'état naturel. Car elle ne ressemble sans doute en aucune façon à la vraie Anita. Ni à vous, monsieur Berveril. Ni à Mme Berveril. Mais des astuces donnent le change. La coiffure, entre autres. Cent petits détails qu'elle a dû s'ingénier à découvrir et à exploiter...

Berveril et Gaston écoutaient, hallucinés. Pendant trois ans, la jeune fille avait joué cette formidable comédie.

— Tout cela n'était possible qu'auprès d'un savant absorbé dans ses travaux, isolé du monde, reprit Teddy. Dans la vie, une telle imposture se fût découverte plus facilement, mais ici, sur le rocner d'Amphitrite où tout est exceptionnel, vous étiez trop occupé, entre votre fille et vos travaux, pour chercher autre chose... D'ailleurs, n'étiez-vous pas heureux ainsi ?

Il y eut un silence que nul ne songea à combler. Oui, Berveril avait été heureux. Il avait cru à l'amour filial de la fausse Anita. C'était le plus grand des drames.

Gaston parla :
— Dites-nous, maintenant, comment vous avez deviné la vérité ?

— D'abord, parce que, malgré tout, je pensais que M. Berveril avait un traitre auprès de lui. Pardonnez-moi, monsieur Gaston, mais ce ne pouvait être qu'elle ou vous.

Le dessinateur approuva.

— Il y a eu tentative de vol par effraction. Quelqu'un a pu pénétrer dans la grotte-atelier, par la grille sous-marine. Vous disiez l'avoir fermée ? C'est certain. Mais Anita, au moment de quitter l'atelier, l'a ouverte à votre insu. Le levier manoeuvre en silence. Elle donnait libre champ à son complice car, pour jouer la comédie jusqu'au bout, il fallait aussi la mettre hors de tout soupçon...

— Le coffre est inviolable, dit Berveril, sourdement.

— Pas sûr... Le complice est venu, sans doute en sous-marin. Mais vous avez entendu un bruit suspect pendant qu'il travaillait. C'était manqué. L'homme a filé. Et Anita — la fausse Anita — a dû recevoir des ordres de ceux qui la commandent. Puisque ce système s'écroulait, puisque vous étiez alerté et que je devais venir, elle devait agir... ce soir ou plus tard, sans doute. C'est bien cela ?

L'espionne garda un silence farouche. Teddy sourit :

— Votre mutisme ne me désarme pas. Vous étiez trop énervée, surtout quand vous regardiez vers le large, pour ne pas attendre l'apparition d'un sous-marin, ou tout au moins de son périscope. Vous nous attiriez au bain de minuit, Gaston et moi. Vous nous abattiez. Puis c'était le tour de Berveril, au seul instant où l'atelier étant ouvert, le coffre aussi, les plans sont si faciles à prendre, alors que l'opération est impossible en d'autres moments, Berveril ne les laissant jamais hors du coffre, sauf quand il s'en sert personnellement.

— Aviez-vous d'autres soupçons ? demanda encore Gaston.

— Oui. Il y a un petit drame, hier soir, que je vous ai caché. Cette charmante enfant a voulu me tuer, avec un harpon sous-marin ainsi que je vous l'ai dit. Un peu de sang, sur un rocher, m'a indiqué que j'avais touché l'ennemi sur lequel j'avais tiré. Aujourd'hui, j'ai constaté que, malgré la chaleur, Mlle Anita ne voulait pas se baigner. Parbleu ! La plaie eût été évidente. C'est pour cela qu'elle a remis son pantalon, si commode pour cacher l'estafilade, très basse, au-dessous du genou, apparente avec une robe...

— Mais, dit Gaston, elle ne recule devant rien. Elle a voulu, ce soir, nous tuer tous les trois. C'est abominable... Pourquoi n'a-t-elle pas, hier, cherché à vous frapper, après que le harpon vous a manqué ?

— Pour ne pas attirer votre attention, à l'un et à l'autre. Pour se sauver aussi vite que possible, d'autant qu'elle était légèrement blessée. Cela a guidé mes soupçons. Forcément, c'était elle. Un ennemi venant de l'extérieur aurait réattaqué, n'ayant pas les mêmes raisons pour se dissimuler... Ma certitude

[Lire la suite page 28]

Une célèbre annonceur à la Radio
dit comment il évite les succédanés lorsqu'il
demande ASPIRIN. Voici ce que dit

Miville Couture

"En recherchant la
Croix Bayer sur le
paquet, je m'assure
que j'obtiens
*ASPIRIN et
rien d'autre."

*MARQUE DÉPOSÉE



Un Produit BAYER



PRENEZ ASPIRIN POUR UN SOULAGEMENT RAPIDE DES MAUX DE TÊTE ET DES MALAISES DUS AU RHUME, À LA NÉVRITE, À LA NÉVRALGIE ET AU RHUMATISME.

**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

NOTRE FEUILLETON

L'INCONNU DU QUAI

par FREDERIC VALADE

No 2

VII — L'armoire de fer.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

C'ÉTAIT au prix d'un douloureux effort que l'ancien secrétaire du banquier de Nauville avait poursuivi cette lamentable histoire, tandis qu'Hébert l'écoutait, en proie à un effrayant malaise moral.

Tout d'abord, lors de l'aveu de Liégeois, il avait cru à un vol grave, à un abus de confiance digne d'un exemplaire châtement, et pour lequel son père avait montré une indulgence relative, en ne chassant pas le coupable, en ne le livrant pas à la justice.

A vrai dire, rien ne pouvait surprendre davantage, de la part d'Urbain Liégeois, de qui l'attitude, les manières, étaient celles d'un honnête homme, mais Hubert n'ignorait pas que les apparences sont trop souvent trompeuses.

Et puis, ne sommes-nous pas susceptibles, sous l'empire d'une passion violente, d'une pressante nécessité, de coups de folie emportant notre raison et nous conduisant à des actes dont l'idée seule nous ferait rougir lorsque notre vie est normale ?

Telle avait peut-être été l'histoire d'Urbain Liégeois.

Mais Hubert eut au coeur un premier choc, quand il entendit le frère de Florence prononcer ce chiffre ridicule de cinq cents francs, montant du vol qu'il avait commis.

Il eut le pressentiment obscur d'une infamie, — et d'une infamie qui ne pouvait venir que de son père...

Et ceci lui fut atrocement pénible... Sa douleur s'accrut à mesure que se déroulait, dans son atroce sympathie le récit du pauvre Liégeois.

Lorsque ce dernier en arriva à la scène des billets de banque, à la tentation qui avait été la sienne, à la soustraction des cinq cents francs, à l'apparition du banquier il était livide et une sueur froide mouillait ses tempes.

Si accablé que fût Liégeois par le souvenir de ce drame intime, il n'en remarqua pas moins le trouble du jeune homme.

— Monsieur Hubert, balbutia-t-il, je vous jure que je ne mens pas ! Je vous jure que tout s'est bien passé ainsi !

— Je vous crois, Liégeois ! répondit Hubert avec amertume.

— Je crains de continuer, monsieur... Je ne voudrais pas vous blesser, vous chagriner. J'ai eu tort de parler... Je vous demande pardon de cette faute...

Hubert, allant à Liégeois, lui prit les mains.

— Vous, Liégeois !... Vous... Me demander pardon !... Ah ! mon ami, vous seul avez le droit de pardonner... Et ce droit-là, vous l'avez payé de vingt-trois ans d'esclavage, d'oppression, de misère... Car je comprends tout, et il est inutile que vous acheviez...

Il continua d'une voix âpre, où il y avait plus d'indignation que de chagrin :

— Oui ! je comprends tout !... C'était

Le riche banquier Charles de Nauville meurt, laissant sa fortune à son fils, Hubert. Celui-ci, pris de folie, à la révélation soudaine des infamies de son père, est plongé dans le désespoir et a résolu de s'enlever la vie... Et c'est alors, qu'au bord de la Seine, il risque sa vie pour défendre une femme inconnue des griffes d'un certain Fifi l'Anguille. Et la jeune fille lui propose, comme but de sa vie, de secourir les faibles, de dompter le mal, de faire reculer le crime... Quelques minutes plus tard, Hubert tombe, poignardé par Fifi l'Anguille, mais pas mortellement cependant...

un piège odieux que celui qui vous avait été tendu... Ces billets étaient là pour vous tenter... Ce n'était pas par hasard que mon...

Il s'arrêta...

Il avait failli prononcer ce nom de père, qui lui avait toujours inspiré jusqu'alors un sentiment de respect...

Il reprit :

— Non ! Ce n'était pas par hasard que votre patron ne se trouvait pas dans ce cabinet à l'heure où vous deviez y apporter le travail qui vous avait été confié... Il était caché derrière une draperie, attendant l'effet de son affreux calcul... Et vous êtes tombé dans le guet-apens... Vous avez pris cette misérable somme, pour votre soeur, pour la sauver, pour lui rendre la santé... Et, à cette minute, M. de Nauville est apparu, menaçant, furieux, parlant de vous dénoncer, de vous faire jeter en prison... Vous avez eu peur... Vous avez prié, supplié... Vous vous êtes peut-être entraîné, vous, l'innocent, aux pieds du vrai coupable... Et, enfin, vous avez signé l'aveu d'un vol, le papier qui vous liait pour la vie, votre honte et votre déshonneur... N'est-il pas vrai que tout s'est bien passé ainsi, et que depuis lors vous avez servi votre maître sous la menace constante d'une révélation si vous cherchiez à le quitter ?

Urbain Liégeois baissa la tête sans répondre...

Mais ce silence suffisait.

— Ce papier, qui vous condamnait, questionna Hubert, cet aveu qui vous livrait pour toujours à la rapacité sans nom de M. de Nauville... Où est-il ?... Savez-vous où votre patron l'avait en fermé ?...

— Dans l'armoire de fer ! dit Urbain.

— L'armoire de fer ?... De quelle armoire de fer voulez-vous parler ?

Liégeois contempla Hubert avec un profond étonnement.

— Comment, monsieur, fit-il, vous ignorez son existence ?

— Absolument... Dites-moi où elle est.

— Ici ! fit Liégeois.

Hubert regarda autour de lui.

Il y avait bien un coffre-fort, dans la pièce, mais rien n'y décelait la présence de cette armoire de fer dont parlait Urbain Liégeois.

— Oh ! dit ce dernier, vous ne pouvez pas la voir !

De hautes boises s'élevaient autour du cabinet de travail du banquier défunt, des boises magnifiques, merveilleusement travaillées, fouillées avec un art exquis...

Liégeois se dirigea vers elles...

Il y avait là, caché dans un fouillis d'arabesques étranges, un impercepti-

ble bouton, sur lequel le secrétaire appuyait...

Tout aussitôt, la boiserie glissa sur elle-même, sans bruit, laissant à découvert un autre coffre-fort, incrusté dans la muraille, et que le panneau mobile cachait entièrement.

— Voici ! fit Liégeois.

Hubert s'approcha et regarda à son tour. L'armoire de fer était large et devait être profonde. Mais une fine serrure la défendait.

— Savez-vous où est la clef ? demanda-t-il à son compagnon.

— Je l'ignore monsieur, répondit Liégeois. Je suppose que M. de Nauville la cachait dans le coffre-fort. Vous l'y trouverez sans doute.

— Pouvez-vous me dire ce que contient cette armoire ?

Urbain eut une hésitation.

Ceci frappa le jeune homme qui, pour la deuxième fois depuis une heure ressentit au coeur ce même petit choc, menace d'un malheur, qu'il avait éprouvé quand le secrétaire de son père lui avait appris que le vol dont il s'accusait ne s'élevait qu'à cinq cents francs.

— Répondez-moi ! insista-t-il.

— Des dossiers ! dit Liégeois.

— Quels dossiers ?

— Ceux des affaires dont s'occupait M. de Nauville.

— La banque n'a-t-elle donc pas un service spécial, pour le classement de ses documents ?

— En effet, monsieur Hubert. Mais les pièces renfermées ici se rapportent aux affaires traitées directement par M. de Nauville.

— En dehors de la banque ?

— Oui, monsieur. En dehors de la banque.

— Est-ce que vous connaissiez ces affaires, Liégeois ?

— Pas toutes... Quelques-unes seulement.

L'embarras de l'ancien secrétaire était de plus en plus apparent, aussi Hubert jugea-t-il bon de s'en tenir là.

— Aidez-moi, dit-il, à chercher la clef dans le coffre-fort.

Il ouvrit ce dernier et, aidé d'Urbain, il le fouilla, jusqu'au moment où, sous une liasse de papiers il découvrit une mince boîte de métal contenant trois ou quatre petites clefs, qu'il essaya au coffre secret.

L'une d'elles fit jouer la serrure, et la porte de fer, en roulant silencieusement sur des charnières invisibles, laissa voir, rangés avec ordre sur plusieurs tablettes, des dossiers disposés en rangs alphabétiques.

Tout de suite, Hubert alla à la lettre L.

Celle-ci comportait plusieurs liasses,

et, parmi elles une simple chemise, dans laquelle, à n'en pas douter, devait se trouver l'aveu du malheureux Liégeois.

Hubert la remit sans l'ouvrir à celui-ci.

Urbain s'en empara d'une main tremblante et en retira la feuille maudite, la feuille qui symbolisait un joug de vingt-trois années, l'effroyable exploitation d'un être humain, une vie de larmes, de douleurs, de pauvreté...

Il relut, en frissonnant, ce qu'il avait écrit jadis, dans la surprise désolée du premier moment, écrasé sous les menaces de renvoi et de honte publique de son impitoyable maître...

Il relut ces lignes, par lesquelles son existence était devenue un supplice, puis, tendant le papier à Hubert, il lui dit :

— Voyez, monsieur !

— Non, mon ami ! répondit doucement le jeune homme. C'est inutile.

— J'y tiens, monsieur Hubert ! reprit Liégeois. Je désire que vous sachiez bien que je ne suis pas un menteur.

Hubert céda. Il prit la feuille des mains d'Urbain et lut tout haut :

« Moi, Urbain Liégeois, soussigné, secrétaire de M. Charles de Nauville, qui m'accordait la plus entière confiance, je reconnais avoir trahi cette confiance, m'être introduit dans le cabinet de mon parrain, et y avoir dérobé une somme importante... »

Hubert s'arrêta sur ce dernier mot.

— Pourquoi avez-vous écrit qu'il s'agissait d'une somme importante ? questionna-t-il.

— Ah ! monsieur, gémit Liégeois, devant qui, en cet instant, l'atroce scène se déroulait aussi cruellement qu'autrefois, j'avais perdu la tête, j'étais fou, je ne savais pas ce que j'écrivais sous la dictée de M. de Nauville. Dans des heures pareilles, voyez-vous, on signerait sa condamnation à mort !

— C'est juste, fit Hubert.

Et il acheva sa lecture :

« ... dérobé une somme importante. Sur mes prières, mes supplications, ma promesse d'être à l'avenir un serviteur honnête et dévoué, M. de Nauville a bien voulu me conserver auprès de lui, et je m'engage à lui en marquer toujours la plus vive reconnaissance. »

Urbain Liégeois.

Hubert, le front penché, demeura pensif, puis, allant à la cheminée du cabinet de travail, où brûlait un grand feu, il y jeta l'aveu de Liégeois.

— Et votre soeur ? demanda-t-il. Qu'est-elle devenue ? Comment supporta-t-elle le coup qui l'attendait ?

— Elle n'eut pas à le supporter, monsieur. Je voulus rendre les billets à M. de Nauville. Il les repoussa de la main.

« — Gardez-les, me dit-il, puisque vous les avez pris ! »

Hubert eut un rire amer.

— Il pouvait se montrer généreux ! fit-il d'une voix qu'une sourde colère faisait trembler. Pour ce prix, il venait de s'assurer un secrétaire dévoué à bon marché ! Et jamais vous n'avez tenté de vous révolter, de le quitter ?

Liégeois eut un geste des épaules.

Commencé dans l'édition du 2 avril 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Hélas! répondit-il, j'ai souvent essayé de fléchir M. de Nauville... Ni mes prières, ni mon zèle, ni ma fidélité n'ont pu le rendre meilleur envers moi... Il a toujours opposé des refus brefs et secs à mes demandes d'augmentation, si modestes qu'elles fussent. Et quand je le priais de me laisser chercher un autre emploi, il me répondait invariablement: l'on viendra prendre des renseignements auprès de moi, et personne ne se souciera de faire entrer dans sa maison un employé d'une probité incertaine! » Que faire, monsieur? Fallait-il risquer la honte, l'infamie, la perte du pain quotidien? J'étais rivé ici, par ce papier, comme un forçat! Ah! monsieur, j'ai bien souffert!... Et, depuis près de vingt-cinq ans, voici le premier jour où je me sens libre, où je redeviens un homme comme les autres!

Hubert fut sur le point d'outrager, devant Liégeois, la mémoire de son père, mais il se contint et se borna à dire:

— L'injustice dont vous avez souffert, mon pauvre Liégeois, sera réparée dès ce soir... Les augmentations annuelles que vous auriez dû recevoir vous seront payées, ainsi que l'intérêt de ces sommes...

— Oh! monsieur Hubert! murmura le brave homme. Comment vous remercier...

— Vous n'avez pas à me remercier, mon ami... Le travail est une valeur d'échange... En vous payant ce qu'on vous devait, et qui ne vous a pas été versé, je ne fais que vous restituer ce qui vous appartient. Quant à l'avenir...

— Monsieur, interromp Urbain, je vous prie de me conserver près de vous, comme vous en manifestiez l'intention tout à l'heure.

— Cependant, si vous aviez désiré une retraite... Une honorable retraite... A la campagne, par exemple... Avec votre soeur Florence... J'espère qu'elle vit toujours?

— Oui, monsieur.

— Guérie?

— Pas tout à fait... Mais son état n'a rien de comparable avec ce qu'il était jadis.

— Eh! bien, si vous désirez cette retraite, je vous l'assurerai...

Les yeux de Liégeois papillotèrent... Une vie calme et heureuse. Au milieu des champs... Dans un pays de collines, de forêts, avec une rivière... Il y avait follement rêvé, bien des fois... Et voici que le rêve pouvait devenir une réalité!...

Il fut sur le point d'accepter, mais une voix secrète lui cria de n'en rien faire, et qu'il pouvait avoir une tâche à remplir auprès du fils de son ancien maître, de ce généreux et noble jeune homme, qui réparait envers lui les injustices du passé.

— Non, monsieur Hubert! dit-il. Je ne prendrai pas maintenant cette retraite que vous m'offrez... Je préfère rester près de vous... Peut-être aurai-je la joie de vous être utile.

— Comme il vous plaira, Liégeois... Je vais donner des ordres pour que votre compte soit établi sans retard... Dites au caissier de venir...

Urbain sortit, le coeur plein d'une joie inouïe, l'âme ravie...

Il avait oublié son rude calvaire, ses années de martyre, toutes ses peines, toutes ses souffrances...

Hubert l'avait suivi des yeux.

— Ainsi donc, murmura-t-il, je viens d'apprendre une première infamie!... Combien m'attendent ici?

Et il regarda l'armoire de fer.

VIII — La course des fantômes.

LORSQUE Liégeois l'avait quitté, le premier mouvement d'Hubert avait été de courir à l'armoire de fer, d'ouvrir les dossiers qu'elle contenait, d'en approfondir le honteux mystère...

Car le jeune homme n'avait plus aucun doute sur ce qu'il allait découvrir dans le coffre secret, où son père avait entassé ce qui se rapportait aux affaires dont il s'occupait personnellement, en dehors de la banque, ainsi que lui avait dit Urbain Liégeois...

Il y avait là, il le devinait, des choses odieuses; il y ferait des découvertes qui mettraient le rouge à son front, il y apprendrait tout ce qui peut se dissimuler de vil et de condamnable derrière une grande fortune, à l'abri d'une façade de respectabilité.

Ces mots, qui lui venaient à l'esprit, ne lui paraissaient plus excessifs. Après l'histoire du secrétaire de son père, de ce pauvre homme que le banquier millionnaire avait attiré dans un piège infâme, afin d'en faire son chien, ne devait-il pas s'attendre à tout?

Un autre, à sa place, se serait peut-être demandé comment Charles de Nauville était descendu à une aussi vile action, mais Hubert, s'il ignorait les opérations secrètes de son père, avait depuis longtemps discerné chez lui le vice d'avarice, et il savait que cette passion domine l'homme au point de le conduire aux pires aberrations.

Il comprenait aussi que le banquier s'était assuré en même temps du silence de Liégeois sur les affaires que ce dernier, par sa fonction, était appelé à connaître, faisant du malheureux son complice forcé.

Dès lors, était-il possible à Hubert de douter de ce qu'il découvrirait?

Ce serait bien autre chose que la triste histoire d'Urbain Liégeois!

Il alla donc vers l'armoire de fer, mais, à la minute où sa main effleurait déjà la première pile de dossiers, il recula d'un pas, et, d'un geste sec, repoussa la porte, qui se referma d'elle-même.

L'heure n'était pas venue d'examiner ces papiers.

Avant tout, il fallait s'occuper de la liquidation de la banque, du règlement des affaires en cours, et, pour cela, il convenait d'avoir l'esprit libre.

Rien ne pressait du côté des dossiers mystérieux, puisqu'ils n'appartenaient pas à la banque.

Dès le lendemain, Hubert s'en fut visiter un homme d'affaires connu pour sa capacité et sa probité, habile liquidateur, qu'il chargea de le débarrasser, ce fut son mot, de la succession de son père, au point de vue financier, — de telle sorte que peu de temps après, la banque Charles de Nauville n'était plus qu'un souvenir.

Ce fut alors qu'il revint à l'armoire de fer.

C'était au matin de cette même lugubre journée qui venait de s'achever dans l'épais brouillard dont nous avons parlé au commencement de notre récit, brouillard à la faveur duquel avait failli être assassinée la jeune fille abandonnée sur le quai par le cocher Jérôme Cornillard, propriétaire de l'honnête et pacifique cheval Flambarb.

La veille, Hubert avait dit à Urbain Liégeois, en lui désignant du doigt la place du coffre secret:

— Demain, mon cher ami, vous pourrez rester chez vous. Je n'aurai pas besoin de vos services. Je veux voir ce qu'il y a là-dedans...

Il ajouta tristement:

— Et c'est une besogne que je préfère accomplir seul.

— Monsieur Hubert, demanda Urbain avec timidité, voulez-vous m'autoriser à vous donner... Non pas un conseil... C'est une chose que je ne me permettrais pas... Mais un avis respectueux...

— Parlez, Liégeois!...

— Eh bien, à votre place, je jetterais ces paperasses au feu, sans les lire... à quoi bon empoisonner votre vie par le



Etes-vous esclave du calendrier?

Est-ce que tous vos projets s'arrêtent pendant "ces jours-là"? N'avez-vous jamais refusé une merveilleuse invitation parce que cela tombait pendant l'un de vos "week-ends-problème"? Finissez-en! Cessez de renoncer à vos activités normales parce que vous avez peur d'un ennui possible. Finissez-en—Finissez-en!

CESSEZ d'être gênée par un encombrant harnais—ceinture, épingles, serviette—cette protection hygiénique qui est désagréable à porter et dont il est difficile de se débarrasser. Tampax (qui se porte intérieurement) est tout à fait invisible et ne gêne pas, une fois en place. Et même le tube-applicateur se jette.

REGARDEZ les autres avantages de Tampax. Il prévient toute odeur. Il est si petit que la provision nécessaire pour un mois tient dans le sac à main. Il est facile à introduire, facile à changer —et celle qui le porte n'a jamais besoin de toucher à Tampax avec les mains.

ÉCOUTEZ ce qu'il en est. Tampax a été inventé par un médecin. Des millions de femmes ont utilisé des billions de Tampax. Alors, admettez que voici le produit qui mettra fin à cet "esclavage au calendrier". Choix de 3 degrés d'absorption, aux comptoirs de pharmacie ou de mercerie. (Régulier, Super, Junior.) Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Publicité Acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.
Veuillez m'envoyer sous emballage ordinaire un paquet-essai de Tampax. Je joins 10¢ (timbres ou argent) pour frais de poste. Le format est pointé ci-dessous.

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom.....

Rue.....

Ville..... PROV. SAM 9-55P

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Pour être coupable d'«avoir été trouvé au volant d'une automobile alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool», faut-il que le chauffeur soit sous l'influence de boissons alcooliques et que le véhicule soit en marche ?

Un individu fut danser chez des amis. Il y avait là des liqueurs alcooliques. L'individu en question en a ingurgité passablement. Alors qu'il monte dans son automobile pour rentrer chez lui, il réalise qu'il n'est pas en état de tenir le volant. Aussi, après avoir roulé la distance de quelques carrés de rues, gare-t-il sa voiture en bordure du chemin et s'y endort-il. C'est là que des policiers l'aperçoivent et l'arrêtent. Il est accusé d'«avoir été trouvé au volant de son automobile, alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool».

Le prévenu proteste cependant de son innocence. Il admet son ivresse. Par contre, il arguë que son automobile était stationnée au moment de son arrestation. S'il était au volant, c'était plutôt théoriquement: il ne conduisait pas.

Ce chauffeur est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'avoir été trouvé au volant d'une automobile, alors que ses facultés étaient affaiblies par l'alcool ?

COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 12 janvier 1955.

Pour s'innocenter du délit reproché, ce chauffeur aurait dû non seulement arrêter son automobile, mais en sortir.

souvenir de ces choses-là?... Ce qui est fait est fait, et vous ne pouvez pas empêcher qu'il en soit ainsi...

Hubert hochait la tête.

— Je verrai! dit-il.

Et, d'un geste, il congédia Liégeois.

— Le brave homme! fit-il en soupirant. Il voudrait m'épargner un chagrin!... Mais non!... Je dois savoir!... Je saurai...

Le lendemain, à la première heure, Hubert s'enferma dans le cabinet de son père, après avoir donné ordre qu'on ne vint le déranger sous aucun prétexte, et il commença à dépouiller les dossiers.

Ce fut un travail horrible.

Parfois, des gouttes de sueur froide perlaient au front du jeune homme, parfois une exclamation douloureuse lui échappait, à d'autres moments il poussait un cri de colère, et il lui arrivait aussi de s'arrêter au milieu de sa lecture et d'appuyer sa main sur son cœur, comme si celui-ci avait reçu soudainement une cruelle blessure.

C'est qu'il y avait de tout, là-dedans! Du vol, du chantage, des menaces, et aussi des supplications désespérées, des appels affolés à la miséricorde, à la pitié, avec l'indication de la réponse faite aux infortunés qui s'adressaient à la générosité du banquier, — une réponse toujours dédaigneuse et dure, une réponse qui n'aurait pas été indigne d'un tigre.

On y trouvait également la trace de tragédies sinistres, de la chute de gens honnêtes dans les abîmes de la misère, du déshonneur infligé à des âmes droites et fières, et parfois au détour d'un feuillet couvert d'une écriture tremblante, la preuve d'une mort provoquée par la froide volonté de cet être implacable qui, assis à cette même place où se tenait maintenant son fils, avait, d'une main indifférente, signé l'arrêt fatal de celui qu'il tenait en son pouvoir.

Hubert lisait sans arrêt...

L'heure du déjeuner sonna sans qu'il y prit garde...

L'après-midi s'écoula...

Et quand la nuit fut venue, il ne cessa point, épuisant jusqu'au bout la coupe de honte et de douleur de laquelle il avait voulu approcher ses lèvres.

A huit heures, sans avoir dîné, il quitta l'hôtel de Nauville, une des plus belles demeures de la rue d'Anjou, et s'en fut, sans but, à travers Paris, ayant rejeté sans ordre le monceau de dossiers infâmes dans l'armoire de fer.

Il n'avait rien pris depuis le matin, mais il n'éprouvait pas le besoin de manger...

On a souvent écrit, pour parler d'un homme dévoré d'une flamme ardente et impitoyable, qu'il avait l'enfer dans le cœur...

Cette expression se serait admirablement appliquée à Hubert, car il lui semblait, tandis qu'il poursuivait au hasard sa course vagabonde, que des crocs rougis au feu déchiraient son être!

Cet homme droit et juste, accessible aux meilleurs sentiments humains, et qui aurait voulu n'apercevoir autour de lui que des heureux, était torturé à la pensée qu'il y avait en ce monde des gens pour qui son nom était un objet de mépris et de haine.

Il sentait que sa fortune dont il supportait le poids, hier encore, avec aisance et joie, serait désormais pour ses épaules un écrasant fardeau, sous lequel il périrait étouffé.

Voici qu'il avait presque peur de flôler les passants, car il demandait, avec une espèce de terreur, si celui qu'il allait heurter du coude, n'était pas une des victimes de son père, — et il frémissait à la pensée qu'il y avait dans la société où il vivait, des hom-

mes qui connaissaient la source de cet argent, qu'il aurait voulu précipiter d'un seul coup dans la Seine, qu'il longeait, maintenant, l'entendant bruire dans la nuit.

Au surplus, nous renonçons à décrire le drame qui se jouait dans l'âme d'Hubert, car il y a des souffrances morales, des sensations, des bouleversements intimes, que la plume est impuissante à exprimer.

Nous venons de dire que le jeune homme était parvenu sur les quais.

Cela s'était fait sans qu'il l'eût voulu, sans préméditation de sa part...

Il s'était enfoncé dans le brouillard, avec une espèce de jouissance, et il était allé où il l'avait trouvé plus dense, plus épais, plus impénétrable aux yeux...

Là, du moins, il se sentait seul, tout à fait seul...

Mais non!

Le brouillard parut s'animer, se peupler de formes d'abord confuses, puis plus distinctes, et qui accompagnaient Hubert de Nauville dans sa marche.

Ces formes, ces figures, le fils du banquier ne tarda pas à les reconnaître, et sur chacune d'elles, avec une horrible lucidité, il aurait pu mettre un nom et raconter son histoire.

Ces fantômes, nés de son imagination surchauffée, d'un délire de ses sens, lui étaient familiers...

* * * ANECDOTES ET PENSEES

On ne peut rien faire d'un philosophe.

NAPOLÉON.

L'art de la police est de ne pas voir ce qu'il est inutile qu'elle voie.

Ceux qui ne se rétractent jamais s'aiment plus que la vérité.

L'envie veut abaisser et l'émulation élever. L'une s'afflige des succès, l'autre y aspire. Celle-là est jalouse de tout mérite, et l'autre en est ambitieuse.

Il ne suffit pas pour être juste de faire le bien, il faut encore que les administrés soient convaincus. La force est fondée sur l'opinion.

Ces ombres étaient celles des victimes de son père, de tous les infortunés, de tous les malheureux, de qui l'agonie morale était retracée dans les dossiers de l'armoire de fer, dans ces papiers accusateurs qu'Hubert avait été sur le point de détruire, de jeter au feu, et qu'un mouvement inexplicable lui avait fait conserver à la dernière minute.

Cette jeune fille, aux regards étranges et au sourire singulier, c'était celle qui était devenue folle, parce qu'en ruinant son père le banquier de Nauville lui avait fait perdre celui qu'elle aimait...

Cet homme, à la poitrine sanglante, c'était celui qui s'était suicidé, parce que le banquier Nauville l'avait acculé à la banqueroute...

Ce loqueteux inoffensif, abruti par la misère, c'était celui qui avait mis naïvement sa fortune entre les mains du banquier, et qui en avait été dépouillé à l'aide de spéculations frauduleuses...

Ce vieillard et cette femme âgée, au front couronné de cheveux blancs, qui pleuraient avec tant de tristesse, c'étaient le père et la mère de ce jeune joueur à qui le banquier Nauville avait si longtemps prêté de l'argent à un taux criminellement usuraire, et qu'il avait fait envoyer au bagne pour des faux, comme dans une crise de folie...

Cet autre...

Mais à quoi bon les nommer tous!... Ils étaient trop!... Et leur masse formait autour d'Hubert un cortège inouï, sinistre, fantastique, dont la vue faisait perdre la tête...

Oui! il arriva un moment où le fils

du banquier devint presque fou!... Et ce fut alors qu'il se prit à écouter le bruit du fleuve, et qu'une pensée désespérée se fit jour en lui.

Pour échapper à ces spectres, à ces fantômes acharnés à sa poursuite, et qui, désormais, s'attacheraient sans cesse à ses pas, il y avait un remède souverain, un refuge inaccessible, où ces ombres ne parviendraient pas à troubler son repos.

Il y avait la mort!

Elle était là, facile, aisée, à deux pas de lui, cachée dans les flots de ce fleuve enveloppé lui-même de brouillard, et lui tendant les bras, avec la promesse d'un éternel oubli...

A cette tentation, Hubert de Nauville céda, dans une abdication irraisonnée de sa conscience, de sa volonté, irresponsable de l'acte qu'il allait accomplir, et contre lequel, bien des fois, il s'était élevé.

Il n'eut presque pas de peine à découvrir une rampe conduisant au bord de la Seine, et, quelques secondes plus tard, il était debout, les pieds si près de l'eau que celle-ci les effleurait...

Pourquoi, à cette minute suprême, Hubert n'exécuta-t-il pas son mortel projet?

Pourquoi demeura-t-il immobile, sans pensée, inerte, comme ignorant du lieu où il était et de ce qu'il y voulait faire?

l'attentat dont Hubert de Nauville avait été victime, au coin du pont des Saints-Pères, attentat manqué en partie, d'ailleurs, et qui n'avait occasionné qu'une blessure légère, entraînant quelques jours de repos.

Trompé par le brouillard, ou par un brusque mouvement de celui qu'il voulait tuer, le meurtrier n'avait point atteint son but. Le couteau dont il s'était servi avait glissé sur un os, pénétrant à peine dans les chairs.

— A moi! avait instinctivement crié Hubert, en se retournant pour saisir le bandit qui venait de l'attaquer en traître.

— Voilà! voilà! répondirent aussitôt des voix rudes dans le brouillard, et deux gardiens de la paix surgirent à côté d'Hubert, qui, tout en s'appuyant sur le bras de l'un d'eux, leur conta son aventure.

— Je revenais d'accompagner une personne amie, expliqua-t-il, quand j'ai reçu, à l'instant, un coup de poignard ou de couteau dans le dos.

— Vous n'aviez rien entendu auparavant? questionna l'un des agents?

— Rien... C'est-à-dire... En longeant la rue des Saints-Pères, j'avais cru être suivi, mais, ne voyant personne, je fus convaincu que je m'étais trompé.

— Vous avez eu affaire à un voleur doublé d'un assassin! déclara le deuxième gardien de la paix. C'est une engeance qui aime à profiter d'un temps comme celui-ci. Vous n'avez pas vu l'homme?

— Il s'est enfui à mon appel.

— Il ne sera pas facile à retrouver! soupira le premier agent. Car, ajouta-t-il d'un ton qu'il cherchait à rendre câlin, il a eu soin de ne pas vous donner son adresse.

Hubert ne répondit rien.

L'adresse du coquin, il croyait bien la connaître attendu qu'il n'avait pas le moindre doute sur l'identité du personnage.

Celui qui l'avait frappé ne pouvait être que le mauvais drôle du quai, celui qu'il avait empêché de brutaliser la jeune fille, et qu'il avait même été sur le point de jeter à l'eau.

C'était le misérable Fifi l'Anguille...

Le gremlin n'avait-il pas menacé de sa vengeance?

Caché dans l'ombre, protégé par le brouillard, il s'était mis à la poursuite de l'homme qui l'avait si vertement maté, et c'est pourquoi, à diverses reprises, Hubert avait eu la sensation que quelqu'un marchait derrière lui.

Non! non! il n'y avait pas à s'y tromper! c'était bien Fifi l'Anguille qui avait essayé de le tuer.

Hubert garda pour lui cette conviction. Déjà, sans pouvoir s'en expliquer la raison, il éprouvait le besoin de s'environner de silence, de discrétion, d'agir seul contre le mal et aussi pour le bien.

Comme il déclarait être en état de rentrer chez lui, à condition de trouver une voiture, les deux agents, après s'être enquis de son nom et de son domicile, se chargèrent de lui découvrir un fiacre, et ils y parvinrent sans trop de difficulté.

De telle sorte qu'Hubert, un peu après minuit, avait regagné l'hôtel de la rue d'Anjou, où son valet de chambre, Isidore, l'attendait avec anxiété.

Le brave garçon, qui avait cru bien faire en préparant un petit souper à son maître, fut stupéfait lorsque ce dernier lui raconta qu'il avait été assailli par un bandit, et il poussa une exclamation d'horreur quand, en aidant Hubert à se dévêtir, il vit que la chemise du jeune homme était rouge de sang.

Malgré les protestations d'Hubert, le digne Isidore, qui n'en faisait jamais qu'à sa tête, après avoir donné quelques soins au blessé, sortit de l'hôtel et courut chercher le médecin de la maison, lequel ne tarda pas à arriver.

IX — Au sein du mystère.

LIÉGEOIS! dit Hubert, d'une voix moins accentuée que de coutume.

— Monsieur? répondit Urbain, en s'approchant du lit du jeune homme.

Ceci se passait le surlendemain de

C'était un savant homme, déjà âgé, qui avait vu naître Hubert, et en usait familièrement avec lui.

— Diable! fit-il, en examinant la blessure, vous avez eu de la chance, mon petit...

Il faut noter, en passant, que ce médecin n'avait guère plus qu'un mètre soixante de taille, alors qu'Hubert, son petit, le dépassait de toute la tête...

— Oui! reprit-il, vous avez eu de la chance, mon petit!... Un centimètre plus à gauche, vous étiez un homme mort... Tandis que ceci n'est guère qu'une égratignure.

— Parbleu! je m'en doutais bien! fit Hubert, et cet imbécile d'Isidore, qui se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas, aurait mieux fait de vous laisser dormir.

— Isidore, mon garçon, dit le docteur, s'adressant au valet de chambre, tu n'es pas un imbécile, et tu as bien fait de venir me chercher... Une blessure, petite ou grande, ça doit se regarder le plus vite possible... Et tu aurais manqué à tous tes devoirs en ne te précipitant pas chez moi.

Ayant ainsi rendu justice à l'excellent Isidore, que le langage de son maître n'avait d'ailleurs aucunement troublé, le docteur prescrivit un traitement aisé, dit qu'il reviendrait le lendemain, et que le blessé en serait quitte pour quatre ou cinq jours de repos.

C'est ainsi que nous retrouvons Hubert de Nauville, dans sa chambre à coucher, à peu près remis, mais encore étendu sur son lit, et n'ayant pour seul compagnon que l'ancien secrétaire de son père.

— Liégeois! avait-il dit.
— Monsieur? avait interrogé Urbain.

— Je voudrais vous charger de faire une course pour moi, mon ami.

— Je suis à vos ordres, monsieur.
— Il faudrait aller au bureau de poste de la Bourse... Là, vous demanderez, au guichet de la poste restante, une lettre aux initiales M. L., suivies du nombre 1870...

Hubert crut apercevoir une expression d'étonnement dans les yeux de Liégeois...

— Peut-être, continua-t-il, serai-je amené à vous parler de cette lettre, de son contenu... Je l'ignore encore... Mais il s'agit d'une affaire grave...

Liégeois eut un geste signifiant qu'il ne demandait aucune confiance à son jeune patron, mais celui-ci ne voulait pas que le digne homme pût supposer qu'il faisait de lui le messenger inconscient d'une intrigue légère.

— Mon cher Liégeois, lui dit-il encore, je ne puis vous confier qu'une chose, pour l'instant... C'est que la personne qui m'écrit, et dont je ne sais pas le nom, m'a sauvé du désespoir et de la mort...

— Vous, monsieur Hubert! s'écria Urbain. Vous, désespéré, et résolu à mourir!... Ce n'est pas possible!...

— Au contraire, mon ami!... C'est tout à fait possible... Et il s'en est fallu de bien peu!... Vous comprendrez d'un mot ce qui se passait en moi... J'avais lu tout ce que contient l'armoire de fer!

Liégeois hocha la tête, et ses traits prirent une expression douloureuse.

— Monsieur, dit-il, je vous le répète, ce qui est fait est fait... Nous ne pouvons pas empêcher les choses d'avoir été... C'est pourquoi il aurait mieux valu jeter ces papiers au feu.

— Non! s'écria Hubert. J'ai lu, j'ai souffert, j'ai connu la désespérance et l'envie de la mort... Mais ceci n'a été qu'une crise morale passagère, comme il en est aussi dans notre organisme... Et, après ces crises, on se retrouve plus vigoureux et plus sain... Telle est mon histoire... Aujourd'hui, vous me voyez tout autre, et résolu à combattre pour

de justes causes, à punir les méchants, à protéger les opprimés.

Peut-être Liégeois ne comprenait-il pas exactement ce que signifiait les paroles d'Hubert, mais leur accent l'électrisa, et ce fut avec enthousiasme qu'il répondit:

— C'est beau et c'est bien, ce que vous dites là, monsieur Hubert!... Je ne suis plus un jeune homme, mais, tout de même, si vous avez besoin de moi, ne craignez pas de m'employer... Je ferai de mon mieux...

— Mais, mon brave Liégeois, fit Hubert en souriant, il peut y avoir du danger, et je ne voudrais pas vous exposer... Songez à votre soeur... à votre Florence...

Liégeois fut ému, mais il ne changea pas d'idée.

— Monsieur, dit-il, en s'approchant de son maître, — car il considérait Hubert comme son maître et lui avait voué une reconnaissance infinie, — si Florence était ici, elle ne me démentirait pas... Après ce que vous avez fait pour moi, voyez-vous, je serais le dernier des ingrats si je ne vous secondais pas de toutes mes forces... Je vous dois tout, monsieur Hubert... Et j'espère vous prouver que Liégeois n'est pas de ceux qui oublient... Pour commencer, je vais aller chercher la lettre...

Le secrétaire tira de sa poche un carnet et un crayon.

— Je me méfie de ma mémoire! expliqua-t-il. Vous dites, monsieur, les initiales?...

M. L... Suivies du numéro 1870.
— Bien... M. L. 1870... Voilà qui est fait... Je cours à la Bourse...

— Prenez un fiacre, Urbain.
— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Liégeois disparut, accompagné jusqu'au seuil de la chambre, par le regard d'Hubert, qui comprenait combien il y avait de gratitude et d'affection dans le coeur de ce pauvre homme, pendant tant d'années victime de l'abominable avarice et de la dureté sans nom de celui dont il rougissait d'être le fils.

De son côté, le secrétaire filait vers le bureau de poste de la Bourse, rêvant au changement inespéré qui s'était produit dans sa position, et ayant oublié le long et pénible calvaire qu'il avait gravi auprès du banquier Charles de Nauville.

Au bureau de poste, il y avait une dizaine de personnes au guichet de la poste restante, des femmes surtout, qui réclamaient leur correspondance d'une voix assourdie, avec des airs mystérieux, et fuyaient ensuite comme si elles eussent redouté d'être surprises.

Ce manège eût été amusant pour un observateur, mais ce n'était pas le cas de Liégeois qui, n'y voyant pas malice, ne jugea pas à propos de prendre des mines énigmatiques, et demanda à haute voix s'il n'y avait pas une lettre aux initiales M. L. 1870.

L'employé passa en revue un paquet de lettres, et, tout de suite, il remit à Urbain Liégeois la missive réclamée.

Elle était enfermée dans une enveloppe de papier blanc tout uni, sans chiffre, sans cachet, sur laquelle rien ne pouvait attirer l'attention.

Liégeois remonta dans le fiacre qui l'avait amené et se fit conduire rue d'Anjou, où Hubert l'attendait avec une impatience qu'il essayait en vain de surmonter.

A peine son secrétaire lui eut-il remis le pli tant désiré, et duquel il espérait la lumière sur son aventure nocturne et l'inconnue du quai, qu'il déchira l'enveloppe.

Elle ne contenait qu'une simple feuille de papier, où, d'une écriture féminine extrêmement fine, régulière et distinguée, se lisaient ces quelques mots, qui arrachèrent à Hubert une exclamation de surprise et presque de désappointement.

ITALIE



du printemps à l'automne... sous l'éblouissant ciel italien, l'art lyrique, la comédie, les danses classiques, les concerts, le folklore.

Vous voyagerez bien, vous vivrez bien et vous achetez bien en Italie

RENSEIGNEMENTS:

OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)

International Aviation Bldg.
1080, rue Université, Montréal
et toutes Agences de Voyages

Rayonnez de Santé et Beauté



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,

(pour le Canada seulement)

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

« Attendez ! L'heure n'est pas venue ! Mais soyez toujours prêt ! Et suivez celui qui vous dira de le suivre ! »

A trois ou quatre reprises, Hubert relut ces lignes énigmatiques.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Quel était ce nouveau mystère, s'ajoutant à celui de l'autre soir ?

N'était-il pas l'objet d'une bizarre et inexplicable mystification ?

Mais non ! l'allure de la jeune fille, son langage, la magnifique leçon de courage et d'honneur tombée de ses lèvres, son accent, le peu qu'Hubert avait pu entrevoir de son visage, par cette nuit sombre, tout protestait contre une pareille supposition...

Et cette conviction qu'on ne se jouait pas de lui le plongeait dans un abîme de stupeur et de perplexité.

Il relut une fois encore les mots bizarres tracés sur la feuille de papier, mots que n'accompagnait aucune signature, pas même une initiale :

« Attendez ! L'heure n'est pas venue ! Mais soyez toujours prêt ! Et suivez celui qui vous dira de le suivre ! »

Etrange !

On le connaissait donc ?

On savait donc quand et comment on pourrait lui parler ?

Ceci dépassait les bornes de la vraisemblance, et cette histoire parut si singulière au jeune homme que, sachant quelle confiance il pouvait avoir dans le mutisme et la discrétion de Liégeois, et cédant à ce besoin de se confier qui est en nous, il lui raconta sa rencontre du quai et ses curieuses suites.

— J'espérais une lettre... Et voici ce que je reçois ! ajouta-t-il en tendant le billet à Urbain.

Celui-ci le lut.

— Ma foi, monsieur, dit-il, je n'y comprends rien, sinon qu'on vous demande d'attendre. C'est une chose que vous pouvez faire, et qui ne vous engage guère. Maintenant, si quelqu'un vous aborde, et vous dit de le suivre, sans autre explication, regardez-y à deux fois. Il est bon, en tout et pour tout, de savoir où l'on va, même dans les meilleures intentions du monde, et...

— Liégeois, interrompit Hubert avec véhémence, si l'on me parle au nom de cette jeune fille, j'irai, les yeux fermés, là où il lui plaira de me faire conduire. Elle m'a sauvé d'une lâche mort. Je lui dois la part de ma vie qu'elle voudra prendre.

DEUXIEME PARTIE

L'INCONNUE DE LA RUE MENARS.

I — L'ombre adorée.

DIX-HUIT mois après les événements que nous venons de raconter, par une radieuse après-midi de mai,

Hubert de Nauville était seul dans son cabinet de travail, assis devant un large bureau, et examinant avec attention des papiers à la lecture desquels il paraissait prendre le plus vif intérêt.

Ceci se passait dans l'hôtel de la rue d'Anjou, mais la pièce où se tenait le jeune homme n'était pas celle qui renfermait la fameuse armoire de fer, au sein de laquelle dormaient tant de douloureux secrets.

Hubert n'avait pas voulu travailler à la place occupée pendant de longues années par le banquier Charles de Nauville, place qui lui semblait maudite, cabinet où il croyait toujours entendre ces voix suppliantes, ces appels désespérés, qui n'avaient jamais eu le pouvoir d'émouvoir le cœur du terrible et cruel financier.

Ce n'était pas sans frémir qu'il évoquait le souvenir de cette affreuse journée où il avait, le rouge de la honte au front, pris connaissance des dossiers mystérieux, dont l'existence lui avait été révélée par Urbain Liégeois...

Il en revivait alors les moindres incidents, et il lui arrivait de se voiler les yeux de la main par un geste instinctif, comme s'il avait redouté de voir se former de nouveau autour de lui le cortège atroce de tous les malheureux qui avaient été les victimes de son père.

Aussi, afin de se soustraire, autant que possible, aux images d'un passé qui lui faisait horreur, il avait fait aménager une vaste pièce de l'hôtel en cabinet de travail, et c'était là que nous le retrouvons, au commencement du mois de mai 1892.

Depuis que nous l'avons quitté, à l'instant où il déclarait au sage et prudent Liégeois qu'il se rendrait sans hésiter, au premier appel de son inconnue, Hubert de Nauville n'avait pas beaucoup changé.

Sa physionomie, néanmoins, avait revêtu une expression de calme, de tranquillité, révélant une grande paix intérieure, et indiquant que le sinistre orage qui avait si violemment bouleversé son âme s'était dissipé peu à peu.

En même temps, on aurait pu lire, sur ses traits nobles et fiers, la trace de la satisfaction intime que donne l'accomplissement d'un labeur sacré, d'une tâche pure et élevée.

Toutefois, à certaines minutes, le regard d'Hubert devenait rêveur, s'attristait, et un voile de mélancolie s'étendait sur son visage.

D'où cela pouvait-il provenir ?

Quel chagrin secret ou, tout au moins, quelle pénible préoccupation existait-il dans ce cœur ferme et généreux ?

A l'heure où nous pénétrons auprès du fils du banquier Nauville, cette préoccupation était d'ailleurs loin de son esprit, tant il était absorbé par l'examen des papiers qui couvraient son bureau, et qu'il crayonnait parfois d'un geste rapide.

Cette besogne achevée, il se leva, prit

les papiers, et alla les enfermer dans un immense carton qui occupait tout un côté du cabinet de travail, non sans avoir eu la précaution de classer méthodiquement les documents dont il venait de terminer la lecture.

— Du bon et du mauvais ! murmura-t-il. Il faudra regarder tout cela de très près. Ce sera l'affaire de Liégeois. Pourquoi n'est-il pas là ? Je pensais le voir de meilleure heure, et lui demander...

Hubert n'acheva pas...

La porte du cabinet de travail s'ouvrit et livra passage au digne Urbain Liégeois, vif, alerte, guilleret et souriant.

— Eh bien ? questionna Hubert.

— Tout est fait, monsieur.

— Les renseignements étaient exacts ?

— A peu près... Sauf pour ce Lecourbe, qui vous paraissait douteux... Exploiteur de la charité... Mauvais mari, mauvais père, joueur et buveur... Passe le plus clair de son temps au cabaret...

Hubert soupira.

— Donc, monsieur, conclut Liégeois, ce serait de l'argent perdu — ce qu'on appelle un encouragement au vice.

De nouveau Hubert soupira.

— Sans doute ! dit-il enfin. Mais tandis que cet homme est à boire, sa femme et ses enfants n'en manquent pas moins de pain !... Faut-il, Liégeois, que les innocents pâlisent des fautes des coupables ?...

Le secrétaire hocha la tête.

Sa raison lui disait que les bienfaits d'Hubert seraient perdus, mais son cœur tenait un autre langage.

— J'y songerai ! reprit Hubert. Peut-être trouverai-je le moyen d'arranger la chose... C'est tout ?... Vous n'avez pas d'autres observations à me présenter ?

— C'est tout.

— Bien !... J'ai examiné les rapports

envoyés ce matin... Il y a des cas intéressants... Nous en reparlerons demain. Vous pouvez disposer de votre temps mon cher Liégeois. Je vais sortir... Et, ce soir, je dois dîner chez la comtesse de Moranges.

Hubert ajouta en riant :

— Cette chère vieille amie n'a pas renoncé à son projet de me marier... Je ne serais pas surpris si son invitation d'aujourd'hui cachait un piège... Mais, une fois de plus, elle en sera pour sa peine et son machiavélisme.

Urbain Liégeois, autorisé à parler par la confiance même du jeune homme, répondit :

— Mon Dieu, si vous tombiez un jour dans le piège de Mme de Moranges, je n'y verrais point de mal, monsieur... Vous n'avez aucune raison majeure pour rester célibataire... Pas même une sœur à qui vous dévouer, comme ma Florence.

L'excellent Urbain s'appretait à entamer un long discours, dans le but de démontrer à Hubert que le mariage s'imposait à lui, mais il s'arrêta, en apercevant un changement subit dans les traits de son patron.

Cette mélancolie, dont nous parlions plus haut, venait de s'emparer d'Hubert qui, se laissant tomber dans un fauteuil, répondit à Liégeois.

— Il n'est pas au pouvoir de Mme de Moranges de réaliser un désir né, je le sais, de l'amitié qu'elle me porte, en souvenir de ma mère, qu'elle chérissait tendrement... Elle ne saurait rendre visible, palpable, animé, ce qui n'est pour moi qu'un rêve, une ombre, un fantôme !...

Ayant prononcé ce dernier mot, Hubert se leva brusquement, et, tout en arpentant d'un pas fébrile son cabinet de travail, il s'écria :

— Mais non !... Que dis-je ?... Cette jeune fille n'était pas une créature de rêve, une illusion, une ombre, un fantôme !... Je sens encore son bras s'appuyer sur le mien... J'entends encore sa voix... Je pourrais répéter, sans en oublier une seule, les nobles paroles qui me sauvèrent de moi-même, qui me protégèrent contre le crime suprême... Qu'est-elle devenue ?... Pourquoi s'est-elle évanouie ainsi qu'un nuage ?... C'est le problème que je ne puis résoudre et qui m'accable... Et je souffre de ce mystère, Liégeois !... Oui ! mon ami, j'en souffre cruellement, car une voix secrète me crie sans cesse : « C'est celle-là qui pourrait être ta compagne en ce monde ! Celle-là seulement ! »

Hubert avait parlé avec une exaltation douloureuse, et il y avait du désespoir dans son accent, tandis qu'il évoquait le souvenir de la jeune et fine créature à peine entrevue par une nuit de brouillard, et qui, depuis lors, malgré sa promesse, ne lui avait plus donné signe de vie.

Au lendemain de la lecture de la lettre si brève et si énigmatique retirée par Liégeois du bureau de poste de la Bourse, Hubert avait attendu, avec impatience, puis avec anxiété, l'appel qui lui était annoncé.

Cet appel ne s'était pas produit.

Des semaines s'écoulaient, puis des mois, et rien ne dissipa les étranges ténèbres entourant Hubert de Nauville, qui s'efforçait en vain de concevoir les raisons de cet incompréhensible silence...

Un fait l'avait tout d'abord intrigué.

Comment, en dehors de la lettre au bureau restant, l'inconnue pourrait-elle le prévenir, lui faire dire : « Suivez-moi ! » par celui ou celle qu'elle lui enverrait ?

Elle le connaissait donc ?

Elle savait donc son nom, sa demeure ?

Telle fut la première supposition d'Hubert de Nauville, mais, à la longue, une autre idée lui vint, qui lui parut vraisemblable, puis certaine.

LA VIE COURANTE...



— Tout ça, c'est bien joli, mais ne pouvez-vous pas exécuter vos tours de force tout en racontant des histoires comiques ?

La jeune fille, au lendemain de son aventure nocturne, avait réfléchi, et, pour des motifs qu'Hubert ne pouvait deviner, avait jugé bon de ne pas donner suite à ce qui s'était passé.

Ayant promis d'écrire, elle avait écrit, ne voulant pas exposer son défenseur à une course inutile et ridicule, mais sa lettre avait été l'épilogue de ce bref roman, la conclusion de cette rencontre d'où le fils du banquier était sorti régénéré, arraché au désespoir, prêt à remplir une haute et belle tâche.

Ainsi, elle s'était acquittée envers lui, tous deux se sauvant la vie tour à tour.

Cette seconde supposition devint une certitude dans l'esprit d'Hubert, et il fut convaincu qu'il ne reverrait jamais son inconnue.

Néanmoins, il voulut retrouver sa trace, et il s'en fut rue du Cherche-Midi, où il n'eut aucune peine à découvrir la maison dans laquelle était entrée sa compagne d'une heure.

C'était un immeuble d'aspect modeste, mais propre, qui devait être exclusivement habité par des employés, de très petits fonctionnaires, des maîtresses de piano à humbles cachets...

Par prudence, Hubert ne voulut pas s'adresser lui-même à la concierge, et il chargea Liègeois de ce soin, estimant que son secrétaire, homme déjà âgé, pouvait essayer d'obtenir des renseignements sur l'inconnue, sans que celle-ci pût être soupçonnée d'une intrigue...

Il n'y a pas loin du soupçon à la médisance, et Hubert ne se serait pas pardonné d'avoir, par une imprudente démarche, causé le moindre tort moral à celle qu'il cherchait.

Urbain Liègeois, en dépit de sa naïveté, avait de la finesse, et il s'acquitta fort bien de sa mission — c'est-à-dire qu'il put apprendre à Hubert que nulle jeune fille ne logeait dans la maison, occupée par des ménages d'employés dont aucun n'était dans le besoin.

Ceci, loin d'éclaircir le mystère, le rendit plus profond, et eut pour conséquence de fixer toutes les pensées d'Hubert sur cette fille singulière, de telle sorte qu'elle était presque toujours présente à sa mémoire.

En même temps, afin de remplir son engagement, et aussi dans l'espoir qu'une telle oeuvre était susceptible de le rapprocher d'elle, le fils de Charles de Nauville se jeta à corps perdu dans l'exercice de la bienfaisance...

Mais c'était une bienfaisance discrète, voilée, impersonnelle, ne créant aucun lien entre ceux qui recevaient et celui qui donnait...

Hubert mettait en pratique le précepte évangélique, car, si sa main gauche n'ignorait pas ce que prodiguait sa main droite, nul, parmi les gens qui lui devaient le pain quotidien, la vie, et parfois l'honneur, ne soupçonnait le nom de son bienfaiteur.

Le ministre de ces largesses, sage-ment réparties, c'était le digne Urbain Liègeois qui, avec une surprise habileté, avait su entourer Hubert d'un incognito que le plus curieux et le plus perçant des regards eût été impuissant à pénétrer.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce nouveau côté de l'existence d'Hubert de Nauville, que nous aurons occasion de voir à l'oeuvre, dans des conditions extraordinaires, au milieu des événements les plus bizarres et les plus dramatiques.

— Vous m'avez entendu, Liègeois ! reprit-il. Elle seule ! Je ne suis pas de ceux qui se marient sans amour, et je n'aimerai jamais une autre femme que celle-là.

— Monsieur, déclara le digne secrétaire, je ne suis pas grand clerc en ces matières... Mais il me semble que vous vous avancez beaucoup... Aimer une personne qu'on ne connaît pas, dont on

ignore tout, dont on n'a même pas pu apercevoir les traits, c'est peut-être joli dans un roman... Mais la vie n'est pas un roman... Et, du reste, vous serez sans doute d'un autre avis, lorsque Mme de Moranges vous aura mis en présence de la jeune fille qu'elle vous destine, si, comme vous me le disiez, cette dame songe à vous marier.

Hubert allait répondre...

Mais l'entrée soudaine d'Isidore lui ferma la bouche...

Le valet de chambre apportait une lettre...

Et cette lettre, d'une écriture fine et distinguée, l'écriture de nos aïeules, était précisément de la comtesse de Moranges, qui recommandait à Hubert de Nauville de ne pas oublier qu'il dinait chez elle ce soir-là.

II — Où il est parlé de l'homme des brouillards.

Tout le monde connaît l'hôtel de Moranges, une des plus aristocratiques demeures du faubourg Saint-Germain, un logis sévère, fermé, où l'on n'est admis qu'en montrant patte blanche, et dont on pourrait dire qu'il est, en quelque sorte, le conservatoire des vieilles traditions de la noblesse française.

La comtesse de Moranges, qui l'occupait seule, restée veuve de bonne heure, sans fils ni fille, et qui n'avait jamais voulu se remarier, désireuse qu'elle était de garder son indépendance, avait été l'amie d'enfance et de pension de Mathilde Guyon de Loisel, la mère d'Hubert.

Jusqu'à la mort prématurée de la femme du banquier Charles de Nauville, elle avait entretenu avec elle les plus étroites et les plus affectueuses relations, et, tout naturellement, elle avait reporté cette affection sur la tête d'Hubert, le considérant presque comme son enfant.

Elle l'aimait pour lui-même, et aussi pour ce qui le distinguait et l'éloignait de son père, que la grande dame prisait peu, — d'abord parce qu'elle nourrissait une vive antipathie pour les hommes qui commencent de l'argent, et ensuite parce qu'elle le savait dur, froid, égoïste.

Charles de Nauville n'ignorait rien de ces sentiments, mais dans l'intérêt de son fils, il feignait de ne pas remarquer la froideur de la comtesse, et il était heureux de la tendresse qu'elle montrait à Hubert.

Durant les mois d'hiver, ce dernier allait au moins deux fois par semaine à l'hôtel de Moranges, et il avait passé la plupart de ses vacances annuelles dans la magnifique propriété que l'amie de sa mère défunte possédait à deux kilomètres de Sancy, au sein de la délicieuse vallée de la Marne.

Ainsi, mis au courant du lien amical qui existait entre Hubert et Mme de Moranges, nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que la vieille et noble dame avait formé le projet de marier son filleul, — car nous avons omis de dire qu'elle était la marraine du jeune homme.

Elle eût été satisfaite, avant de quitter ce monde, de le voir uni à une charmante femme, père de beaux enfants, heureux, tranquille, et ayant perdu pour toujours cette mélancolie bizarre que son oeil observateur n'avait aucune peine à discerner chez lui, et sur l'origine de laquelle il lui arrivait de se perdre en suppositions.

C'est pourquoi, en face de l'insistance de Mme de Moranges, Hubert avait dit en souriant à Urbain Liègeois qu'il devait y avoir anguille sous roche, et c'était encore ce qu'il se répétait à lui-même, quelques heures plus tard, tandis que son coupé l'emportait vers le faubourg Saint-Germain.

— Elle perd son temps, ma chère

marraine, murmurait-il, et je devrais bien l'en avertir... Mais à quoi bon la chagriner?... Elle ne me mariera pas malgré moi... Et je sais bien que ce n'est pas à l'hôtel de Moranges que je retrouverais mon inconnue... Laissons-la faire... Et attendons !

Ce dernier mot en disait long...

Il prouvait qu'après dix-huit mois, Hubert n'avait pas perdu l'espoir de découvrir la jeune fille du quai, sur la véritable personnalité de laquelle il avait échafaudé tant de suppositions, se demandant ce qu'elle pouvait être, à quelle classe sociale elle appartenait, et pour quels motifs elle se hasardait seule dans Paris à pareille heure, dans des conditions si périlleuses.

C'était vraiment une héroïne de roman...

Et comme il y avait beaucoup de sentimentalisme dans le coeur d'Hubert de Nauville, il ne lui en fallait pas plus pour le rendre amoureux et le faire demeurer fidèle au souvenir de l'inconnue.

Telle était sa disposition d'esprit, lorsqu'il arriva chez Mme de Moranges.

Une dizaine de personnes causaient, réunies dans le vaste salon qui occupait à lui seul la plus grande partie du rez-de-chaussée de l'hôtel...

C'était une de ces pièces immenses où la disposition des meubles permet aux groupes de s'isoler, et aux conversations particulières de se poursuivre librement...

Mais, ce soir-là, les invités se tenaient réunis autour de Mme de Moranges, et, quand Hubert pénétra dans le salon, il s'aperçut qu'on s'y livrait à une discussion des plus animées.

Cette discussion cessa à son approche.

Hubert salua sa marraine, puis ceux qu'il connaissait, après quoi il attendit...

Trois physionomies nouvelles, celle d'un vieillard, d'une jeune fille et d'un jeune homme, frappaient ses yeux.

— Mon cher Hubert, dit Mme de Moranges, laissez-moi vous présenter à M. de Tomberive, gentilhomme angevin, de qui je crois vous avoir parlé, et qui fut un ami de mon mari... Mlle d'Esparville, nièce et pupille de M. de Montfroid, parent, si je ne me trompe, de Mlle d'Esparville...

— Cousin ! dit M. de Montfroid, en s'inclinant.

La comtesse acheva les présentations.

— Mon filleul... Hubert de Nauville... Des paroles banales furent échangées, puis la conversation redevint générale.

— Il m'a semblé, dit Hubert en s'asseyant, qu'il se faisait ici beaucoup de tapage... Qui donc était victime de vos taquineries, ma chère marraine ?

— Jugement téméraire ! s'écria en riant la comtesse. Par hasard, j'avais mis ma malice au repos. Mais notre vieil ami de Lauzanne, que voici, essayait de se moquer de nous, débitant des histoires à dormir debout.

M. de Lauzanne était un homme grave, vêtu de noir, décoré, de haute tenue, qui donnait l'idée d'un ancien magistrat...

Et, en effet, il avait été procureur général au temps du gouvernement de Mac-Mahon, mais il avait donné sa démission lors des célèbres décrets, qui eurent pour effet d'amener des changements si profonds dans la magistrature.

De son passé, M. de Lauzanne avait gardé le goût des affaires singulières, embrouillées, un peu mystérieuses, et il était sans égal pour faire trembler les femmes en leur racontant des affaires criminelles.

Aussi avait-il toujours un auditoire, car nous sommes de grands enfants, et nous aimons autant les récits émouvants, dans notre âge mûr, qu'au temps

Demandez

OLAND'S

**BAVARIAN LAGER
EXTRA STOUT
EXPORT ALE**

55-8 F

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

A VENDRE

**PRESSES
D'IMPRIMERIE**

▼
**PRESSE MILLER — 2 couleurs
23" x 36"**

**PRESSE AUFZUG,
de marque allemande,
48" x 55",
avec fileur automatique
et extension.**

▼
**PRESSE MIEHLE — 5.0
65" x 48",
avec fileur automatique Dexter**

S'adresser à :

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL, 18, P.Q., CANADA**

PLateau 9637

où nous n'étions encore que des marmots.

— Ma chère amie, protesta l'ancien magistrat, vous me calomniez... Je ne raconte point d'histoires à dormir debout... Mes renseignements sont puisés à source sûre...

— Ainsi, questionna Raoul de Montfroid, le cousin de Mlle d'Esparville, il y aurait à Paris une association secrète de gens renouvelant les exploits des anciens francs-juges, ces hommes terribles qui, dans l'ombre, jugeaient, condamnaient et exécutaient ?

M. de Lauzanne secoua la tête négativement.

— Je n'ai rien dit de semblable ! fit-il. J'ai parlé d'un homme, et non d'une association...

— Une sorte de Rocambole, alors ! interrompit Mme de Moranges d'un ton gouailleur. Vous nous amusez avec des romans, mon ami.

— Comtesse, répondit l'ancien magistrat, j'ai beaucoup connu jadis le vicomte Ponson du Terrail... C'était un homme d'esprit, doué d'un excellent cœur... Naturellement, nous avons plus d'une fois de son extraordinaire héros... Eh bien, il m'a affirmé que ce Rocambole avait existé !... Mais là n'est pas la question...

— Je voudrais bien savoir, dit Hubert, de quoi il s'agit.

— Rien de plus simple ! expliqua M. de Lauzanne. A l'heure actuelle vit à Paris un personnage sur l'identité duquel on n'est pas fixé, et qui paraît s'être donné le rôle d'un Don Quichotte redresseur de torts et protecteur des faibles, mais qui agit avec plus de discernement et de bon sens que l'immortel chevalier de la Manche.

— Il ne s'attaque pas aux moulins à vent ! ricana Raoul de Montfroid.

— Non, monsieur ! dit M. de Lauzanne. Il s'en prend à des coquins. Récentement, par suite d'une erreur inconcevable, ma parente, Mme Noirville, la femme d'un conseiller d'Etat, n'ayant pas trouvé sa voiture en sortant du théâtre, et s'étant avisée de rentrer à pied, fut assaillie, au coin de la rue Tronchet...

— Tiens ! fit Raoul, c'est ma rue... Je me croyais logé dans un quartier paisible...

— L'exception confirme la règle... Elle fut, dis-je, attaquée par deux rôdeurs... Mais un défenseur lui arriva, qui mit en fuite les vilains drôles... Elle le remercia, et le pria de lui dire son nom, qu'il se refusa à lui donner. « Madame, se contenta-t-il de lui répondre, pour vous je ne saurais avoir un nom... Je suis l'Homme des Brouillards... Et voilà tout ! »

Il y eut un petit silence...

Puis, à ce silence, succéda un éclat de rire de la comtesse de Moranges...

— Ah ! dit-elle, mon bon de Lauzanne, vous n'avez pas votre pareil !... Vous êtes impayable !... L'Homme des Brouillards !... Et vous vous imaginez que nous allons croire à l'Homme des Brouillards !...

Les sourires de l'auditoire indiquaient que les personnes présentes partageaient le scepticisme de Mme de Moranges, à l'endroit du héros romanesque dont parlait le grave M. de Lauzanne qui, réellement, n'avait point l'air de plaisanter.

— Croyez-moi, ou ne me croyez pas ! reprit-il, ce sera comme il vous plaira. Mon histoire n'en restera pas moins vraie. De même, je sais qu'un honnête négociant de la rue Lafayette, à la veille de faire de mauvaises affaires pour avoir été trop probe, reçut au dernier moment une somme importante, avec ces mots, d'une écriture à lui inconnue : « De la part de l'Homme des Brouillards. »

Mme de Moranges eut un geste de doute...

Mais elle ne crut pas devoir plaisan-

ter, tant l'ancien procureur général paraissait certain de ce qu'il disait.

Il poursuivit :

— Je pourrais vous dire vingt histoires de ce genre...

— D'où les tenez-vous ? questionna le vieux vicomte de Tomberive, le tuteur septuagénaire de Mlle d'Esparville.

— De la meilleure source... Je vous le répète... Si l'aventure de ma parente de Noirville m'a été racontée par elle-même, le récit des autres sort de la bouche du préfet de police, avec lequel je suis lié... Il ne m'a pas demandé le secret... Et je puis vous affirmer que l'arrestation d'un criminel redoutable, dont on s'est beaucoup entretenu il y a deux mois, est dû à un avis parvenu à la Préfecture, et signé de ces mots : « L'Homme des Brouillards. »

— Soit ! Je capitule ! fit en souriant la comtesse de Moranges. Je consens à accepter l'existence de l'Homme des Brouillards. Et j'ajoute que j'aimerais à rencontrer cet être fantastique. Est-il petit, grand, laid ou beau ? Dites-nous cela, mon bon ami.

— Vous me demandez ce que j'ignore.

— Mme Noirville ne vous en a rien dit ?

— La pauvre femme, vous devez le concevoir, était fort effrayée, fort troublée, et, d'ailleurs, l'homme en ques-

fait pour amorcer cette affaire, — ne le plaçant même pas à côté de la jeune fille, ce qui, dans ces combinaisons, peut être considéré comme le premier coup de la partie.

D'ailleurs, si Mlle d'Esparville, très jolie, avec une physionomie énergique sous sa chevelure brune, la bouche gracieuse, le nez droit, les yeux pleins de feu et de vivacité, la taille fine, provoquait la curiosité sympathique d'Hubert de Nauville, elle semblait, pour sa part, éviter de regarder ce dernier, et si cela lui arrivait par hasard, le jeune homme retrouvait chez elle, non sans étonnement, cette expression d'hostilité qui l'avait frappé dans le salon.

« Mlle d'Esparville ne me connaît pas, se disait-il, mais il n'en serait pas autrement si nous étions ennemis ! D'où vient cela ? »

En effet, la pupille du vicomte de Tomberive se trouvait pour la première fois, nous l'avons dit, en face d'Hubert.

Les d'Esparville et les Moranges n'avaient jamais été liés, et il avait fallu la venue à Paris de M. de Tomberive pour amener la jeune fille chez la comtesse, et encore cela ne s'était-il produit qu'au bout de près de trois années, tant le vieux gentilhomme, accaparé par une violente manie de collectionneur, avait apporté d'acharne-

*** ANECDOTES ET PENSEES

Tous les beaux mots sont dans la langue, il faut savoir les y trouver.

Avant d'employer un bon mot, faites-lui une place. Il faut de l'air devant une façade.

Comment avoir de l'ordre dans un Etat sans religion ? La société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes et l'inégalité des fortunes ne peut subsister sans la religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise : « Dieu le veut ainsi, il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde, mais ensuite et dans l'éternité, le partage se fera autrement. »

NAPOLÉON I^{er}.

tion ne lui a pas donné le temps de l'observer. Il a disparu aussitôt. Tout ce que dont elle se souvient, c'est qu'il était de haute taille, et portait une forte barbe noire.

— Le signalement est sommaire ! remarqua Raoul de Montfroid, d'un ton ironique. Les individus de haute taille et à barbe noire foisonnent dans la rue !

A ce moment, le maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi, et Mme de Moranges, au bras de M. de Tomberive, passa dans la salle à manger, suivie de ses invités.

Hubert quitta le salon le dernier... Depuis quelques instants, il était rêveur...

Il n'avait prêté qu'une attention distraite aux histoires de M. de Lauzanne, mais c'était avec surprise qu'il avait remarqué le regard de Mlle d'Esparville, obstinément fixé sur lui...

Or, le regard de cette jeune fille, qu'il rencontrait ce soir pour la première fois, lui avait paru exprimer une bizarre malveillance, une étrange hostilité.

III — Un crime !... Pourquoi ?...

A mesure que le repas se poursuivait, Hubert se demandait, avec une curiosité croissante, pour quel motif sa marraine avait mis tant d'insistance à le faire venir.

Tout d'abord, il s'était imaginé que la vieille dame avait conçu le projet de lui donner quelque jour, pour fiancée, Mlle d'Esparville, mais elle n'avait rien

ment à ne pas renouer ses anciennes relations.

Il vivait chez sa pupille, plutôt chaperon que tuteur laissant Mlle d'Esparville jouir d'une absolue liberté, et cela dans des conditions dans lesquelles nous aurons à revenir plus tard.

Le vicomte n'était pas riche, et vivait tant bien que mal dans son petit domaine du Saumurois, lorsque les convenances le contraignirent, étant le seul parent de la jeune fille, à accepter une tutelle plus honorifique que réelle, à la mort de la baronne d'Esparville, depuis longtemps impotente.

Il avait quitté le Verger, — c'était le nom de sa propriété du pays angevin, — et s'était installé à Paris, auprès de sa pupille, qui, probablement dans le but de rendre plus illusoire encore une surveillance que le digne vicomte était incapable d'exercer, l'avait mis à même, en employant des formes délicates, de donner libre cours à une passion jusqu'alors contenue par l'exiguïté des ressources dont il pouvait disposer.

M. de Tomberive collectionnait les tabatières.

Il en possédait déjà un nombre respectable, des grandes et des petites, de très laides et de très belles, des pauvres et des riches, il ne désespérait pas de réunir une des plus complètes collections de ce genre.

Ses recherches accaparaient la presque totalité de son temps, et comme Mlle d'Esparville, ayant des goûts forts rares pour son âge, détestait le monde

et ne se plaisait que dans la solitude, le vicomte n'avait point cherché à se répandre dans la société aristocratique parisienne.

Il avait fallu la rencontre de son ami de jadis, M. de Lauzanne, dans la boutique d'un antiquaire, pour renouer une relation rompue depuis vingt ans au moins, et c'était parce qu'il avait retrouvé l'ancien magistrat qu'il s'était vu dans la quasi obligation de faire une visite à Mme de Moranges, en souvenir du mari de celle-ci, son camarade de jeunesse, le compagnon de ses vingt ans, officier avec lui, et plus tard démissionnaire, toujours comme lui.

— Mon cher vicomte, avait dit la comtesse à plusieurs reprises, amenez-moi donc votre pupille. On la prétend charmante...

— Charmante, mais sauvage ! avait répondu le collectionneur de tabatières. Elle s'obstine à vivre seule... Elle a des idées biscornues... Elle n'en fait qu'à sa fantaisie...

— Bah ! répliqua Mme de Moranges, vous avez bien un brin d'autorité sur elle... N'êtes-vous pas son tuteur ?

— Si peu ! avoua ingénument le vieux gentilhomme. Dieu me pardonne, comtesse, mais je crois parfois que c'est moi qui suis en tutelle !

M. de Tomberive amena pourtant Mlle d'Esparville chez Mme de Moranges, et il fut impossible à la jeune fille de décliner la presque maternelle invitation à dîner de l'excellente femme.

Maintenant, pourquoi la comtesse avait-elle voulu avoir son filleul à sa table ce soir-là ?

Elle ignorait tout du caractère et des goûts de Mlle d'Esparville, et elle n'avait pas pu songer, sérieusement, à une future alliance entre Hubert et la pupille de M. de Tomberive.

En effet, il n'en était rien.

Mme de Moranges attendait d'autres amis qui, au dernier moment, furent obligés de s'excuser, de telle sorte qu'une entrevue sur laquelle la comtesse comptait, fut renvoyée, par la force des choses, à une date indéterminée.

— Ces Latour-Chanfrein, grommelait la vieille dame, me jouent un tour pendable... Mais il faudra bien qu'ils me donnent une réparation... Et je crois que leur Marie-Ange ne déplaît pas à Hubert... Il m'en a parlé trois ou quatre fois avec plaisir...

C'était exact...

Marie-Ange de Latour-Chanfrein était une enfant de dix-huit ans, pour laquelle Hubert de Nauville avait de la sympathie, mais qu'il ne désirait point épouser...

Du reste, le mariage ne l'attirait pas.

Ignorant la déception éprouvée par sa marraine, et croyant bien que Mlle d'Esparville n'était pas en cause, Hubert, nous le répétons, se creusait vainement la tête pour deviner les intentions de la comtesse.

Ceci ne l'empêchait pas d'examiner à la dérobée la pupille du vicomte de Tomberive, car sa curiosité était piquée par l'espèce de malveillance qu'il devinait en elle.

Son regard allait aussi à Raoul de Montfroid, qui, tout de suite, avait provoqué chez lui une impression déplaisante.

Cependant, avec sa taille élancée, ses allures distinguées, son front un peu pâle, ses yeux où s'allumait une flamme sombre, son nez à peine busqué, sa bouche bien faite, ce jeune homme était beau.

Mais cette beauté avait quelque chose de troublant, d'inquiétant ; à certaines minutes, à la flamme du regard se mêlait une lueur mauvaise, le sourire ressemblait parfois à un fugitif rictus, la voix ne sonnait pas toujours nette et pure, il y avait du félin dans le geste, — et tout ceci n'échappait pas à Hubert.

Il remarquait aussi que Raoul de Montfroid entourait de prévenances et de soins Mlle d'Esparville, assise près de lui; — soins et prévenances que la jeune fille paraissait ignorer, autant que les usages mondains pouvaient le lui permettre.

Quant aux autres convives, à commencer par M. de Tomberive, plongé dans une grande discussion avec M. de Lauzanne sur les tabatières et leur rôle social, Hubert ne leur accordait aucune attention particulière.

Au surplus, il lui fallut répondre aux questions de sa voisine, une amie de jeunesse de Mme de Moranges, qui l'interrogeait sur une fête de charité mondaine, dont on parlait énormément depuis quinze jours, et dans le comité d'organisation de laquelle figurait son nom.

Il expliquait qu'il n'était là que pour faire nombre, attendu qu'il ne se sentait aucune qualité d'organisateur.

— Et puis, ajouta-t-il, cette manière de faire du bien ne me plaît qu'à moitié. J'y trouve un peu trop de tapage et d'ostentation.

— J'aime à croire, monsieur, dit tout à coup Mlle d'Esparville, qui avait prêté l'oreille à la conversation, que c'est seulement la fête qui vous choque et non son but.

Hubert resta étourdi, et rougit comme aurait pu le faire un tout jeune homme.

L'hostilité du regard, il venait de la retrouver dans cette question, en dépit du sourire qui l'accompagnait.

En quoi avait-il pu déplaire à cette fille bizarre ?

A quoi attribuer cette antipathie, née dans une première rencontre, et que rien, de son côté, ne pouvait justifier ?...

C'était là un phénomène si étrange, qu'il en demeura troublé...

Néanmoins, ce fut avec calme et d'un ton gracieux qu'il répondit :

— La fête en elle-même ne me plaît guère... J'en conviens... Quant à son but, ne me faites pas l'injure de croire, mademoiselle, qu'il peut me choquer... J'honore la bienfaisance sous toutes ses formes... Même quand elle s'accompagne de valses et de polka...

— Vous conviendrez bien, riposta à son tour Raoul de Montfroid que tout le monde ne peut pas s'amuser à jouer le rôle fantastique de bienfaiteur anonyme, sauvant les gens de la famille et volant au secours des dames attaquées par des filous, à l'exemple de cet Homme des Brouillards dont M. de Lauzanne a daigné nous compter les exploits.

Hubert eut un geste vague et ne répondit pas.

Le ricanement dont Raoul de Montfroid avait fait suivre sa remarque, lui avait déplu, et, partout ailleurs il se serait fait un devoir de répliquer verbeusement à ce qui ressemblait fort à une impertinence.

En présence de Mme de Moranges, et chez elle, il préféra se taire...

Mais M. de Lauzanne intervint...

— Que dites-vous de l'Homme des Brouillards ? questionna-t-il, s'adressant à Raoul. J'espère que vous ne le considérez pas comme une ombre !

— Ce que vous en avez appris s'y oppose ! répondit M. de Montfroid. Reste à savoir si ce philanthrope, d'une espèce inconnue jusqu'ici, n'est pas un simple mystificateur, qui fait le bien pour préparer le mal... Cela s'est vu... Et je ne serais pas surpris, ajouta le jeune homme avec le ricanement désagréable dont il avait le secret, si ce fantaisiste venait à se rendre illustre par quelque beau crime...

— Vous poussez un peu loin l'amour du paradoxe ! observa, non sans aigreur, M. de Lauzanne.

Raoul allait répondre...

Il se tut, sur un signe de Mlle d'Esparville...

Et, à cette minute, le dîner étant terminé, Mme de Moranges se leva et, au bras de M. de Tomberive, reprit le chemin du salon.

De nouveau, Hubert de Nauville resta en arrière...

Il suivait des yeux Raoul de Montfroid...

Et, tout en le regardant, il murmurait :

— Un crime !... Pourquoi ?...

IV — Raoul menace et Hubert promet.

HUBERT, ne prenant aucune part à la conversation générale qui s'engagea, s'en fut s'asseoir à l'écart, afin de pouvoir examiner à loisir Mlle d'Esparville, sans être remarqué d'elle.

Il y avait chez cette jeune fille quelque chose d'imprécis, qui l'attirait et piquait sa curiosité.

Ce n'était ni sa beauté, ni sa grâce, si remarquables l'une et l'autre, mais un charme secret, un pouvoir indéterminé, qui agissait avec force sur l'esprit du jeune homme.

Peut-être, d'ailleurs, obéissait-il, simplement, à l'espèce d'impression que nous éprouvons devant une inimitié imprévue, dont nous voudrions découvrir la cause.

Quoi qu'il en soit, il ne quittait pas des yeux la pupille du vicomte de Tomberive, et il lui arriva, à trois ou quatre reprises, de suivre ses mouvements, ses gestes, et d'écouter sa voix avec un vague étonnement.

Il subissait les effets d'un phénomène que nous connaissons tous, que nous avons constaté au moins une fois dans notre vie.

A qui n'est-il pas arrivé, en effet, de rencontrer, dans la rue, au théâtre, à une table amie, au sein d'une fête, une personne, homme ou femme, qui n'est pas tout à fait une inconnue pour nous, et qui a dû se montrer aux yeux de notre âme, au cours d'un rêve, durant le sommeil de notre corps ?

C'était cela, à n'en pas douter, mais, de ce rêve, Hubert de Nauville n'avait pas gardé le souvenir.

Il s'efforçait en vain d'éveiller sa mémoire, quand M. de Lauzanne s'approcha de lui.

— Vous voici bien seul, lui dit l'ancien magistrat. Votre réputation de précoce misanthropie n'est donc pas usurpée ?

Hubert eut un sourire.

— Je n'aime pas beaucoup le monde, répondit-il, c'est exact. Mais je ne le fais pas par humeur noire. Je travaille beaucoup ; je lis et j'écris ; je prépare actuellement un ouvrage sur la misère et l'assistance sociale.

— Diable ! fit M. de Lauzanne. C'est bien grave pour votre âge, mon cher Hubert ! Mais lorsque je vois tant de jeunes gens gaspiller sottement leurs belles années et leur argent dans des plaisirs idiots et démoralisants, je ne puis que vous féliciter... Travailler pour les pauvres, c'est bien, et c'est beau... A propos, que pensez-vous de mon récit de ce soir ?

— Votre récit ?

— Oui !... Croyez-vous à l'Homme des Brouillards ?

Hubert réfléchit une seconde.

— Vous m'accorderez, répondit-il, que ce personnage a une allure des plus romanesques ?

— D'accord !... S'ensuit-il que son existence soit douteuse ?

— Assurément non. C'est un original. Voilà tout.

M. de Lauzanne prit un air mystérieux.

— Je n'ai pas tout dit ! glissa-t-il à l'oreille de M. de Nauville. Il y a quelque chose de plus curieux encore.

Hubert fixa sur l'ancien procureur général un regard interrogateur.

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Bagatelle au chocolat

2 tasses de lait
3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
2 c. à tb. de sucre
1 c. à thé de vanille
1 pincée de sel

Mettre dans une casserole l'amidon de maïs et le sucre. Délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, aromatiser avec la vanille. D'autre part, couper en tranches minces ou émietter des restes de gâteau ou de biscuits. Mettre au fond d'un plat un rang de gâteau. Couvrir de blanc-manger, puis continuer ainsi jusqu'à épuisement du gâteau et du blanc-manger. On peut au goût mettre entre chaque rang de la gelée ou une confiture épaisse. Laisser prendre le tout bien ferme et servir très froid avec une sauce au chocolat.

Sauce au chocolat

Mettre dans une casserole 4 c. à tb. de cacao, 1 tasse de sucre, $\frac{1}{8}$ de c. à thé de crème de tartre, 1 tasse de lait, 1 c. à tb. de beurre. Laisser cuire le tout à consistance de crème. 6 services.

Croquettes au fromage

3 c. à tb. de beurre
4 c. à tb. de farine
 $\frac{2}{3}$ de tasse de lait
2 jaunes d'oeufs
1 tasse de fromage râpé

Sel, poivre et 1 pincée de cayenne (poivre rouge)

Mettre dans une casserole le beurre, la farine et le lait. Délayer et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Retirer du feu, y incorporer 2 jaunes d'oeufs légèrement battus puis 1 tasse de fromage coupé en petits dés. Assaisonner de sel, poivre et quelques grains de cayenne. Verser la préparation à l'épaisseur d'un demi-pouce dans une lèchefrite beurrée et laisser refroidir. Tailler en carrés. D'autre part, battre légèrement les 2 blancs d'oeufs avec 1 c. à tb. d'eau froide, passer les croquettes dans les blancs d'oeufs puis ensuite dans la chapelure fine et faire frire dans de la graisse bien chaude. Servir aussitôt car toutes les préparations au fromage doivent être servies brûlantes.

Jambon rôti au four

Avoir un beau jambon de 10 à 12 livres. Le placer sur un gril dans une lèchefrite la couenne en haut et faire cuire au four de 325° F. $\frac{1}{2}$ heure par livre. Quand la couenne s'enlève facilement, retirer du four, enlever toute la couenne, carreler la surface de gras avec un couteau et saupoudrer d'un mélange fait avec $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre, 1 c. à tb. de farine et 1 c. à thé de moutarde. Remettre au four pour faire dorer à 400° F. et servir chaud avec une purée de pommes de terre et des tranches de pommes frites dans la graisse de jambon.

Gratin à l'alsacienne

6 oeufs cuits durs
6 pommes de terre cuites
6 saucisses « Francfort »
4 c. à tb. de shortening
5 c. à tb. de farine
3 tasses de lait
1 c. à tb. d'oignon râpé
Sel et poivre
Chapelure beurrée

Mettre dans un plat à gratin beurré les oeufs taillés en rouelles, pommes de terre tranchées et les saucisses également coupées en tranches. D'autre part, préparer une sauce blanche avec le shortening, la farine et le lait, cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner de sel, poivre et jus d'oignon. Verser sur la première préparation. Couvrir de chapelure beurrée et faire gratiner à four chaud 400° F. $\frac{1}{2}$ heure.

Chapelure beurrée

2 c. à tb. de beurre fondu
 $\frac{1}{2}$ tasse de chapelure fine
Bien mélanger le tout et en couvrir le plat.

Gâteau meringue

$\frac{1}{4}$ de tasse de beurre ou shortening
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
1 tasse de farine
2 c. à thé de poudre à pâte
4 c. à tb. de lait
4 jaunes d'oeufs
 $\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel
1 c. à thé de vanille

Défaire le beurre en crème jusqu'à ce qu'il soit léger. Ajouter le sucre graduellement. Battre les jaunes d'oeufs jusqu'à ce qu'ils fassent le ruban. Ajouter au premier mélange. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Incorporer aux oeufs et au beurre alternant avec le lait. Aromatiser. Mettre dans un plat en pyrex rectangulaire ou encore dans un moule à gâteau carré bien beurré et légèrement fariné. Etendre la pâte pour qu'elle soit lisse et mettre sur le dessus les 4 blancs d'oeufs battus avec $\frac{1}{4}$ de c. à thé de crème de tartre et $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre. Cuire à 350° F. $\frac{3}{4}$ d'heure environ. Ce gâteau se sert taillé en carrés dans la lèchefrite même où il a cuit, il ne se démoule pas.

— J'en sais long! ajouta M. de Lauzanne.

— Vraiment! Quoi donc? Avez-vous découvert l'identité de l'individu?

M. de Lauzanne secoua la tête.

— Non! fit-il. Mon ami, le préfet de police, est là-dessus aussi ignorant que vous et moi... Mais cet Homme des Brouillards semble posséder le don d'ubiquité.

Hubert se mit à rire.

— Vous ne voulez pas affirmer, demanda-t-il, qu'il a le pouvoir de se montrer en deux endroits à la fois?

M. de Lauzanne hésita...

Evidemment, il avait peur de provoquer une raillerie de la part du jeune homme...

Mais, enfin, il se décida...

— Eh bien, mon cher ami, reprit-il, le préfet m'a assuré qu'il y a trois jours exactement, et à l'heure où Mme Noirville était secourue, au coin de la rue Tronchet, par ce mystérieux personnage, un rôdeur assez dangereux, qui cherchait querelle à une jeune femme rentrant tard de son travail, était corrigé d'importance par un passant qui lui dit en le quittant: « Tu te souviendras de l'Homme des Brouillards! »

Hubert eut une exclamation de surprise.

— Vous êtes sûr de cela! fit-il.

— Très sûr... L'affaire se passait dans une petite rue dont le nom m'échappe... Je sais seulement qu'elle débouche dans le faubourg du Temple... C'est le rôdeur lui-même qui, encore tout étourdi de la correction qu'il venait de recevoir, a tout raconté aux agents de police accourus à lui...

— Voilà qui est étrange! murmura Hubert, qui paraissait stupéfait.

— J'en conviens... Mais c'est exact... Et il faut croire que cet Homme des Brouillards a la poigne solide, car il s'attaquait à forte partie... Les gardiens de la paix connaissent et redoutent ce Fifi l'Anguille...

Hubert de Nauville tressaillit.

— Vous dites? questionna-t-il avec vivacité.

— Fifi l'Anguille... C'est ainsi que le drôle est connu... En avez-vous donc entendu parler?

Le jeune homme hésita...

Il lui répugnait de mentir...

D'autre part, il ne voulait pas raconter son ancienne aventure, connue uniquement de son secrétaire Urbain Liégeois, et du valet de chambre Isidore...

Il eut recours à un moyen détourné...

— Jamais, avant vous, on ne m'avait parlé de ce mauvais garçon... Mais vous conviendrez qu'on peut être étonné d'un pareil nom! Permettez-moi une question?... Est-on bien certain que l'homme de la rue Tronchet soit le même que celui du faubourg du Temple?

— Dans tous les cas, répondit M. de Lauzanne, c'était la même allure, la même vigueur, la même taille...

— C'est bizarre... Et cette deuxième histoire est encore plus étonnante que la première.

L'ancien procureur général allait sans doute échafauder quelques suppositions, mais il en fut empêché par un geste de la comtesse de Moranges, qui l'appela auprès d'elle.

Demeuré seul, Hubert de Nauville répéta, très bas:

— Oui! c'est bizarre!... Plus encore que ne le croit cet excellent Lauzanne... Il faudra que ce mystère soit approfondi...

Il se leva...

Par deux grandes et larges portes vitrées, le salon de l'hôtel de Moranges s'ouvrait sur un de ces jardins de Paris que les gens du dehors ne sauraient soupçonner.

Celui-ci était charmant, ombreux, discret et si heureusement aménagé qu'on pouvait le croire plus grand du double...

Sans être remarqué, Hubert franchit l'une des portes et s'enfonça sous les arbres d'une allée circulaire.

Il éprouvait le besoin de s'isoler.

Au milieu de cette allée, il y avait un banc, et, derrière ce banc, un petit pavillon.

Hubert prit place sur le banc et s'absorba dans une méditation d'où il fut tiré l'instant d'après par le bruit des pas de deux personnes qui s'approchaient en parlant à voix basse.

Le jeune homme, cédant à un mouvement irréfléchi, se leva et pénétra dans le pavillon...

La nuit était belle, mais assez sombre, néanmoins, pour qu'on ne pût s'apercevoir de la présence de quelqu'un dans cet asile rustique.

Les promeneurs s'avançaient...

Hubert distinguait la voix d'un homme et celle d'une femme, et un secret instinct l'avertit que ces deux voix étaient celles de Mlle d'Esparville et de son cousin, Raoul de Montfroid.

Il pensa que ces jeunes gens ne feraient que passer, ce qui lui permettrait de quitter le pavillon et de retourner au salon...

Or, voici que Mlle d'Esparville dit soudain:

— Asseyons-nous ici... Nous pourrions y causer sans avoir à craindre d'être entendus... Et, du reste, notre conversation sera brève...

Hubert fut sur le point de sortir de sa cachette...

Il lui répugnait de jouer le rôle d'écouteur...

Mais une force singulière le cloua à sa place...

On eût pu croire qu'une invisible main, s'abattant sur son épaule, l'avait immobilisé malgré lui...

Mlle d'Esparville parla la première.

— Vous voulez avoir mon dernier mot? dit-elle.

— Vous conviendrez, Marie-Louise, répondit M. de Montfroid, que je l'attends depuis assez longtemps!

— C'est juste!... Mais comment n'avez-vous pas compris qu'il était inutile de me le demander?

— C'est donc un refus?

La jeune fille se tut un instant.

Mais, avec cet air énergique dont

nous avons parlé, elle ne devait pas être fille à hésiter plus qu'il ne convenait dans une pareille situation.

— Pas absolument! reprit-elle.

— Alors, je puis encore espérer?

— Je n'ai rien dit de pareil!... Un refus serait personnel... Or, ma résolution ne vous vise pas... Elle n'a rien de blessant pour vous... Je suis résolue à ne pas me marier.

— Pourquoi?

— Pourquoi?... Parce que le mariage ne m'attire pas... Parce qu'il me plaît de conserver ma liberté, de vivre à ma guise... Il n'y a pas d'autre raison...

— C'est un prétexte! fit Raoul de Montfroid, d'une voix où perçait un sentiment de colère.

— Ce n'est pas un prétexte! répliqua Marie-Louise d'Esparville. C'est une raison. Si ma détermination a une cause secrète, j'entends la garder pour moi, mais veuillez considérer que mon indépendance me permet de dédaigner des subterfuges qui, du reste, ne sont pas dans mon caractère.

— Ainsi, dit Raoul, vous entendez fouler aux pieds des engagements...

— Oh! pardon! interrompit la jeune fille avec une extrême vivacité. Je sais ce que vous voulez dire. Vous faites allusion aux projets et aux promesses échangées autrefois entre nos deux familles. Mais n'avez-vous donc pas remarqué mon silence, aussi souvent que vous avez essayé de me rappeler ces rêves de vos parents et des miens? Et pensez-vous que si ma mère était encore de ce monde elle ne s'inquiéterait pas, avant tout, de connaître mes sentiments et mes goûts?

— Mais vous savez bien que je vous aime, Marie-Louise! s'écria M. de Montfroid, en essayant de donner à ses paroles une chaleur passionnée.

— Je ne le crois pas! répondit froidement Mlle d'Esparville.

Il resta muet, interdit, confondu...

Mais, chez lui, la réaction devait être prompte...

— Vous m'offensez, Marie-Louise! gronda-t-il. Du moment que vous niez mon amour, c'est que vous me prêchez des sentiments bas et vils, d'odieus calculs, le désir de m'emparer de votre fortune...

Il attendit une protestation...

Elle ne vint pas.

— Vous n'osez pas dire le contraire! continua-t-il d'une voix âpre et mauvaise. Mais parlez donc! Parlez! Ayez le courage d'être franche! Cessez de recourir à des explications hypocrites...

— Assez! fit Marie-Louise d'Esparville, en se levant. N'allez-vous pas m'insulter, maintenant?... Je vous affirme de nouveau que je ne veux pas me marier... Vous avez voulu une réponse nette, précise, définitive... Vous l'avez... N'insistez pas... Demain comme aujourd'hui, dans dix ans comme demain, ma décision serait la même...

Elle voulut s'éloigner...

De sa cachette, Hubert de Nauville put voir Raoul de Montfroid se lever à son tour et saisir Marie-Louise par le bras, en disant sourdement:

— Prenez garde!

— Prenez garde! riposta dédaigneusement la jeune fille. A quoi, je vous prie! Que puis-je avoir à craindre de vous? Et qu'elle est cette folie qui vous monte à la tête?... Oser me menacer!... Moi!...

Tout le sang fier et généreux qui coulait dans les veines de cette enfant droite et franche dut bouillonner avec fureur à l'idée d'une telle menace.

— Ce seul mot, continua-t-elle en se dégageant, aurait creusé entre nous un infranchissable fossé, si ce fossé n'avait pas déjà existé. Non! je ne veux pas me marier!...

— Pourquoi?...

— Parce que je ne voudrais pas donner la garde de mon honneur et de mon foyer à un dissipateur, à un

joueur, à un débauché... Et parce que vous êtes tout cela..., ce qui peut vous conduire à être pis encore!

— On vous a menti! protesta Raoul.

— On ne m'a point menti... Je sais tout ce que je veux savoir... Et je ne m'en rapporte à personne du soin d'expliquer ma conscience... Adieu!... J'espère que vous ne vous rencontrerez désormais sur mon chemin qu'autant que les convenances du monde l'exigent absolument.

Sans laisser à M. de Montfroid le temps de lui répondre, Marie-Louise d'Esparville s'éloigna d'un pas rapide et disparut au détour de l'allée.

Raoul resta une minute immobile...

Puis, tout à coup, tendant le poing dans la nuit, il menaça avec rage, presque féroce:

— Toi, tu me paieras cela!... Et plus cher que tu ne peux le croire!...

A son tour, mais avec lenteur, il revint vers l'hôtel...

Quant à Hubert de Nauville, spectateur insoupçonné de cette scène aussi rapide que violente, il attendit quelques instants pour quitter le petit pavillon où il s'était réfugié.

Après quoi, il regagna le salon.

Tout de suite, il aperçut Mlle d'Esparville, causant et riant avec Mme de Moranges, avec autant de calme et d'enjouement que s'il ne s'était rien passé.

— Cette créature est forte! murmura-t-il. Mais ce n'est qu'une jeune fille, et dans un duel avec un adversaire indigne, malgré sa noblesse, son courage, sa fière loyauté, elle pourrait être vaincue... Eh bien, je serai là pour la défendre. Elle semble me haïr.

V — Satanos.

RAOUL de Montfroid, en quittant l'hôtel de Moranges, avait l'enfer dans le cœur.

Il eût été impossible de soupçonner la violence de l'orage qui grondait au fond de lui-même, lorsqu'il prit congé de la comtesse, prétextant un rendez-vous à son cercle afin de se dispenser d'attendre le vicomte de Tomberive.

Il souriait...

Mais il aurait mordu volontiers...

Tandis qu'il cheminait sans hâte, dédaignant les appels des cochers, sa physionomie bouleversée révélait la haine, l'âpre désir de la vengeance, — de cette vengeance dont il avait menacé Marie-Louise d'Esparville, sans se douter que son geste avait eu un témoin, que ses paroles avaient été entendues.

On aurait pu distinguer également dans ses traits l'expression d'une terrible inquiétude, d'une épouvantable angoisse...

C'est qu'en refusant de devenir sa femme, Mlle d'Esparville le précipitait dans le profond abîme qu'il côtoyait depuis longtemps, et où, maintenant, il allait rouler pour toujours.

Marie-Louise n'avait dit que la vérité...

Raoul de Montfroid était un dissipateur, un joueur, un débauché, et, sans jamais éprouver les plus légers remords, il avait donné libre cours à tous les mauvais instincts renfermés dans son âme.

Aux approches de la trentième année, ayant dissipé la fortune qui lui avait été laissée par ses parents, il était ruiné.

Seul un riche mariage pouvait le sauver, le remettre à flots, lui permettre de poursuivre sa vile existence.

Pour ce mariage, il pensait avoir le droit de compter sur Marie-Louise d'Esparville, sa cousine, étant donné, ainsi que nous l'avons appris au cours de la scène du jardin, que ce projet d'union avait été formé par ses parents et ceux de la jeune fille.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

CANADA
1 an \$3.50
6 mois 2.00

ETATS-UNIS
1 an \$5.00
6 mois 2.50

Comme on peut le croire, Raoul, qui possédait, avec les meilleurs usages mondains, des avantages personnels indiscutables, de l'esprit, de la distinction, l'art délicat de la politesse au sens le plus élevé du mot, la science de parler aux femmes, et celle, plus difficile encore, d'exprimer des sentiments fictifs, la tendresse, l'affection, l'amour, n'avait rien négligé pour conquérir Marie-Louise...

Il n'y avait pas réussi...

Celle-ci n'avait point été sa dupe, elle avait su lire dans son jeu, et quand, blessée par un propos impertinent, elle s'était décidée à parler net, il ne lui avait fallu que quelques mots cinglants pour démasquer le fourbe et lui apprendre qu'elle le connaissait bien.

Mais il cherchait en vain un nom dans sa mémoire...

Aucun de ses compagnons habituels n'approchait Mlle d'Esparville. Celui qui l'avait dénoncé n'appartenait donc pas à son entourage coutumier.

Qu'importait, d'ailleurs ?

Alors même qu'il parviendrait à découvrir celui ou celle qui avait fait de lui un portrait aussi fâcheux que réel, cela ne lui donnerait ni la main, ni l'argent de sa brune cousine, et ne l'empêcherait pas d'être réduit aux expédients, qui conduisent souvent à des actes caractérisés et punis par la loi.

Cette certitude augmentait sa rage, rendait plus vif son désir de représailles, et lui faisait répéter sans cesse :

— Oui ! oui ! je lui ferai payer cela !... Et plus cher qu'elle ne peut le soupçonner !

Il marcha longtemps. Le ciel était beau, le pavé sec, et l'air frais de la nuit calmait la fièvre de son cerveau.

Au moment où il parvint à son cercle, situé rue de Rivoli, à cent mètres de la rue Saint-Florentin, il avait recouvert son sang-froid et la pleine possession de ses idées.

A cet instant, et alors qu'il gravissait l'escalier conduisant au premier étage, où étaient situés les salons du cercle, il eut un geste machinal et, à travers l'étoffe de son habit, il tâta son portefeuille...

Ceci le fit sourire d'une manière bizarre...

Dans ce portefeuille, il y avait quinze cents francs...

Et c'était tout ce qui lui restait...

Après ces quinze cents francs, il n'y aurait plus que la dette criarde, l'emprunt, — et aussi la chance au jeu, la chance qu'on pouvait aider, au besoin, jusqu'au jour du scandale qui arrive toujours.

Il y avait autre chose encore...

Mais Raoul n'y songeait point sans frémir !

Raoul avait des relations, des amis, et il ne lui était pas impossible, en raison de son nom, de son éducation, de son intelligence, d'obtenir très vite une fonction bien rétribuée...

Mais c'était se condamner au travail...

C'était accepter l'accomplissement d'un devoir...

Et Raoul, qui méprisait le devoir, qui avait horreur du travail, n'étant pas homme à tenter, par ce grand effort, de rentrer dans la bonne voie, — celle au bout de laquelle il aurait trouvé le respect de soi-même et l'estime d'autrui.

Enfin, il était joueur.

Pourquoi ne pas tenter la chance ?

Il ne redescendit donc pas, et, un quart d'heure plus tard, il était engagé dans une partie de cartes et commençait à gagner.

La veine ne lui fit pas défaut.

Lorsqu'il se leva, à deux heures du matin, il avait dix mille francs en poche, et son adversaire lui en devait deux mille.

Cette aubaine lui parut de bon au-

gure ; aussi bien que, n'ayant pas oublié ce qui s'était passé entre sa cousine et lui dans le jardin de l'hôtel de Moranges, il était d'humeur gaie quand il regagna son coquet entresol de la rue Tronchet.

Il aurait pu sonner, sachant que son domestique l'attendait, mais il préféra se servir de sa clef, et il s'en fut droit à sa chambre à coucher, éclairée par un globe électrique voilé d'une gaze légère, qui tamisait la lumière et lui donnait de la douceur.

Près du lit, installé dans un large fauteuil, un homme dormait d'un sommeil profond...

Raoul tendit la main pour l'éveiller en lui frappant sur l'épaule...

Mais il n'acheva pas le geste et contempla le dormeur.

De taille moyenne, solidement bâti, très brun, avec des sourcils noirs, le nez droit, la bouche petite et gouailleuse, le menton volontaire, ce domestique n'avait rien de banal, ni de commun...

Ses traits exprimaient la ténacité, la volonté, — mais une volonté sans douceur, âpre, furieuse, indomptable, celle qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les gens destinés à servir les autres.

Ce valet ne devait avoir de son métier que l'habit...

L'ayant regardé longuement, Raoul de Montfroid se décida enfin à l'éveiller.

*** ANECDOTES ET PENSEES

Quant à moi je ne vois pas dans la religion le mystère de l'incarnation, mais le mystère de l'ordre social ; elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche ne soit massacré par le pauvre.

NAPOLÉON I^{er}.

Un pape est libre, un moine est libre, les rois, les cardinaux sont libres ; ne nous étonnons donc pas que des rois, des cardinaux, des moines et des papes aient fait du mal.

Des vertus rendent meilleurs ceux qui les voient et qui ne les ont pas, comme elles rendent constamment heureux ceux qui les ont.

Il y a des choses dont on ne peut bien parler que par écrit, qu'on ne peut bien savoir que lorsqu'on songe à les écrire, et qu'on ne peut cependant songer à écrire que lorsqu'on les sait par avance.

L'autre ouvrit les yeux, les fixa sur son maître, s'assura de l'heure à une mignonne pendule placée dans un angle de la chambre, sur une console, et dit, d'un ton familier :

— J'avais bien raison de penser que tu ne rentreras pas avant trois heures du matin !

Raoul ne parut pas surpris de ce langage, si étrange dans la bouche d'un valet de chambre s'adressant à son maître.

— Je me suis arrêté au cercle ! expliqua-t-il.

— Et tu as joué ?

— J'ai joué.

— Et perdu, évidemment !

Sans répondre, Raoul prit son portefeuille, l'ouvrit et en tira une liasse de billets de banque, qu'il montra à ce singulier domestique qui le tutoyait.

— Ah ! ah ! fit ce dernier. Tu as eu de la chance ! Il est vrai qu'une fois n'est pas coutume !...

— C'est juste ! dit Raoul. Mais cette chance si peu habituelle prouve que le proverbe n'est pas menteur... Heureux au jeu, malheureux en amour.

Le valet de chambre, qui jusqu'alors était resté allongé, se redressa et questionna :

— Tu ne veux pas dire que la petite refuse ?

Le domestique eut un sifflement bizarre, qui devait remplacer chez lui quelque exclamation plus ou moins énergique.

— Oui ! répéta Raoul, c'est une af-

faire manquée... Je connais le caractère de cette maudite fille... Il ne faut pas espérer qu'elle revienne sur sa décision.

— Par le diable, mon patron, c'est une sottise histoire ! s'écria le valet. Nous voici dans de beaux draps ! Où en sommes-nous ?

— Il ne restait que quinze cents francs, expliqua Raoul, et j'en rapporte dix mille...

— Soit onze mille cinq cents...

— Et l'on m'en doit deux mille.

— Parbleu ! dit le valet, si tu voulais cesser de jouer, de souper, de t'amuser, pourrais-tu nous retourner, grâce à ces treize mille francs... Il n'y a pas qu'une fille à marier, en ce monde...

— Quoi ?

— On ne sait pas... Avoir la corde au cou, ce n'est pas encore être pendu.

Raoul de Montfroid hocha la tête.

— C'est en être bien proche ! murmura-t-il.

— Allons ! allons ! déclara le domestique, en sautant sur ses pieds, et en commençant à aider son maître à se dévêtir, tu sais bien qu'il ne faut pas jeter le manche après la cognée... Tant qu'il y a de la vie, disait ma vieille mère, il y a de l'espoir... Je vais rêver à nos affaires, et je découvrirai le moyen de les arranger... Ce n'est pas pour rien que les gens, là-bas, au village, m'appelaient Satanas... Je n'ai pas volé mon nom !

la poire pour la soif... Nous saurons avant peu s'il convient de la cueillir... En attendant, je vais me creuser la cervelle à ton profit... Tu veux être riche... C'est une promesse... Et tu sais que je tiens mes promesses !

Les deux hommes cessèrent de parler...

Chez Raoul, il y avait eu jusqu'alors un violent énervement, causé en premier lieu par la scène du jardin de l'hôtel de Moranges puis par les émotions du jeu, — mais cet énervement s'atténuait et laissait place à la fatigue.

Bientôt, le jeune homme fut couché, et son valet de chambre lui dit, tout en prenant soin de le border dans son lit avec une sollicitude curieuse :

— Bonsoir, Raoul !... Fais de beaux rêves !

Et Raoul répondit en souriant :

— Je vais essayer ! Bonsoir, Satanas !

VI — Un infâme projet.

PAR le diable, mon patron ! s'était écrié l'étrange valet de chambre, qui s'appelait Satanas et tutoyait son maître.

En réalité, Satanas n'avait rien de diabolique et, quand Raoul de Montfroid recevait des amis, le domestique le plus respectueux et le mieux stylé ne se serait pas mieux tenu.

D'où venait donc, lorsque ces deux hommes étaient seuls, la familiarité déconcertante qui s'établissait entre eux ?

C'est ce que nous allons expliquer.

Satanas se nommait Dominique Le-bault, et sa mère, étant une forte et saine personne, avait été choisie, au moment de sa naissance, pour nourrice de Raoul qui, en venant au monde, avait coûté la vie à Mme de Montfroid.

Ainsi Dominique était le frère de lait de son maître.

Dans leur vieille province périgourdine, les deux enfants avaient grandi librement, au milieu des champs, courant les bois, escaladant de bonne heure les rochers, maraudant, grappillant, redoutés des paysans dès leur plus jeune âge...

Ils étaient aussi malfaisants l'un que l'autre, et comme M. de Montfroid, peu soucieux de ses devoirs, et n'ayant pas voulu confier son fils, pour des motifs que nous ignorons, à ses amis d'Esparville, attendit longtemps avant de retirer Raoul des mains de sa nourrice ; cette camaraderie de la petite enfance se fortifia, devint de l'amitié, et, entre ces deux êtres, violents et passionnés, incapables de résister à leurs instincts, un lien se créa, qui devait braver les années.

Certaines créatures s'attachent parce qu'elles ont les mêmes qualités et les mêmes vertus...

Raoul et Dominique s'aimèrent parce qu'ils possédaient les mêmes défauts et les mêmes vices...

Cette affection réciproque se doublait, chez le fils de la paysanne, d'un dévouement irraisonné, capable de lui faire affronter les pires dangers pour la défense de son frère de lait...

Mais en même temps, chose curieuse, Dominique exerçait une influence directrice sur l'esprit et les résolutions de Raoul qui, presque toujours, écoutait et suivait ses conseils.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails antérieurs de l'existence de ces deux hommes, séparés par une distance sociale si considérable, et nous nous contenterons de dire qu'ils ne cessèrent jamais de se voir et que le jour où Raoul, à la mort de son père, put disposer de sa fortune et vivre à sa guise, il tint la promesse faite à Dominique, qui haïssait le labeur des champs, de le prendre près de lui en qualité de valet de chambre.

Ce fut, en quelque sorte, l'alliance renouvelée de don Juan et de son valet Leporello...

Avec cette différence, toutefois, que don Juan demeurerait toujours le maître de Leporello, tandis que Raoul de Montfroid n'agissait qu'après avoir pris l'opinion de Satan.

Pourquoi ce surnom de Satan ?

Tout simplement parce qu'une vieille femme du village natal de Dominique, victime des méchancetés de ce dernier, lui avait jeté un soir ce nom à la tête, s'imaginant le couvrir de confusion.

Grave erreur ! Le mauvais drôle se fit gloire d'avoir été nommé ainsi, et s'arrangea de manière à faire honneur au parrainage imprévu qu'il venait de recevoir.

Satanas il avait été baptisé...

Satanas il resta !

Et, vraiment, avec ses cheveux et ses yeux noirs, son regard de feu, la malice de ses traits, son sourire sarcastique, le ton railleur qu'il aimait à employer, il était digne de porter un semblable nom, sous lequel on s'habitua à le désigner.

Nous avons vu, dans le précédent chapitre, que Raoul le lui donnait volontiers.

De même, nous avons appris que la situation du jeune homme, à l'heure où nous avons fait sa connaissance, était des plus fâcheuses.

Raoul avait dissipé son avoir...

Et, de plus, il était formidablement endetté...

De cette position critique, il s'était bien des fois entretenu avec Satan, lequel, en véritable valet de comédie ou de roman, possédait des ressources ingénieuses et avait mille tours dans son sac.

Malheureusement, le régime des expédients, des emprunts et des escroqueries déguisées ne peut pas durer toujours, et il avait fallu envisager la nécessité d'en finir.

C'était alors que Raoul s'était décidé à brusquer les choses, du côté de Mlle d'Esperville, s'autorisant de projets lointains qui, ainsi qu'elle le lui avait fait observer, ne pouvaient engager la jeune fille.

Auparavant, il avait eu l'adresse de se lier d'amitié avec le vicomte de Tomberive, supposant que si faible que fût son autorité sur Marie-Louise, il pourrait lui être utile, en faisant son éloge devant sa pupille.

Ce calcul se trouva déjoué par la ferme volonté de celle-ci qui, nous ne l'ignorons pas, avait manifesté son intention de ne point se marier.

Animée d'autres dispositions, elle n'aurait pas accepté davantage de devenir Mme de Montfroid, attendu qu'elle était fixée sur la valeur morale de l'homme qui prétendait l'aimer et dont elle discernait très bien les visées intéressées.

Donc, la première combinaison de Raoul était par terre, renversée d'un souffle par Marie-Louise, comme aurait pu l'être un simple château de cartes.

Restait le mystérieux projet dont il avait dit un mot à son valet de chambre...

L'affaire du vieux.

Quelle était cette affaire ?

C'est ce que nous saurons plus tard, nous bornant à rappeler qu'à en juger par les propos échangés entre Raoul et Satan elle ne devait pas être honnête et offrait de graves périls.

Maintenant que nos lecteurs sont fixés sur le caractère de nos personnages, reprenons, pour ne plus l'interrompre, le cours de notre récit.

Ayant fait ses adieux à son maître, Satan se retira dans la petite chambre qu'il occupait à l'autre extrémité de l'appartement, et qu'une sonnette électrique reliait à celle de Raoul.

Il était tard, mais Satan avait dormi, et, d'ailleurs, il ne se livrait pas aisément au sommeil lorsqu'il était préoccupé.

Allumant une cigarette, il se jeta tout habillé sur son lit, et se mit à réfléchir, tout en fumant.

Sans doute ne trouvait-il pas ce qu'il cherchait, car, sa cigarette achevée, il en alluma une deuxième, puis une troisième et une quatrième...

Ce ne fut qu'en terminant celle-ci qu'il s'écria, ayant aux lèvres ce sourire bizarre qui, dans une certaine mesure, justifiait son diabolique surnom :

— Parbleu !... C'est tout ce qu'il y a de plus simple !... Il n'est pas besoin d'épouser la fille pour avoir l'argent !

Sur cette phrase énigmatique, Satan, sans prendre la peine de se dévêtir, éteignit la lampe électrique qui l'éclairait, et s'endormit paisiblement, comme aurait pu le faire le propriétaire de la plus pure des consciences.

Le lendemain, tandis qu'il déjeunait, Raoul, qui avait remarqué un air de satisfaction sur le visage de son domestique, lui demanda :

— Qu'as-tu donc ?... Tu parais bien content !... Il n'y a pourtant pas de quoi !

Satan eut un rire silencieux, puis il répondit :

— Je ne suis pas encore content... Mais je suis certain que je le serai bientôt !

— Tu crois avoir trouvé un remède à mon mal ?

— Je ne le crois pas... J'en suis sûr... Tout à l'heure, tu vas écrire à Mlle d'Esperville...

Raoul sursauta.

— Moi ! fit-il. Lui écrire ! Après ce qui s'est passé entre nous hier ! Tu es fou, ma parole d'honneur !

— Non !... Je ne suis pas fou !... Et je ne crois pas être à la veille de le devenir... Tu vas écrire à Mlle d'Esperville... Tu lui diras que tu as songé toute la nuit à la scène du jardin et que tu es désolé d'avoir cédé à un mouvement de colère... D'autant plus désolé que tu as pour elle, bien qu'elle ne veuille pas le croire, des sentiments de profonde affection. Mais, ces sentiments, tu te garderas désormais de les lui exprimer... Tu entends t'incliner devant sa volonté... Tu tiens uniquement à l'excuser, à la prier d'oublier des paroles qui étaient sur tes lèvres, mais qui n'avaient point d'écho en toi-même... Enfin, tu ajouteras que si tu as

pu commettre des légèretés de jeune homme, tu n'as pas commis de faute grave, et que ton plus vif chagrin, après celui de ne pas avoir su lui plaire, est de penser qu'elle a de toi une opinion si faussée... Tu as compris ?

Raoul secoua la tête

— J'ai entendu, répondit-il, mais je n'ai pas compris.

Satan haussa les épaules.

— C'est pourtant clair ! dit-il. Après une pareille lettre, même si elle n'y répond pas, ta cousine cessera de te regarder comme un ennemi, elle oubliera ton attitude, elle n'aura plus pour toi que de l'indifférence...

— A quoi cela m'avancera-t-il ?

— A ne plus être haï.

— Bah ! riposta Raoul, que m'importe la haine de cette fille ?

— Il faut tout de dire, soupira Satan. Tu sais, cependant, qu'on ne prend pas des précautions contre les gens dont on ne se croit pas détesté !

— Des précautions ?

— Sans doute !... Mlle d'Esperville pourrait avoir l'idée de faire un testament...

Raoul éclata de rire.

— Tu perds la tête ! s'écria-t-il. Un testament ! A son âge ! Quand elle a la vie devant elle !

Jusqu'alors, le valet de chambre était demeuré debout près de son maître, mais, à cet instant, il prit une chaise, sur laquelle il se mit à califourchon. Puis, ayant fixé sur Raoul un regard bizarre, il dit, d'une voix au son métallique :

— On s'en va à tout âge !... Et comme Mlle d'Esperville n'a qu'un proche parent au monde, un parent qui s'appelle Raoul de Montfroid, si elle succombait demain sa fortune reviendrait à son unique parent... Tu vois donc qu'il est indispensable qu'elle ne haisse point ce parent et qu'elle ne s'avise pas, malgré sa jeunesse et son excellente santé, de rédiger un testament qui priverait son cousin du légitime avantage qu'il est en droit d'attendre de son décès.

Raoul de Montfroid était profondément corrompu...

L'honneur, la vertu, la morale, étaient pour lui des mots dépourvus de sens...

Nous apprendrons même avant long-

LE VOL DES PLANS Z

[Suite de la page 17]

était à peu près totale, j'ai joué le grand jeu, j'ai démasqué mes batteries, ce matin, en annonçant, avec une maladresse voulue, « que je savais quelque chose ». Notre ennemie s'énervait, d'autant qu'elle devait sans doute agir dans un certain délai et qu'on avait dû lui reprocher le coup manqué de l'effraction du coffre, en l'accusant d'avoir donné des renseignements incomplets, d'avoir envoyé un voleur contre un coffre inviolable, de n'avoir pas détourné, à ce moment, l'attention de Berveril, etc...

Il considéra la jeune fille qui, immobile, l'oeil fixe, semblait à mille lieues.

— Quelle comédienne ! Et quel cran !... Mais pas l'ombre de coeur, pour avoir joué ainsi. Aujourd'hui, elle était plus nerveuse que jamais. Sa blessure l'inquiétait, pouvant la trahir. Et les ordres sont les ordres, dans son métier. Elle devait agir, et vite. Et seule ! Le sous-marin, qui doit croiser au large, et que nous ne verrons jamais, repartira sans elle et sans les plans Z, dont le vol n'aura jamais lieu. C'est manqué. L'avion-sous-marin restera en France. Elle s'est pourtant donné du mal. Il a fallu penser à tout, même à s'envelopper d'un élé-

gant peignoir, pour le bain de minuit, même à le rejeter rapidement et à plonger très vite pour que nous ne voyions pas la blessure à la jambe... Mais j'étais sûr de la démasquer, l'ayant provoquée par l'assurance que j'affichais...

Il fit une pause, puis :

— Et dire, monsieur Berveril, que le poste qui vous sert à communiquer par radio avec le Ministère de la Guerre lui sert, à elle aussi, pour communiquer avec ses « patrons », avec le sous-marin qui venait pour prendre livraison...

Il conclut :

— Il faudra en envoyer encore un. Celui qui demandera au Cinquième Bureau du Ministère de la Guerre, au contre-espionnage, de venir nous débarrasser de cette fille. Maintenant, elle appartient à la justice militaire...

Il serra la main de Berveril :

— Les plans Z sont sauvés. Vous réussirez, votre invention fera gloire à la France.

Berveril ne répondit pas. Et Teddy comprit que nulle gloire, nulle réussite, nulle fortune ne pourrait jamais panser, dans le coeur de l'ingénieur, la plaie indélébile de l'amour paternel...

MAURICE LIMAT.

temps quel cas il était capable de faire de la vie humaine...

Néanmoins, il pâlit en comprenant enfin l'épouvantable signification des paroles de son frère de lait, et il eut un geste de protestation.

— Bon ! fit Dominique. Tu as des scrupules ! Je vois que le domestique est mieux trempé que le maître ! Mais sois tranquille ! Tu ne joueras aucun rôle là-dedans. Ça me regarde. Je ne te demande qu'une chose, qui est d'écrire la lettre nécessaire. Il faut qu'elle parvienne le plus tôt possible à Mlle d'Esperville.

— Tu la porteras toi-même ?

— Non. Personne ne me connaît chez ta cousine, et il peut être utile qu'on n'y sache rien de moi. Ecris ! C'est tout ce que je veux. Pour le reste, tu n'auras à te mêler de rien.

Raoul hésitait encore.

— Prends garde, mon cher Dominique ! dit-il. Je ne voudrais pas te voir pousser ton affection pour moi au point de te perdre !

— Sois rassuré ! répondit Satan. Tu m'as montré, dans la préparation de l'affaire du vieux, à quel point tu peux être prudent. Je ne le suis pas moins que toi. Tu en auras la preuve. Ecris, écris ! C'est pressé !

Montfroid passa dans son cabinet, d'où il revint dix minutes plus tard, avec une lettre parfaite de mesure et de ton, qu'il lut à son valet de chambre, — ou, plutôt à son complice.

Ce dernier s'en montra ravi.

— Elle sera dans deux heures à son adresse ! déclara-t-il avec un sourire atroce, que rendait plus effrayant encore l'expression terrible de son regard.

(A suivre dans le prochain numéro)

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 9]

Nous tenons ce renseignement de plusieurs médecins de nos amis, qui soignent des patients de ce genre, depuis plus de 30 ans.

Vous vous croyez exempts de toute imprégnation alcoolique, parce que vous n'êtes pas de ces ivrognes dont la pauvre femme dit : « Il boit tout l'argent liquide ! »

Nous répondons à deux courriéristes, qui fréquentent assidûment les clubs de nuit, depuis une quinzaine d'années. Ils sont surpris, les pôvres, de souffrir de crampes fréquentes !... Ils ont dépassé la limite de la tolérance, si variable d'un buveur à l'autre, qui se plaît dans ces lieux de débauche à admirer le beau sexe !... Et nous sommes poli !

Les médecins connaissent bien ce signe. Il fait partie de la triade, à laquelle ils reconnaissent infailliblement l'alcoolique. Crampes, parfois accompagnées de fourmillements, de dérobement des jambes. Pituites matinales, qui sont de pseudo-vomissements de salive et de sécrétions qualifiées d'eau. Cauchemars, enfin, qui ont toujours le caractère de bagarres, de chutes dans des précipices sans fond, d'invasion de rats et autres bêtes immondes. Cerveau et nerfs, travaillés par l'alcool, voilà l'interprétation des médecins honnêtes — oui, il y en a ! — qui vaut mieux que celle de la clef des songes !...

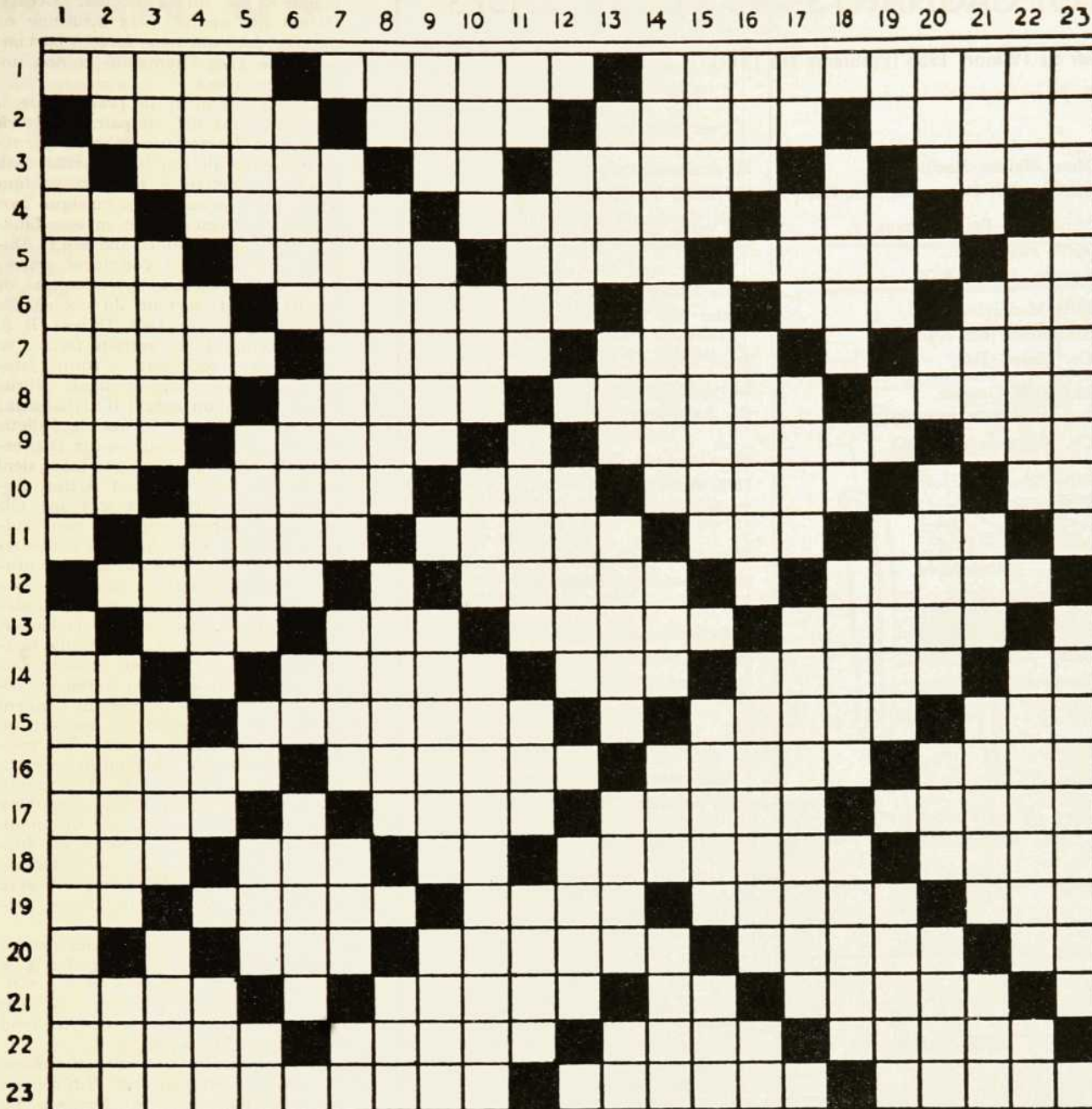
A ce moment, l'habitude morbide d'absorber des doses croissantes de substances toxiques, comme l'a dit, à maintes reprises, le Dr Adrien Plouffe, existe déjà. Il est plus difficile de se déshabituer de l'alcool que de la morphine ! Plusieurs seront surpris, en lisant cette dernière phrase...

Mieux vaut ne pas arriver à s'empoisonner, à ce point, en s'observant, en n'usant qu'avec modération, même de nos bons vins et de nos bonnes bières !

OSCAR MAJOR

Les Mots Croisés du Samedi

25 JEUX DE CARTES PAR SEMAINE



Les réponses doivent nous parvenir avant le 9 avril 1955.

Problème No 1215

Nom Ville

Adresse Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECOUPEZ ICI

HORIZONTALEMENT

- 1—Période qui règle le retour des éclipses. — Aéroplane à deux plans de sustentation. — De la tête.
- 2—Auteur d'un célèbre *Boléro*. — A une grande distance. — Nom vulgaire d'une urticacée textile. — Sels d'alumine et de potasse.
- 3—Fatigués. — Equerre. — Genre dramatique dont les personnages sont censés être fous. — Règles obligatoires.
- 4—Interjection. — Plante potagère. — Ronger. — Production.
- 5—Article. — Pressa, étreignit. — Genre de palmiers. — Partie supérieure du visage. — Symbole chimique du cuivre.
- 6—Groupe de maisons isolées des autres. — D'une certitude facile à saisir. — Symbole chimique du mercure. — Espace de terre. — Partie rétrécie d'une bouteille.
- 7—Compte de l'actif et du passif d'un négociant. — Extraordinaire. — Prendra connaissance d'un écrit. — Malpropre.
- 8—Chef-lieu de canton (Eure). — Allongé. — Père de l'Eglise grecque. — Ville des Etats-Unis (Mass.).

- 9—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Instrument à vent. — Plonge dans un liquide. — Epouque.
- 10—Dans. — Fort tendu. — Courbe décrite par une voûte. — Pris de passion. — Dans.
- 11—Entrée. — Privé de chaleur. — Saison. — Bruit.
- 12—Encre composée d'huile et de noir de fumée. — Inscription mise en tête d'un livre. — Pièce réservée aux visiteurs.
- 13—Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Sorte de nain jaune. — Ville d'Italie (Naples). — Villes de premier ordre.
- 14—En les. — Fromage des Alpes. — Thymus du veau. — Bottine pour la boue. — Moi.
- 15—Particule négative. — De la Catalogne. — Nom que l'on donnait autrefois à la barre du gouvernail. — Conjonction, qui marque la preuve.

- 16—Machine qui permet de reproduire des images en y apportant des modifications. — Affront public. — Unité de poids pour les diamants. — Fond d'un bateau sans quille.
- 17—Genre d'oiseaux échassiers. — Greffe. — Bonbon laxatif. — Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs.
- 18—Dépose. — Ancien nom du hêtre. — A toi. — Essentiel, fondamental. — Groupe d'îles près de Venise.
- 19—Conjonction. — Compact. — Mouvement circulaire. — Patrie de Turanne. — Monnaie japonaise.
- 20—Unité. — Restes d'un mets. — Ensemencer. — Tellement.
- 21—Vers la fin de la journée. — La plus grande figure de l'Ancien Testament. — Inflammation des synoviales du poignet. — Nom scientifique de la seiche.

- 22—Génie aérien. — Ambassadeur du Pape. — Epouse de saint Joachim. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie.
- 23—Machine pour blanchir le linge. — Voitures d'un train. — Répété.

VERTICALEMENT

- 1—Réfléchir en soi-même sur une décision à prendre. — Qui affecte une sensibilité un peu romanesque.
- 2—Altesse Royale. — Instrument de musique de forme circulaire. — Boisson à demi glacée aromatisée avec une liqueur. — Mesure agraire.
- 3—Rongeur. — Morceaux pour un seul artiste. — Ecrivain américain, né à Boston. — Succède au jour. — Voix propres aux animaux.
- 4—Qui concerne les brebis. — Amas. — Chanson de table. — Consonnes de cause. — Article contracté.
- 5—Du verbe être. — Bouffonnerie. — Cela. — Décédé depuis peu. — Mesure itinéraire chinoise.
- 6—Action de recueillir. — Ce qu'il y a de plus distingué. — A lui. — Action de distribuer les cartes.
- 7—Etat de celui qui est esclave. — Deuxième lettre de l'alphabet grec. — Affaibli. — Négation.
- 8—Lui. — Union de trois personnes distinctes ne formant qu'un seul Dieu. — De la Moravie. — Qui cède au toucher.
- 9—Marmite de cuisine. — Aime avec passion. — Empressé auprès des dames. — Gens de bien.
- 10—Attachée. — Possédée. — Adresse. — Chanteuse professionnelle de talent.
- 11—Année. — Femme d'un rajah. — Qui n'est pas courbe. — Abjure. — Rivière de France.
- 12—Destinée. — Rapporter textuellement. — Corps solide, à six faces carrées égales.
- 13—Tourne autour en épiant. — Laïque. — Tube qui assure l'écoulement du pus renfermé dans une plaie. — Défectuosité physique. — Fleuve côtier de France.
- 14—Instruction sur les principes de la foi. — Ville d'Autriche. — Avant d'un navire. — Liquide qui coule dans les artères.
- 15—Titre des descendants de Mahomet. — Monte sur un point élevé. — Instrument qui sert à pulvériser. — Fille de Cadmus.
- 16—Femme bavarde. — Vif dans ses mouvements. — Bandits qui fréquentaient les mers. — Dans.
- 17—Interjection. — Eclat de voix. — Grand lac. — Compagnons de travail.
- 18—Plaisant, gai. — Consonnes de guise. — Aussi promptement que. — Vagues de la mer.
- 19—En cet endroit. — Seule. — Pronom. — Etoffe de soie fine. — Mathématicien écossais à qui l'on doit l'invention des logarithmes.
- 20—Rivière de l'Asie centrale. — A lui. — Genre de mollusques lamelibranches. — Condiment. — Ordre prescrit des cérémonies religieuses.
- 21—Laquelle chose. — Partie la plus basse dans l'intérieur d'un navire. — Qui sont à nous. — Caisse, paquet. — L'un des juges d'Israël.
- 22—Joint. — Irritation. — Patients des hôpitaux. — Négation.
- 23—Etat d'une personne vivant dans la solitude. — Forme extérieure d'un culte.

DECOUPEZ ICI

Voyez, au verso, la solution et les noms des 25 gagnants du 19 mars, No 1212.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISES

Le Samedi du 19 mars 1955 (Problème No 1212)

Mme Armand Mongrain,
C.P. 737, Amos, Abitibi, P.Q.

Mlle Thérèse Poitras,
Casier 298,
Disraéli, Co. Wolfe, P.Q.

L. R. Dubé,
Bécancour, Co. Nicolet, P.Q.

M. Laurent Gagnon,
311, rue Ste-Thérèse,
Naudville, P.Q.

M. Normand Champagne,
St-Maurice de Dalquier,
Co. Abitibi, P.Q.

M. Armand Perron,
4ième rue — Parc Central,
St-Jude d'Alma, Lac St-Jean, P.Q.

Mme Arthur de Grandpré,
B.P. 399,
Malartic, Abitibi, P.Q.

Mme N. Martin,
4849, rue Garnier,
Montréal, 34.

Mlle Paule Bouillé,
80 est, rue Rhéaume, Rouyn, P.Q.

Mme R. Gravel,
5874 Christophe-Colomb,
Montréal.

Mlle Germaine Gouin,
1662, rue St-Hubert, Montréal.

Mme Amédée Robitaille,
241, rue Richelieu, Québec, P.Q.

Mme Marthe Racine,
1405, rue St-Louis, Lachine, P.Q.

Mme Jean-Paul Gagnon,
36-A, rue Botrel,
Lauzon, Lévis, P.Q.

Mlle Madeleine Lord,
St-Damase des Aulnaies,
Co. l'Islet, P.Q.

M. Gilles Gagnon,
Ste-Pétronille, Ile d'Orléans,
Co. Montmorency, P.Q.

Mlle Simone Désormeaux,
3708, rue St-Denis Montréal.

Mme Marcel Fabre,
6535 — 23ième Ave,
Rosemont, Montréal.

Mlle Lucille Raymond,
6528 — 19ième Ave,
Rosemont, Montréal.

M. A. Boulet,
730 Blvd. Taschereau,
Ville Jacques-Cartier,
Co. Chambly, P.Q.

Mme Honorius Gilbert,
Casier 328, Disraéli, P.Q.

Mme Arthur Lafrenière,
Lac-à-la-Tortue,
Co. Lavolette, P.Q.

Mme Annette Cloutier,
1223, rue Danoue,
Trois-Rivières, P.Q.

Mlle Emélie Coulombe,
622, rue Jarry, Montréal.

Mlle Denise Rondeau,
5662 — 5ième Ave,
Rosemont, Montréal, 36.

Solution du problème Numéro 1212

A	M	U	S	E	S	B	E	R	E	T	R
N	A	R	E	M	U	N	E	R	E	R	T
I	N	O	R	U	E	C	O	B	S	E	N
E	T	I	S	I	E	M	S	E	P	A	R
R	I	S	E	E	M	A	B	C	O	U	R
E	R	O	S	S	E	R	A	C	U	N	I
S	A	N	R	E	T	I	V	E	S	E	T
T	R	A	T	A	U	P	A	S	O		
T	I	C	S	O	Y	E	R	E	S	A	R
R	O	U	E	N	E	R	E	S	P	R	I
U	N	I	T	E	R	I	S	M	O	R	A
I	N	T	A	C	T	E	K	A	T	E	L
T	E	E	L	A	I	D	O	G	T	E	R
E	L	C	A	R	R	I	O	W	E	S	S
S	L	W	I	T	E	E	L	E	S	E	A

Voyez le
problème
de cette
semaine
au verso

LE MEDECIN

[Suite de la page 3]

— «Le docteur Léger était un autodidacte, comme il y en eut tant au siècle dernier en Europe et en Amérique. Ses diagnostics étaient remarquables et il savait vous mettre en garde contre un certain charlatanisme de la thérapeutique, une tendance à essayer sur le malade des remèdes non encore éprouvés par l'usage.»

— «Ce que Georges Duhamel définit ainsi: Conserver son esprit critique devant l'apparition de certaines drogues, ne pas céder à un enthousiasme prématuré et ne pas lâcher une méthode brutale, mais sûre, pour un procédé séduisant et peut-être chimérique. Il faut avancer à pas prudents et accumuler les expériences avant de formuler les règles.»

Tout en me parlant de cet enseignement du maître plein d'exemples et de faits, le docteur Hébert trace involontairement un parallèle entre la clinique d'un hôpital français et canadien. A Paris, le médecin fait l'examen de chaque malade suivi des internes et se rend à onze heures dans la grande sal-

le où devant le chef de clinique, les externes et internes, se fait un cours et un échange d'opinions sur les cas passés en revue. A Montréal, le médecin et les internes discutent le cas devant le malade intéressé — et qui ne comprenant rien aux termes latins, se sent ragaillardé plutôt qu'inquiet de ce tribunal. René Dumesnil parle ainsi dans «L'Âme du Médecin»: «Les étudiants écoutent l'enseignement du maître, aussi familier, aussi simple dans sa forme, nourri de faits, illustré de comparaisons empruntées à la vie quotidienne... nous étions avides de ces propos familiers, de ces sortes de confidences pleines d'anecdotes; nous l'appelions «le patron» et il y avait dans cet usage la juste nuance de respect et de bonhomie qui pouvait définir la cordialité déférente de nos rapports...»

Le Médecin et la Famille.

Pour rassurer sa sérénité intérieure et la liberté qu'exige sa profession, le

médecin doit avoir une vie calme et une épouse compréhensive. Une mondaine pourra faire de lui un médecin de salon, un ambitieux au succès facile dont la science reste au point mort; une égoïste comptera les minutes de son travail et lui refusera du temps supplémentaire pour l'étude (vous en avez un exemple dans Gaby Fontaine de *Métropole* de Robert Choquette); une jalouse s'attire souvent ce qu'elle cherche en parlant «femme» alors qu'il pense «malade», et l'infidèle (comme l'héroïne du roman d'André Langevin *Poussière sur la ville*) compromet la dignité qu'il doit avoir aux yeux de ses clients. Roger Martin du Gard nous montre un médecin, Antoine, dans sa série des *Thibault* dont la vie sentimentale se noue et se dénoue au chevet d'un malade (*La rose rouge*) ou dans son cabinet de travail (*La consultation*), mais il est célibataire et ses intrigues amoureuses se passent avec une parente ou une voisine d'une malade — et non avec celle-ci. Dans le film *Un grand Patron* (dont l'auteur est Yves Ciampi qui vient d'étudier l'envers de la médecine dans *Le Guérisseur*), vous voyez un médecin tellement envoûté par sa profession qu'il en

néglige sa femme et devient une espèce de robot sans âme.

— «Une femme ordinaire ne pourrait se plier aux sacrifices qu'on lui demande», me dit le docteur Georges Hébert qui ajoute: «la médecine est un sacerdoce qui nous force à partager notre vie avec l'humanité et non une seule personne.»

Voyons comment la pratique de la médecine peut aller de pair avec la vie de famille. Le docteur Hébert avait rêvé très jeune de son futur métier, mais il en fut détourné pendant quelque temps par l'amour de la musique (son père était directeur de la maison Lindsay et ses soeurs Mmes Martine H. Duquay et Paul Baby s'occupent activement de l'Orchestre Symphonique de Montréal), et surtout du violoncelle qu'il étudiait avec J.-B. Dubois. Il fit son choix après une retraite fermée en rhétorique et rencontra sa future femme alors qu'il était étudiant. Muriel Walsh (fille d'un avocat d'Arthabaska) avait quatorze ans — l'âge de Juliette — était jolie comme un cœur et presque un prodige du piano que lui avaient appris Yvonne Hubert et Arthur Létondal. Bachelière à dix-sept ans, elle se mariait l'année suivante pour suivre à Paris le jeune médecin nouvellement reçu. Quelles concessions mutuelles se sont-ils faits au sujet des sorties, des goûts, de la carrière? Madame Hébert avait renoncé à la sienne, mais le couple trouva une formule heureuse pour satisfaire leur amour commun de la musique: la soirée du dimanche. Depuis des années, ils tiennent maison ouverte pour un concert où enfants et amis sont invités — à la condition expresse de jouer un instrument, danser ou chanter. A 7 h. 30, on ouvre les portes du grand salon aux deux pianos (un Steinway de concert et un piano droit), chacun accorde son instrument, le docteur sort son violoncelle et — en avant la musique — avec Claude, Huguette, Nicole, Louise, Suzel et leurs camarades.

— «Ne sont-ils pas intimidés par les grandes personnes?» demandai-je à mon interlocuteur.

— «Les grandes personnes le sont tout autant par eux, et le trac les rend indulgents», me répond-il.

Les rencontrant souvent au théâtre (ils sont des fervents du T.N.M., du Théâtre-Club, etc.), je demande au docteur s'il suit aussi assidûment les concerts. La réponse est négative car si une soirée au théâtre peut se décider et se remettre selon ses rendez-vous médicaux, il serait plus difficile de le faire avec des billets retenus longtemps d'avance. Toujours pour la raison de temps, Madame Hébert suit les causeries de la Société d'Etude et de Conférences qui se donnent l'après-midi et garde la lecture pour le soir. La maison au vaste jardin est habitée toute l'année et Mme Hébert a, pour les fleurs et les plantes, une «main verte» ou «the green thumb» comme disent les Anglais.

Les Vacances du Médecin.

La femme du médecin propose — et les congrès médicaux disposent, vous répondront la plupart d'entre elles. Le docteur Georges Hébert a choisi comme lieu de repos le Monastère de St-Benoît-du-Lac où il travaille, depuis quatre ans, à la nouvelle édition du *Formulaire de l'hôpital Notre-Dame* qui, avec «L'initiation à la médecine» (1946) sont des travaux d'envergure.

En terminant, je voudrais encore citer Georges Duhamel, médecin et écrivain dans ses livres comme dans la vie. «La médecine, dit-il, contraint l'homme à regarder l'homme, à le regarder de près, à le toucher, à explorer les replis, les cavités et les blessures de son corps infirme et c'est ainsi qu'elle développe et qu'elle entretient, dans notre monde misérable, le nécessaire miracle de la sympathie rédemptrice.»

LUCETTE ROBERT.

RIEN DE SÉRIEUX

— Qu'attend l'arbitre pour siffler ?
— Excusez-le, il est dessous.

— Dans laquelle de ses batailles fut tué le roi Gustave-Adolphe ?
— Dans sa dernière, M'sieur.

— Tiens, ce vieux Pierre ! Il y a un siècle qu'on ne t'a vu, tu sais, que fais-tu donc ?

— Moi ? ... Toujours la même chose.

— Mais, lors de notre dernière rencontre, n'étais-tu pas sans emploi ?

— Oui.

— Alors ?

— Je continue.

— Quel est le pluriel de : un cheval ?

— Chevaux !

— Bien ! Et quel est le pluriel de : un enfant ?

— Des jumeaux !

Le peintre Harpignies se montra fort indigné quand son médecin lui recommanda de boire de l'eau.

— De l'eau ? dit-il... ce poison ? ...

Mais, oui, un terrible poison. N'en faut-il pas quelques gouttes à peine pour troubler la meilleure absinthe ?

Le directeur du manège. — Monsieur, je suis obligé de vous demander d'avance le prix de la location de ce cheval.

Le client vexé. — Vous avez peur que je revienne sans le cheval ?

Le directeur. — Non, je crains plutôt que le cheval revienne sans vous.

Un jeune marié se décide à faire la cuisine, ce soir-là, car sa femme est fatiguée.

— Pas plus que trois minutes pour un oeuf, mon chéri.

Au bout d'un quart d'heure, le mari apporte triomphalement une omelette desséchée et carbonisée.

— Mais c'est affreux, je t'avais pourtant bien dit...

— Oui, chérie, mais j'ai mis cinq oeufs.

— Tu ne me reconnais pas ? Tu sais bien, le petit Bernard qui te prenait toujours tes billes.

— Ah ! oui, j'y suis. Nous sommes-nous assez battus à propos de ces billes. (Soupirant) C'était le bon temps.

Le père. — Tu as failli dans tes examens, et pourtant tu m'avais bien dit que tu étais familier avec toutes les questions qu'on pourrait te poser ?

Le fils. — C'est la vérité, mais j'étais moins familier avec les réponses.

Henri. — Sais-tu que dans notre pays on ne pend pas un homme avec une jambe de bois ?

Paul. — Comment ça ?

Henri. — Parce qu'on le pend avec une corde.

Le maître qui vient d'expliquer les fractions. — Voyons, si vous avez compris. Si je divise un gâteau entre dix-sept enfants, quelle part auront-ils chacun ?

Un écolier. — Une bouchée, M'sieur.

LA VIE COURANTE ...



— Ne gâte pas le dîner de papa. Attends qu'il ait fini avant de lui dire ce que tu as fait aujourd'hui !

LE SURVENANT

[Suite de la page 7]

Phonsine (Approchant avec Bedette)
— Puis, ça avance, la glace ?

Bedette — Ça travaille, ça travaille ! (Elle rit)

Survenant — C'est ça, Bedette, viens nous encourager.

Bedette — Si c'est épeurant, ce grand trou d'eau ! L'eau est noire !

Jacob (Reproche) — Bedette, j't'avais pourtant défendu de venir nous voir faire de la glace.

Bedette (Câline) — Son père ! j'avais rien à faire. Des beaux temps de même, rester dans la maison, ça serait bien un vrai crime. Faut profiter du beau soleil.

Jacob — Comme s'il faisait soleil rien qu'icitte. C'est pas la place d'une créature de suivre les hommes jusque sur la glace.

Survenant — Beau Blanc, c'est à ton tour. Prends le godendard et scie un trait bien droit.

Beau Blanc — Mamzelle Bedette, regardez-moi ben faire. Pas rien que le Survenant qui sait travailler. J'suis pas rien qu'un deux de trèfle.

Survenant — Parle pas tant, passe-carreau, puis scie.

Jacob — Fais attention, Beau Blanc, les bords sont ben glissants. C'est tout glacé.

Phonsine — Bedette, viens-t'en donc, on devrait s'en retourner.

Bedette — T'es ben pressée, Phonsine. On vient à peine d'arriver.

Phonsine — Reste si tu veux, moi ! il faut que je m'en aille retrouver Amable.

Bedette — Ah ! lui ! (Elle manque de glisser sur la glace)

Survenant — Bedette, as-tu envie de te noyer ?

Jacob — Bedette, c'est le bout'. A la maison.

Bedette — Mon doux ! Il y a jamais moyen de rien faire au Chenail du Moine.

Beau Blanc — Mamzelle Bedette, avant de vous en aller, regardez la belle glace que je fais. Pas une miette de frazil dessus. Pas rien que le Survenant qui est capable de se grouiller, hé ?

Jacob — Fais attention, Beau Blanc. Pour l'amour du ciel !

(Chute d'un corps à l'eau.)

Cris des hommes.)

Bedette (Criant) — Son père ! Beau Blanc qui est tombé à la rivière ! Il va t'y se noyer ?

Jacob — Toi, commence par t'ôter de dans nos jambes.

Survenant — Nervez-vous pas, monsieur Salvail !

Phonsine — T'aurais donc dû m'écouter, Bedette. Ça serait jamais arrivé.

Bedette (Pleurant) — A présent, ça va être de ma faute.

Survenant — J'vous demande en grâce de ne pas vous exciter.

Jacob — Non, mais tandis ce temps-là, Beau-Blanc ressoud pas. L'eau est glacée. Il peut aussi bien mourir d'une syncope.

Survenant — On va s'organiser pour le sauver.

Beau Blanc (A l'eau) — Au secours !

Jacob — S'il venait qu'à périr, j'm'le pardonnerais jamais.

Survenant — Vous d'abord, monsieur Salvail, pour commencer...

Jacob (Etonné) — Tu veux pas dire Survenant, que c'est moi qui vas le sauver ?

[A suivre dans le prochain numéro]

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

OU A VOTRE CHOIX

<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
---	------	------

<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
--	------	------

<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00
--	------	------

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-QUATRIÈME ÉPISODE



CETTE EXPÉDITION DURERA PLUSIEURS JOURS SANS DOUTE EMPORTONS DES PROVISIONS ET DES ARMES SUFFISANTES.



AUCUNE TRACE DES FUGITIFS

ILS ONT DÛ SE RÉFUGIER DANS LES PARTIES LES MOINS ACCESSIBLES DE L'ÎLE...



LES GREDINS NE SONT PAS ENCORE VENUS ICI...

S'ILS AVAIENT TROUVÉ LE BONADVENTURE ILS S'EN SERAIENT EMPARÉS POUR FUIR.



QU'Y A-T-IL PENCROFF?

IL Y A QUE CE N'EST PAS MOI QUI AI FAIT CE NOEUD!

Les colons de l'île Lincoln décident donc de tenter l'exploration complète de leur île, afin de poursuivre les pirates qui ont débarqué, et de connaître enfin l'être mystérieux qui les a tant aidés. Ayrton, de son côté, ira au canal où les animaux domestiques réclament ses soins. — D'autre part, les colons, et, en particulier Pencroff, sont désireux, avant le grand départ, de savoir si le *Bonadventure* se trouve toujours amarré au port Ballon. La petite troupe s'avance directement par la route du port vers la côte méridionale de l'île et met deux heures pour franchir la distance. — Smith et ses compagnons vivent avec un plaisir extrême

le *Bonadventure* tranquillement mouillé dans l'étroite crique : « Notre bateau est toujours là », constate le marin, « son équipage et lui sont prêts à partir au premier signal ». « Je pense », dit Smith, « qu'il faudrait porter dans l'île Tabor un document faisant connaître la situation de l'île Lincoln ». — En causant ainsi, les hommes s'embarquent, et parcourent le pont étroit du *Bonadventure*. Tout à coup, le marin, ayant examiné l'endroit sur lequel était tourné le câble de l'ancre, s'écrie : « Ah ! par exemple ! Voilà qui est fort ! »



ON S'EST SERVI DE NOTRE BATEAU!

MAIS SI LES FORÇATS S'EN ÉTAIENT SERVI ILS L'AURAIENT PILLÉ OU ILS AURAIENT FUI!



JÉ SUIS D'AVIS DE LAISSER LE BONADVENTURE ICI PLUTÔT QUE DEVANT GRANITE-HOUSE PUISQUE NOUS PARTONS POUR PLUSIEURS JOURS



TIENS ! AYRTON N'EST PAS AU CORRAL NOUS L'APPELLERONS TOUT À L'HEURE



L'APPAREIL EST CERTAINEMENT DÉTRAQUÉ!

A MOINS QU'UN ACCIDENT NE SOIT ARRIVÉ À AYRTON...

Les pirates seraient donc venus à bord du *Bonadventure* ! « Je ne me suis pas trompé », dit Pencroff. « Ceci est un noeud plat, et j'ai l'habitude de faire deux demi-clefs ; on a ça dans la main, naturellement ». « Ils ont peut-être voulu fuir à l'île Tabor », dit Harbert. « Non », répond Pencroff... — « Car il faut admettre qu'ils ont connaissance de l'île, et puis ils ne se hasarderaient pas sur un bateau d'un aussi faible tonnage ; en tout cas, il est évident que l'embarcation a été déplacée. Y aurait-il intérêt à la ramener à Granite House ? » — Les colons dé-

cident de laisser le *Bonadventure* là où il est, en priant tout bas que les pirates ne reviennent pas le prendre, et ils reprennent le chemin du retour. Arrivés à Granite House, ils s'empressent de télégraphier à Ayrton au corral, pour savoir si tout va bien. — Ayrton n'accuse pas réception de la dépêche, comme il a l'habitude de le faire ; vers dix heures du soir, on lance une nouvelle dépêche, demandant une réponse immédiate. Le timbre de Granite House reste muet ! L'inquiétude des colons devient grande !



ATTENDONS À DEMAIN IL EST POSSIBLE QU'IL N'AIT PAS REÇU NOTRE DÉPÊCHE OU MÊME QUE NOUS N'AYONS PAS REÇU LA SIENNE



IL NE RESTE PLUS QU'À ALLER AU CORRAL!

OUI... ET BIEN ARMÉS!

C'EST MON AVIS!



LE FIL EST BRISÉ ET CE N'EST CERTES PAS LE VENT QUI A RENVERSÉ CE POTEAU

LA CASSURE SEMBLE FRAÎCHE... VITE AU CORRAL!



ILS L'ONT TUÉ!

AH!

Que s'est-il donc passé au corral ? Pourquoi Ayrton ne répond-il pas ? Est-il prisonnier des pirates, tué peut-être ? Les colons discutent entre eux pour savoir s'il faut aller au corral. Les uns veulent partir, les autres préfèrent attendre. — Le lendemain matin, Spillett envoie un message, et ne reçoit encore aucune réponse. Une nouvelle tentative est faite quelques heures plus tard, avec le même résultat. Les colons décident de partir pour le corral, et laissent Nab à Granite House. — Cyrus Smith et ses compagnons marchent rapidement, et en

silence, et suivent le fil télégraphique qui relie le corral et Granite House. Les poteaux sont en bon état, le fil régulièrement tendu, quand 3 kms après leur départ, les colons aperçoivent un poteau renversé en travers de la route. — Aussitôt, présentant un malheur, ils prennent le pas de course, et arrivent essouffés devant la palissade du corral. On ne voit aucune trace de dégâts ; un silence profond règne autour d'eux. Brusquement une détonation éclate, et un cri lui répond ! Harbert, frappé d'une balle, gît à terre !



LE CŒUR NA PAS ÉTÉ ATTEINT HEUREUSEMENT!

TRANSPORTONS LE AU CORRAL...



CELUI QUI A TIRÉ VA PAYER ÇA!



PRENDS-ÇA ! TU PAYERAS POUR LES AUTRES!

Les colons sont sur le point de franchir la porte de la palissade du corral, quand un coup de feu retentit, et Harbert, touché, tombe à terre ; ses compagnons s'élançant vers lui, laissant tomber leurs armes, et sans se préoccuper de l'agresseur. — Au même moment, Smith se dirige vers la gauche de manière à contourner l'enceinte, et se rapprocher de l'homme ou du groupe qui vient de tirer le coup de fusil : nul doute que les corsaires ne rôdent dans les parages. —

L'ingénieur avance avec précaution parmi les broussailles, et se trouve brusquement en face d'un des pirates qui, le voyant, hésite un peu, surpris de cette venue inopinée, et, l'ajustant, lui traverse le chapeau d'une balle. — Quelques secondes après, avant même qu'il ait le temps de tirer un second coup, il tombe, frappé au cœur par le poignard de Cyrus Smith, plus sûr encore que son fusil. Cette scène s'est déroulée avec une rapidité extrême.

(à suivre)

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TROISIEME EPISODE



En apprenant que son maître et lui vont partir dans dix minutes pour accomplir le tour du monde en quatre-vingts jours, Passepartout, le nouveau domestique de Philéas Fogg, reste un instant sans voix. Son solide bon sens de Français ne parvient pas à s'accommoder du flegme imperturbable de l'Anglais. — Cependant, Philéas Fogg poursuit tranquillement ses préparatifs de départ. Dans un petit sac de voyage, il enfouit deux chemises de laine, trois paires de bas, et c'est tout. Puis, voyant que Passepartout reste figé sur place, il lui enjoint de l'imiter sans retard, car le train n'attendra pas. — Subjugué, et presque machi-

nalement, Passepartout va dans sa chambre, et prépare ses affaires. Il ne réalise pas encore très bien ce qui lui arrive et répète sans cesse : « Ah bien, elle est forte, celle-là ! Moi qui voulais rester tranquille ! » Enfin, son sac bouclé, il rejoint Philéas Fogg dans le hall. — Celui-ci est prêt, son mackintosh sur les épaules, et sa casquette de voyage solidement enfoncée sur sa tête. Il confie un petit sac à Passepartout en lui annonçant calmement qu'il contient 20,000 livres. Du coup, Passepartout manque de laisser tomber le précieux colis, mais Philéas Fogg ne lui laisse pas le temps d'exprimer son émotion.



A huit heures trente, un fiacre dépose Philéas Fogg et Passepartout devant la gare de Charing Cross. Il reste encore dix minutes avant le départ du train, et les deux voyageurs se hâtent pour prendre leurs billets. En chemin, Philéas Fogg est arrêté par une pauvre femme qui lui demande la charité. Sans hésiter, il lui donne vingt guinées avec un mot plein de bonté. — Cette aumône royale, et la manière dont elle a été distribuée, font penser à Passepartout que son maître est peut-être excentrique, mais à coup sûr un brave homme. Cela lui met un peu de baume dans le cœur, car il craignait jusque là que Philéas Fogg n'ait une pendule à la place du cœur, et un horaire des chemins de fer en guise de cerveau. — Sur le quai, les cinq membres du Reform Club, qui ont engagé avec

Philéas Fogg le pari que l'on sait, sont là pour assister au départ du voyageur. Par scrupule, ils font une dernière tentative pour dissuader leur collègue d'entreprendre une aussi folle équipée, mais Philéas Fogg le prend de haut, car il n'a pas coutume de revenir sur ses décisions. — S'étant ainsi mis délibérément dans l'impossibilité d'ajourner son pari, Philéas Fogg, toujours suivi de Passepartout, prend place dans son compartiment avec la dignité d'un empereur romain. Tirant sa montre, il constate que le train a douze secondes de retard, et une légère impatience commence à le gagner, lorsqu'un coup de sifflet annonce le départ du convoi.



En quittant Londres pour accomplir le tour du monde en 80 jours, Philéas Fogg ne se doutait guère du retentissement qu'allait provoquer son départ. Du Reform Club, la nouvelle se répandit dans la foule, puis la presse s'en empara, et bientôt, toute l'Angleterre se passionna pour l'exploit incroyable qu'allait tenter un fils du Royaume-Uni. — L'événement prit facilement le pas sur le fameux vol à la Banque d'Angleterre, qui avait eu lieu la veille du départ de Philéas Fogg. Partout, on ne parlait que de ce voyage insensé, et des paris s'engageaient sur les chances de réussite ou d'échec du voyageur. Pour être juste, il faut dire que, dans les premiers jours, on donna Philéas Fogg gagnant à dix contre un. — Cependant, quelques jours plus tard, les actions de notre héros baissèrent

singulièrement, car nombre de journaux avait publié de savants articles, d'où il ressortait l'impossibilité matérielle de faire le tour du monde en si peu de temps. De plus, certains bruits étranges commençaient à courir sur la personne même de Philéas Fogg, bruits qui avaient pris naissance à Scotland Yard. — En effet, la célèbre police londonienne qui s'intéressait beaucoup plus au vol de la Banque d'Angleterre qu'au voyage de Philéas Fogg avait divulgué partout le signalement du voleur, et le 9 octobre (sept jours après le départ de Philéas Fogg), un télégramme émanant d'un certain Fix, détective, arrivait de Suez. Il était ainsi rédigé : « Je file voleur de Banque, Philéas Fogg. Envoyez sans retard mandat d'arrêt à Bombay. »

(La suite dans le prochain numéro)

LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-CINQUIEME EPISODE



1. Nos trois amis cruellement déçus virent les flammes qui léchaient les arbres juste devant eux. Toute la végétation complètement sèche s'enflammait aisément. En peu de temps, la forêt entière était en flamme... et le Vautour était de l'autre côté.



2. "Cela ne nous arrêtera pas" cria Ned résolument. "Il nous faut passer pour empêcher le Vautour de rejoindre son armée, suivez-moi". Il poussa son cheval en avant et adroitement se fraya un chemin dans le brasier, suivi de ses deux frères.



3. Quel cauchemar... les chevaux terrifiés devenaient difficiles et nos héros commençaient à croire qu'ils s'étaient eux-mêmes précipités à la mort. Une branche enflammée tomba tout près de Nat et fit cabrer sa monture. Grand cavalier, il tint bon.



4. Ils débouchèrent enfin à l'air libre... Il était temps car ils étaient presque suffoqués. La fraîcheur de la nuit leur caressa délicieusement le visage. "Nous avons réussi, nous l'avons vaincu" cria Nat joyeusement et il donna quelques bonnes tapes amicales à son cheval.



5. Ne perdant pas une minute, ils s'élançèrent aussitôt à la poursuite du Vautour espérant l'atteindre avant que celui-ci ne rejoigne son armée. Ils arrivèrent hélas ! juste à temps pour le voir acclamé par les siens.



6. Les rebelles apercevant nos amis lancèrent leurs chevaux dans leur direction, certains de les capturer facilement cette fois. A ce moment, Nat cria : "Voici la Cavalerie du Gouvernement, venez, ils seront bien traqués cette fois".



7. Les troupes loyalistes arrivaient au galop et nos aventuriers se joignirent à eux. En formation de combat, ils s'élançèrent à la rencontre des rebelles qui montaient à la charge en brandissant leurs armes et tirant en l'air.



8. Les troupes étaient mieux entraînées et tout en galopant, les militaires visaient froidement et chacun de leurs coups de fusil vidait une monture de son cavalier. Les rebelles reformaient leurs rangs, tiraient au hasard espérant malgré tout l'emporter par la force du nombre. Il se dégageait du spectacle de ces deux armées en marche, dressées l'une contre l'autre sur ce plateau pierreux, au clair de lune, une impression de terreur que Ned ressentit vivement.



9. La bataille devint sauvage et se transforma en un cruel corps à corps à coups de sabres et d'épées. Les vaillants troupiers du Gouvernement se battirent magnifiquement et l'ennemi commença à perdre du terrain.



10. Le Vautour dut réaliser que la bataille était perdue car on le vit soudain faire demi-tour et s'enfuir. Ned le surveillait constamment, il le vit et, immédiatement entraîna son cheval à sa poursuite.



11. Sous l'impulsion de son cavalier, le cheval de Ned avait des ailes... Il rejoint bientôt le Vautour... Ils galopèrent maintenant côte à côte... Ned libéra ses pieds des étriers et, d'un seul bond, s'élança de sa selle.

(à suivre dans le prochain numéro)

UN MEURTRE ENTRE AMIS [Suite de la page 13]

des cabarets — elle s'était aussitôt couchée. Quelle ne fut pas sa surprise, en s'éveillant un peu avant midi, de trouver Marcel Marcotte dans son propre lit. Elle dut le secouer pendant toute une heure avant de réussir à le tirer de son profond sommeil. Il était alors sûrement sous l'influence de la boisson. Mais quand la jeune femme s'enquit comment il avait pu ainsi pénétrer chez elle, Marcotte avoua qu'il l'ignorait lui-même.

Chaque fois que Marcel Marcotte arrêtait chez elle, Madame Boileau le pressait de questions sur le sort de son mari. Un jour, il lui dit qu'un certain Jack avait rencontré Marcel Boileau à l'Hôtel Royal York, à Toronto. Marcotte ne put fournir d'autres détails. Mais il ne cessait de répéter que son ami était parti pour de bon cette fois, qu'il ne reviendrait jamais.

Le suspect normal.

L'autopsie du cadavre de Marcel Boileau apporta la certitude qu'il n'avait pu se tuer lui-même, ni volontairement, ni accidentellement. La balle lui avait pénétré dans le crâne, par l'arrière, et y était demeurée. Personne ne réussirait à se tuer ainsi. Il s'agissait donc d'un meurtre.

Marcel Marcotte fut aussitôt appréhendé et détenu comme suspect. Dans une malle, chez lui, on trouva un revolver de calibre .38. Cette arme avait tiré la balle fatale.

Confession.

Entre minuit et une heure du matin, le 23 juin 1947, Marcel Marcotte faisait le récit suivant au capitaine-détective Georges Allain.

« Dans la soirée du 12 au 14 avril 1947, j'étais en compagnie de Marcel Boileau chez sa femme, au numéro 3651 de la rue Durocher, et, vers minuit, il m'a demandé pour sortir avec lui pour aller chercher des cigarettes. Sa femme voulait nous accompagner. Il a refusé de l'amener. Nous sommes partis en automobile et, là, on a pris des consommations à la porte. C'est lui qui avait pris le volant. Là on a fait un parcours dans la ville; exactement les places qu'on a faites, je ne me rappelle pas. Et puis c'est arrivé dans le cours du trajet, je ne sais pas exactement où. Il a arrêté le char pour prendre une autre consommation. Il a pris la bouteille, il a pris une bonne « shot ». Il m'a passé la bouteille pour que j'en prenne un coup et le coup m'a étouffé et j'ai ouvert la porte pour en cracher un peu. Et je me trouvais assis à sa gauche et j'avais les deux jambes en dehors de l'automobile. Et là, ça s'est passé comme un éclair. J'ai entendu ouvrir le compartiment en avant et, quand je me suis retourné, j'ai vu qu'il faisait un geste pour porter quelque chose à sa tête. Et puis j'ai eu comme un pressentiment. Là, j'ai eu le pressentiment de ce que ça pouvait être. J'ai voulu faire une motion pour l'en empêcher et je me suis tourné sur moi-même et juste comme je lui ai touché au coude le coup partit et il est tombé la tête sur la roue, et il n'a pas bougé, il est tombé comme une poche. Je l'ai relevé en le tirant sur moi pour voir s'il était bien blessé et puis il ne bougeait pas, il était tellement inerte. La première pensée me vint de prendre le volant et de me diriger vers le plus proche hôpital. En arrivant devant l'hôpital Notre-Dame je l'ai ausculté, je lui touchai au cœur pour voir s'il était mort. Vu les cir-

constances anormales en lesquelles cette affaire arriva, j'ai craint alors de rapporter l'affaire aux autorités, vu que, d'après mon passé, on me croirait difficilement. J'ai décidé de garder le corps avec moi et d'essayer d'en disposer. J'ai retourné alors chez Madame Boileau et je lui ai remis les clefs qu'elle avait données à son mari avant de partir et qu'il m'avait données, et je lui ai dit que son mari m'avait laissé en me disant qu'il ne reviendrait plus. Avec la bouteille que j'avais rapportée, on a pris une consommation, madame Boileau et moi. Elle, madame Boileau, est tombée subitement malade, elle a vomi tout de suite après cela. Je l'ai déposée sur son lit et je me suis couché sur le sofa, où je me suis réveillé le lendemain vers neuf heures. Le lendemain, je me suis rendu dans un endroit désert de Montréal-Est et je pris le corps de Marcel Boileau que je déposai dans la valise de l'automobile. Et ce n'est que le mercredi matin que j'ai trouvé une place pour l'ensevelir. J'ai monté la rue Papineau, vers le nord, et j'ai arrêté environ 1,000 pieds au nord de la montée St-Michel. J'ai débarqué pour aller creuser un trou dans la savane qui borde la rue Papineau, cet endroit-là était du côté ouest. Je suis revenu à l'automobile et je traînai le corps par les épaules jusqu'à l'endroit de la sépulture. J'ai légèrement recouvert de terre. J'ai oublié de dire toutes les paroles qu'il m'a dites en cours de route: qu'il était tanné de la vie, qu'il avait trop d'affections, un peu partout: il avait sa femme et cette fille-là.

« Question par Allain: « Quelle fille voulez-vous dire? »

« Réponse: Dans toutes les villes qu'on a faites il avait une fille qu'il sortait avec: A Val d'Or, Toronto, Sorel, Ottawa et bien d'autres villes. C'est à peu près tout ».

Au cours de son témoignage, lors de son premier procès, Marcel Marcotte précisa que le cadavre de son ami Boileau était resté dans la malle de son automobile pendant près de trois jours. Il était là, quand Marcotte conduisit sa femme et sa fillette à l'église, le jour où la petite fut confirmée.

Rude bataille légale.

Marcel Marcotte fut pendu le 23 juin 1950, exactement trois ans après son arrestation pour le meurtre de son ami Boileau. Du premier au dernier moment, au cours de ces trois années, Marcel Marcotte fit des efforts désespérés pour échapper à la Potence.

Condamné à mort aux Assises de septembre 1947, Marcel obtint un sursis et porta sa cause devant la Cour d'Appel. Il y gagna cette première manche, car le Haut Tribunal annula le premier verdict et la sentence, pour ordonner un nouveau procès.

Le 2 octobre 1948, Marcotte comparait de nouveau devant un Jury des Assises, à Montréal. Une fois de plus cependant, il était trouvé coupable de meurtre et condamné à la pendaison. Il s'adressa de nouveau à la Cour d'Appel. Sans résultat cette fois. Son Appel fut rejeté. Inlassable, il porta sa cause devant la Cour Suprême, le plus haut Tribunal au Canada. Mais il n'y fut pas plus heureux. Après trois années de lutte obstinée, il devait terminer ses jours sur l'échafaud.

ALAIN ROBERT.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Jadis, les oeufs étaient interdits pendant tout le carême, de là, la coutume de donner, à Pâques, des oeufs ornés, teints, ou peints aux enfants. A l'époque des czars, il se faisait en Russie, durant le temps de la Pâque, une consommation de dix millions d'oeufs. Il était d'usage d'offrir un oeuf dur à toute personne à qui l'on offrait des félicitations, et certains individus en distribuaient des centaines. Les riches ne donnaient que des oeufs de matières précieuses. Dans la fabrique impériale de cristaux, il y avait deux salles où l'on s'occupait exclusivement à graver des fleurs et des figures sur des oeufs de cristal. On faisait aussi des oeufs de cire et de sucre; ces coquilles artificielles recélaient les plus riches présents. D'autres portaient à l'une des extrémités une loupe par laquelle on voyait une foule de petites maisons et de petits arbres admirablement exécutés.

La coutume de colorer les oeufs de Pâques semble très ancienne. Les Juifs faisaient cuire les oeufs durs et en décoraient les coquilles. On retrouve les oeufs colorés en Italie, en Espagne et en Provence où ils figurent dans les tournois sportifs organisés durant la semaine de Pâques.

C'est pour imiter le nouveau coloris de la terre et l'épanouissement des fleurs au printemps que l'on peignait les oeufs. Mais, plus tard, lorsque cette coutume se répandit dans la chrétienté, les oeufs devinrent de couleur rouge pour rappeler le sang du Christ.

En Angleterre, on avait l'habitude de se rouler en bas de la colline Greenwich, à Pâques, ce geste exprimait la joie débordante qu'inspirait la Résurrection. Plus tard, on roula des oeufs en bas de la colline et cette coutume a survécu chez les enfants. A cette époque, on prenait des oeufs durs et on inscrivait des devises sur leurs coquilles. Les garçons et les fillettes pauvres se promenaient dans les rues en chantant et recevaient des oeufs en cadeau. Puis, tous se réunissaient au

haut d'une colline pour faire rouler les oeufs jusqu'au bas. L'enfant dont l'oeuf parcourait la plus longue distance, sans se briser, était déclaré vainqueur et avait droit à tous les oeufs du concours.

Cette coutume a été observée pendant de longues années à Washington faisant ainsi la joie des enfants invités à la Maison Blanche à cette occasion.

Le lapin joue un rôle important dans les décorations de Pâques, à cause d'une ancienne superstition qui voulait que les lapins pondent des oeufs la veille de cette fête. On ignore l'origine de cette légende, mais on sait que les Nègres du Sud des Etats-Unis considéraient les pattes de lapins comme de puissants talismans.

Le vin n'est qu'une goutte d'eau dans la richesse de la Californie. Comme en quelques autres régions, dont l'Etat de New-York, c'est la religion catholique qui l'introduisit, à cause du vin de messe. Les Franciscains de San-Diego firent, les premiers, l'économie du fret en remplaçant les vignes d'Espagne par celles qu'ils plantèrent sur leurs coteaux. Cent ans plus tard, le comte hongrois Agostin Karerzthy fit passer le vin du sacré au profane en créant le premier vignoble de la Napa Valley.

Jefferson Davis, Secrétaire de la Guerre aux Etats-Unis, en 1859, eut l'idée d'utiliser des chameaux pour transporter le courrier à travers les déserts américains. Une délégation se rendit en Turquie et obtint des chameaux et des Arabes pour les conduire. Malheureusement, le désert américain est beaucoup plus rocailleux et accidenté que ceux de l'Orient, et bêtes et hommes succombèrent ou désertèrent; le *Camel Express* fut de courte durée et on le remplaça par les diligences qui firent le service de St-Louis à San-Francisco, jusqu'à l'arrivée du chemin de fer.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



IL Y A DES HEURES POUR TOUT

*Et les plus reposantes, comme les plus fructueuses,
sont celles qu'on consacre à la lecture. Ses lectures.*

*toutefois, il faut savoir les choisir ! Avec les
trois plus anciens magazines canadiens-français,*

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film,

vous n'aurez pas besoin de chercher ailleurs.

Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour vous instruire

et vous divertir en même temps.

LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.



Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

POIRIER BESSETTE & CIE LTEE

975 - 985, RUE DE BULLION,

MONTREAL, P.Q.

MME LEON MOREAU
RIV BLEUE
CO TEMISCOUATA QUE
30J56-R-80084